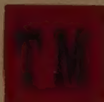
Les Temps Modernes

6e année REVUE MENSUELLE n° 57/62

DIRECTEUR : JEAN-PAUL SARTRE

Juillet 1950



Rédaction, administration : 30, rue de l'Université, Paris

Les Temps Modernes

revue mensuelle
paraît le premier du mois sur 192 pages

Directeur
JEAN-PAUL SARTRE

o

La Revue n'est pas responsable des manuscrits
qui lui sont adressés

La rédaction reçoit sur rendez-vous

o

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
30, rue de l'Université, Paris-7e - Tél. LITtré 27-37

o

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO
France : 130 fr.

o

TARIF D'ABONNEMENT

	SIX MOIS	UN AN
France et Union Française......	700 fr.	1.400 fr.
Étranger	860 fr.	1.720 fr.

Les abonnements peuvent se régler par chèque bancaire
mandat-carte, mandat-poste, chèque postal (compte Paris 6999-04)

POUR TOUT CHANGEMENT D'ADRESSE
Envoyer la dernière bande et joindre la somme de 20 fr.

Les Temps Modernes

L'ADVERSAIRE EST COMPLICE

Après notre numéro de janvier, nous avons reçu, en même temps que beaucoup d'autres lettres, un texte de J.-D. Martinet qui paraît dans le numéro de mai de la Révolution Prolétarienne. *Nous avons examiné attentivement tout ce courrier ; nous n'avons pas cru devoir le publier, parce qu'il n'était pas possible de le faire sans y répondre, et que la réponse aurait été la simple répétition de ce que les éditoriaux des* Temps Modernes *ont essayé d'exprimer dix fois.*

Il serait malséant aujourd'hui de laisser ignorer aux lecteurs qui veulent bien nous suivre l'interpellation publique qui nous est adressée. Voici donc le texte de J.-D. Martinet, — suivi de la réponse que nous lui faisons de bon cœur et sans grand espoir.



En tant que simple abonné des Temps Modernes, *je me permets de poser à J.-P. Sartre et M. Merleau-Ponty les questions suivantes :*

1. *N'existe-t-il pas une différence* de nature *entre les camps russes, pièce maîtresse d'une économie planifiée (ce sujet est traité dans toute son ampleur dans le dernier ouvrage traduit de Dallin, et plus succinctement dans le deuxième numéro du Bulletin des Groupes de liaison internationale) et les autres camps de concentration actuellement connus, en Espagne, en Grèce et dans les colonies?*

Ces derniers ont un but répressif ou d'extermination, mais ils ne constituent en aucune manière un système d'exploitation économique cohérent : ils ne s'intègrent pas dans une conception esclavagiste de capitalisme d'État, et demeurent ainsi un aspect fort ancien et j'oserai dire « classique » de l'iniquité sociale.

2. S'il est probable que les camps soviétiques ne peuvent être considérés comme des camps d'extermination et s'opposent ainsi aux camps nazis, ce fait ne revêt-il pas à vos yeux des aspects tout aussi inquiétants?

En effet, le système concentrationnaire soviétique est économiquement viable et fait indissolublement partie de la conception « socialiste » des dirigeants de l'U.R.S.S. actuelle : Molotov a admis le fait dès avant la dernière guerre.

C'est ce qui oppose le planisme russe avec toutes ses conséquences (dans un pays arriéré et isolé) aux perversions hitlériennes et à celles de leurs émules grecs ou espagnols : le nazisme a été une monstruosité du capitalisme décadent. Et l'on sait que dans tous les domaines (économique ou biologique) les monstres n'ont qu'une existence éphémère.

Tout esprit impartial doit reconnaître que c'est grâce à la main-d'œuvre servile que le capitalisme d'État russe a pu mener à bien une partie non négligeable de ses constructions gigantesques et non rentables. En particulier, les constructions de canaux et de voies ferrées stratégiques, la prospection de l'or en Sibérie septentrionale, l'installation de grands combinats industriels où le minerai est extrait à plusieurs milliers de kilomètres des gisements houillers dont il est tributaire. De telles réalisations méritent peut-être de grands sacrifices et ont été nécessitées par d'urgentes questions de défense nationale, mais elles n'ont aucun rapport, ni de près ni de loin, avec le socialisme scientifique, si ce n'est comme des manifestations spéciales de l'accumulation primitive à notre époque où le capitalisme libéral est dépassé ; de tels records de production sont impensables autrement que par la mise en esclavage de plusieurs millions d'hommes. C'est un système d'exploitation cohérent, fort éloigné de l'absurdité nazie, et il n'y a pas de raison pour qu'il s'effondre du fait de ses propres contradictions. On peut l'accepter ou le rejeter : la mauvaise foi consiste à l'appeler socialisme.

3. Vous faites remarquer, à juste titre, que le Code du travail correctif de l'U.R.S.S. n'est pas une révélation due à David

Rousset, mais a été édité à Londres dès 1936. *Comment avez-vous attendu, vous aussi,* 1950 *pour vous intéresser officiellement à ce problème?*

L'histoire des camps russes, comme vous le dites, n'est pas une nouveauté. Je me souviens, par exemple, d'avoir vu projeter dès 1934 *(à la Bellevilloise, en séance privée) un film de propagande soviétique sur la construction de ce fameux canal de la Baltique à la mer Blanche, avec des images suggestives sur les conditions de vie des forçats « socialistes » : des sous-titres français ne laissaient aucun doute sur le chiffre de la main-d'œuvre employée, puisqu'on nous disait que plus de* 70.000 *personnes furent libérées pour leur bonne conduite et leur émulation.*

C'est également vers les années 36 *que des conversations avec les rescapés de l'U.R.S.S. nous révélèrent l'ampleur des camps de Sibérie.*

Et c'est sans doute la connaissance de ces faits, les conséquences que nous en avons déduites, qui ont poussé un certain nombre d'entre nous au silence et à l'impuissante inaction devant l'occupant nazi : le choix était offert alors aux internationalistes entre aider une victoire allemande ou une victoire stalinienne ; en face de ce dilemme angoissant, nous fûmes quelques-uns (à tort ou à raison) qui préférèrent s'abstenir, n'ayant de goût ni pour la trahison ni pour l'union sacrée ; puisque personne ne pensait plus le socialisme, il nous a bien fallu nous contenter d'une attitude négative ; certes, nous prêtions aide à l'occasion aux résistants, comme nous aimerions aider quiconque est traqué aujourd'hui par une police omnipotente, en Russie ou ailleurs : mais nous ne cherchons à tirer aucun titre de gloire d'une attitude toute naturelle. Je signale simplement ces faits, car on a trop oublié les problèmes de conscience des militants non embrigadés ; et si l'U.R.S.S. n'avait été le paradis des gardes-chiourmes, notre position aurait été plus simple et plus digne.

4. *Que signifie dans la pratique votre position politique actuelle d'équilibre entre les deux blocs impérialistes (américain et soviétique)?*

Il n'est, cela va de soi, nullement question d'excuser les fautes des uns par l'iniquité des autres : nous savons qu'il existe des abus monstrueux, et de tous ordres, en France métropolitaine, dans nos colonies, en Europe et sur le continent américain.

Mais, sérions loyalement les problèmes, et si l'on se dit socia-

liste (marxiste ou non), parlons sans artifice doctrinaire : disons ce qui est *avant de parler de* ce qui peut arriver.

Disons qu'en U.R.S.S., sauf pour une poignée de nouveaux privilégiés (d'origine ouvrière, il est vrai), la condition du travailleur manuel est liée à l'arbitraire bureaucratique ou se rapproche du simple esclavage. Certes, tout cela peut changer avec les années, mais cela est actuellement.

Inversement, du côté américain, les injustices sociales sont innombrables ; la société est imparfaite, instable, contradictoire ; le devenir de ce pays est incertain. Mais un homme libre peut encore y vivoter, y travailler, lire ses auteurs préférés, faire grève le cas échéant, avoir un foyer qu'un ukase des maîtres ne risque guère de disperser. Peut-être un jour proche la vie aux U. S. A. sera pire qu'en Russie, mais dans le présent, il est faux de parler de fascisme ou de totalitarisme américain, *dans le sens que nous donnons à ces termes en Occident.*

Votre position ambiguë, d'autant plus regrettable que votre revue a une influence utile et considérable sur la jeunesse en d'autres domaines, prête le flanc à toutes les ruses et à tous les reniements ; elle réduit à peu de chose tout un faisceau de bonnes volontés et de bonnes intentions.

J.-D. Martinet.

P.-S. — Les « T. M. » n'ont pas publié cette lettre.



Que les camps russes soient probablement une pièce essentielle du système de production soviétique, c'est un point sur lequel nous avons insisté dans l'éditorial qui a provoqué la lettre de J.-D. Martinet. Que la population de ces camps soit probablement assez nombreuse pour qu'on puisse parler d'une classe servile et qu'on doive, par suite, contester le caractère socialiste de l'U.R.S.S., nous l'avons dit aussi, et ce n'est pas là-dessus qu'il y a différend entre lui et nous.

Pourquoi donc juge-t-il nécessaire de nous l'écrire? Sans doute est-ce que nous ne l'avons pas dit sur le ton qu'il faut. *Nous verrons tout à l'heure lequel.*



Nous trouvons qu'il est téméraire d'affirmer que le système nazi, monstre économique, fût condamné à mourir jeune. Dans l'organisation des camps allemands, le sadisme nazi se mêlait (non sans conflits) à une technique très minutieuse de récupération des richesses et d'exploitation de la main-d'œuvre. L'« absurdité » était assez soigneusement organisée. Le « capitalisme décadent » a la vie dure. Présenter l'univers nazi comme un épisode qui ne pouvait être *qu'éphémère, c'est sous-estimer l'effort qui était nécessaire pour le détruire, c'est surestimer la logique de l'histoire et lui laisser le soin de résoudre les problèmes qui nous embarrassent.*



« Pourquoi avez-vous attendu 1950 *pour vous « intéresser officiellement » au Code du travail correctif de l'U.R.S.S.? » demande J.-D. Martinet. Parce que, en fait, nous n'en avons eu connaissance qu'à cette date. Bien entendu, nous savions avant* 1950 *qu'il existait des camps en Russie. Nous ne savions pas quel en était le volume, le rôle dans la production soviétique, ni jusqu'à quel point ils dénaturaient le socialisme d'État de l'U.R.S.S. Il est assurément cruel de tolérer les camps tant qu'ils ne sont* pas trop peuplés. *Mais enfin, tous les régimes que l'histoire nous a montrés ou nous montre tolèrent ou supposent des horreurs. Tant qu'on pouvait penser que la violence du communisme russe ne s'exerçait que contre une élite politique, tant qu'on ne savait pas qu'elle entretient au cœur de la production russe une main-d'œuvre servile dont l'importance est appréciable dans le rendement économique du système, on pouvait*

admettre que l'existence des camps ne mettait pas en cause la nature de l'État soviétique. État ouvrier dégénéré, mais État ouvrier tout de même, c'était la thèse de Trotsky jusqu'à sa mort. Il aurait été facile de le convaincre d'inhumanité en lui rappelant les récits des rescapés de Sibérie. Bien qu'il les connût mieux que personne, il ne croyait pas devoir abandonner ses thèses sur la défense de l'U.R.S.S., — parce qu'il savait, pour avoir gouverné, et fait la révolution de 1917, *que la Révolution entraîne avec elle des horreurs, que le jugement politique est un jugement statistique, enfin que la question politique est de savoir ce qui, de l'horreur et du valable, tend à prédominer dans un système, et quel est le* sens *du système. Nous avons attendu, pour nous « intéresser officiellement » aux camps russes, de savoir qu'ils altéraient le sens du système russe.*

J.-D. Martinet nous dit que nous aurions pu le savoir plus tôt, dès 1934 *ou* 1936. *L'argument s'adresserait plus justement à Malraux ou à Gide, qui, à la même date, se rangeaient, tout compte fait, aux côtés de l'U.R.S.S., — et même à Trotsky, qui persistait à penser que le système soviétique était ambigu. Nous n'avons jamais été ni trotstskyes, ni communistes, et précisément la question de l'exercice de la violence est une de celles qui nous en détournaient. N'ayant jamais adhéré au bolchevisme ni au stalinisme, nous étions, bien plus que ses adhérents ou ses sympathisants déclarés, dispensés de nous expliquer sur les camps soviétiques, et libres de nous abstenir sur le problème de la nature du système, tant que des faits ne seraient pas produits qui eussent une importance sociologique.*

Nous étions libres en particulier d'accueillir avec sympathie la politique communiste de 1944-1946 *en Europe centrale et en France. Depuis toujours, Martinet,*

vous saviez *que cette politique « libérale » ne pouvait pas durer et que la nature du système soviétique l'excluait à la longue. Mais vous savez toujours tout : vous étiez sûr que le nazisme serait éphémère, que les communistes mettraient au pas les démocraties populaires. Peut-être est-ce nous qui comprenons trop tard. Peut-être aussi avez-vous raison* trop tôt, avant le temps. *Il n'était peut-être pas fatal que l'U.R.S.S. mît au pas les démocraties populaires si la politique américaine avait été autre. Il n'était pas fatal que l'Allemagne nazie disparût bientôt, — surtout si les alliés avaient adopté envers l'U.R.S.S. et le nazisme une attitude comme la vôtre.*



Vous justifiez une attitude d'abstention pendant la guerre par l'alternative où vous vous trouviez d'aider à une victoire allemande ou à une victoire stalinienne. L'alternative dont vous parlez existait pour les Baltes, les Hongrois, les Polonais ; elle n'existait pas pour l'Europe occidentale, comme la suite l'a montré, encore moins pour le monde entier, de sorte qu'il est abusif de parler d'une « victoire stalinienne ». Chez les Baltes, l'occupation russe a fait à peu près autant de victimes que l'occupation allemande. Ils auraient été fondés à penser que les deux se valaient. La question pour nous n'était pas celle-là. Nous avions, dans la mesure de notre courage, à travailler contre la victoire nazie, avec les communistes, en ménageant notre liberté à leur égard, en amorçant avec eux une discussion qui pouvait se poursuivre après la guerre et favoriser, à l'intérieur du parti français, les tendances au « communisme occidental ». Si vous avez raisonné comme les Baltes pouvaient valablement le faire, c'est que contre les staliniens et comme les staliniens, vous avez pris l'habitude de

traiter toutes les questions politiques sous l'angle du renforcement de l'U.R.S.S., — *c'est que vous pratiquez comme eux un* nominalisme politique *qui vous fait tolérer à peu près tout ce qui est antisoviétique comme il leur fait tolérer ce qui peut avancer les affaires de l'U.R.S.S., et qui est la négation même d'une vie et d'une culture politiques saines* [1].



Pendant la guerre, vous ne pouviez vous associer à ceux qui voulaient la défaite hitlérienne, parce que c'était aussi la victoire stalinienne. Aujourd'hui, vous vous sentez obligé d'exprimer une préférence entre l'Amérique et l'U.R.S.S. Aujourd'hui comme hier, vous pensez par blocs, — au point de dénaturer notre position parce que vous la voyez à travers vos catégories.

Nous ne tenons pas, comme vous le dites, l'équilibre « entre les deux blocs impérialistes (américain et soviétique) ». Pour cette première raison que nous ne songeons pas à identifier l'expansion soviétique avec les formes classiques de l'impérialisme. Il y a une thèse trotskyste de « l'impérialisme bureaucratique ». *Supposons-la établie. Elle comporte une analyse sérieuse de la société soviétique ; elle la différencie des formes connues de l'expansion capitaliste, même si, dans la perspective, elle admet entre les deux systèmes une sorte de convergence. Ces nuances sont à nos yeux essentielles ; faute de les marquer, on fausse la conscience politique, puisqu'on risque d'enfermer dans une vague réprobation l'exploitation impérialiste et tout essai de planification.*

En ce qui concerne l'expansion américaine, nous

1. Par parenthèse, votre position sur ce point, me paraît différente de celle des autres collaborateurs de la *Révolution Prolétarienne*, — de R. Louzon par exemple, qui demande des armes pour Mao-Tse-Toung, qui donc ne tient pas a priori la victoire de Mao-Tse-Toung pour victoire stalinienne.

avons indiqué ici qu'il y aurait peut-être lieu de réviser la conception classique de l'impérialisme, qui ne suffit pas à définir la politique Marshall, au moins à son début. Nous nous refusons donc doublement à placer l'U.R.S.S. et les U.S.A. sur le dénominateur commun de l'impérialisme.

De la même manière, nous n'avons jamais établi aucun parallèle entre les formes politiques de l'U.R.S.S. et celles des U.S.A. Nous avons attentivement relevé tout ce qui, à l'intérieur de la société américaine, annonce des passions agressives, et peut transformer un jour le régime dans un sens ouvertement autoritaire. Tel collaborateur, dans un texte fort long et très explicite par ailleurs, a pu user incidemment d'un autre langage. S'il fallait demander compte à chacun de chaque mot qu'il écrit, aucune revue ne pourrait paraître. Jamais, du moins, les éditoriaux de celle-ci n'ont parlé d'un fascisme américain. Nous avons expliqué qu'il était plus agréable de vivre aux U.S.A. que de vivre en U.R.S.S., — ajoutant seulement que cela ne suffirait pas à condamner l'U.R.S.S., si le système soviétique allait vraiment au socialisme. Nous avons justement protesté contre le genre de parallèle entre les deux régimes que vous semblez nous prêter et qui suppose l'idéologie des « blocs », puisqu'il confond dans l'U.R.S.S. les effets de la planification avec ceux de la bureaucratie, dans le système américain les agréments de la liberté avec le principe de la « libre entreprise ».

A la vérité, nous ne savons pas bien ce que c'est que l'Amérique. *Nous connaissons des Américains avec qui nous n'avons pas une idée, pas un réflexe en commun. Nous avons des amis américains — Meyer Schapiro, Harold Rosenberg, Bernard Wolfe, d'autres encore, — avec qui nous avons eu le très grand plaisir de nous*

entendre d'emblée comme si nous nous connaissions depuis toujours. Ils écrivent ici, ou ils y écriront, nous l'espérons. Nous connaissons par ailleurs, des « séparatistes » français qui pensent à peu près ce que nous pensons, nous savons qu'il ne faut pas compter sur eux pour l'écrire, même s'ils le disent, ni pour exercer une action à l'intérieur du Parti communiste; ils sont paralysés par une fausse idée de ce que la discipline peut exiger, par leur fidélité à une adhésion qu'ils ne veulent pas reprendre en ce moment, enfin par le besoin de croire. Certes, si la guerre a lieu demain ou dans deux ans, tous ces amis et notre effort ne pèseront pas lourd. Mais si, comme il est bien possible, la guerre froide dure vingt ans, coupée de pauses et de détentes, nous aurons, en ce qui dépend de nous, conservé et entretenu les instruments de la discussion politique dans un temps qui sait de moins en moins s'en servir parce qu'il est hanté par les blocs, et ne pense que géographie quand il faudrait penser société. Nous ne sommes pas incertains entre deux blocs; nous pensons que les blocs n'ont qu'une existence diplomatique et militaire. Cette « position ambiguë », dont vous parlez, et qui autoriserait toutes les ruses et tous les reniements, elle ne l'est qu'aux yeux des généraux ou des ambassadeurs. Peut-être un jour viendra-t-il où ils auront seuls la parole. A notre sens, ce sera un jour de malheur, puisque le vainqueur, quel qu'il soit, portera partout son mal avec son bien. Ce sera bien assez, si l'événement arrive, d'avoir à subir cette confusion. Il ne faut pas l'anticiper. Il faut tout faire pour l'éviter.

« Sérions les problèmes... », dites-vous. Mais pourquoi, comme Rousset, voulez-vous les sérier géographiquement? Et pourquoi, s'il vous plaît, attendre la fin des camps soviétiques pour parler de l'exploitation coloniale,

puisque, quelles que soient les différences entre les deux systèmes, la même protestation les condamne? Mais vous êtes si bien pénétré de l'idéologie des blocs que toute critique de la colonisation ou de la condition des Noirs aux U.S.A. est à vos yeux un point marqué pour l'U.R.S.S. Cela n'est vrai que si la guerre est là, et la guerre n'est que possible. Au surplus, vous n'étiez pas, dites-vous, pour l'Union sacrée contre un envahisseur pourtant installé ici. Alors, pourquoi exigez-vous de nous quelque chose comme l'union sacrée contre l'envahisseur présomptif?

Nous avons expliqué ici pourquoi, à moins de croire au miracle, il nous paraissait impossible d'être communiste aujourd'hui. Chaque fois que nous aurons l'occasion de renseigner sérieusement sur les rapports sociaux en U.R.S.S., nous le ferons. Le surplus est propagande et nos lecteurs le trouvent dans leur journal habituel. Quant aux jeunes gens auxquels vous pensez, et auxquels nous pensons aussi, croyez-le, ils ne seront pas sauvés pour être passés de la réticence communiste à la réticence anticommuniste, d'une passion torturée à l'autre. Ils le seront lorsque, formés à la critique sociale et mêlés à un libre mouvement populaire, ils seront en mesure de faire quelque chose qu'ils aiment sans restriction. Vous dites que des consciences malheureuses trouvent dans notre position des prétextes pour ruser avec elles-mêmes et avec les faits. Elles ne peuvent le faire qu'en oubliant une bonne part de ce que nous écrivons ici. Au lieu qu'une attitude comme la vôtre confirme les crypto-communistes dans leur position en leur faisant croire qu'on ne peut quitter le communisme sans se ranger aux côtés de ses adversaires et donc sans renier les valeurs qui l'ont inspiré. Dans les problèmes mal posés, l'adversaire est complice. Mais cela aussi nous l'avons déjà dit.

T. M.

JEAN GENÊT[1] OU LE BAL DES VOLEURS

Transi par le regard des hommes, marqué par l'homme au fond de soi, défini et transformé par l'homme dans sa perception et presque dans son langage intérieur, il rencontre partout, entre lui et les hommes, entre lui et la nature, entre lui et lui-même, la transparence trouble des significations humaines. A cet homunculus une seule question se pose : l'homme; l'enfant Genêt est un produit inhumain dont l'homme est l'unique problème. Comment se faire accepter par les hommes? Comment devenir un homme? Comment devenir soi-même? Pas plus que le singe de Kafka, arraché de sa forêt et enfermé dans une caisse, ce n'est la liberté qu'il cherche. Oh! non. La liberté est un problème d'homme, un problème de deuxième instance : Genêt cherche *une issue*. Mais tout est si bien ménagé qu'il n'en trouve nulle part. Quelque conduite qu'il tienne pour amender le criminel qu'il *est*, ses actes émaneront de ce criminel et ne pourront que le perpétuer. Ainsi Stilitano, dans le Palais de glace, veut gagner la sortie et se cogne partout à son image. Que faire? Refuser la morale au nom de laquelle on le condamne? Nous avons vu que cela n'était pas possible. Se retourner sur lui-même et tâcher de retrouver son innocence perdue? Mais il n'est pas en lui de source pure et cachée où il puisse boire : puisque l'innocence vient à l'enfant par les autres, c'est en eux qu'il faudrait la rechercher et non pas en lui. Se soumettre alors? Mais à qui? et à quoi? Est-ce qu'on lui demande même de se soumettre?

1. Pupille de l'Assistance publique, l'enfant Genêt rêvait d'être un saint. Surpris à voler par les grandes personnes, il se change en *voleur* comme, un jour, Grégoire K. s'est changé en vermine. Montré au doigt, rejeté, condamné, il subit dans l'horreur sa métamorphose. — Le livre d'où ces passages sont extraits paraîtra cet automne chez Gallimard, comme Introduction à une édition des *Œuvres complètes* de Genêt.

Les adultes sont prompts à condamner, mais ils se soucient peu des conséquences de leurs condamnations. Qu'est-ce, en effet, qu'un voleur? Rien d'autre qu'un homme que les honnêtes gens considèrent comme tel. Il ne cessera donc de l'être que lorsqu'ils voudront bien qu'il ne le soit plus. Or, ils ne sont pas pressés de l'absoudre : voleur, l'homme est à eux, c'est un féal, ils ont sur lui droit de vie et de mort; libre et honnête, il leur échappe; ils ont tout avantage à ce qu'il demeure coupable. Réhabiliter un voleur, c'est affranchir un esclave : ces décisions-là ne se prennent pas à la légère. Aussi Genêt les agace-t-il un peu quand il jure de s'amender : ne dirait-on pas que sa volonté a le pouvoir de changer sa nature? Ils savent bien, eux, que cette nature est entre leurs mains et qu'ils sont les seuls à pouvoir en disposer. Qu'est-ce donc qu'ils attendent de lui? il est prêt à tout. Mais précisément, ils n'attendent rien. Ils avaient besoin d'un coupable, ils l'ont choisi; mais ils se soucient fort peu de ce qui se passe dans sa tête. Qu'il soit, s'il veut, un *bon* coupable, c'est-à-dire pas trop endurci et pas trop vite repenti. Qu'il tâche de s'amender mais sans arrogance, avec des rechutes. Surtout qu'il sache bien que le pardon est affaire de générosité : il n'y aura jamais droit, quoi qu'il fasse. C'est par charité qu'on peut un jour le lui consentir. (Par charité : autant dire par caprice; la vérité, c'est que personne n'a le droit de pardonner). En attendant, qu'il se démette de sa liberté aux mains de ceux qui le condamnent, qu'il se fasse leur esclave méprisé, qu'il se considère comme un monstre, qu'il les adore et qu'il se déteste. Au reste, il n'y gagnera rien et, s'il croyait y gagner, ce serait une faute de plus. L'enfant souffre tant qu'il ne demanderait pas mieux que de conclure ce mauvais marché : obéir, même sans espoir, même à un maître impitoyable, c'est encore une manière d'échapper à la solitude. Mais l'attitude qu'on lui impose est intenable : il est prêt à se haïr, si seulement il se peut voir en face. Mais nous avons vu qu'il ne se voit jamais : sa haine, faute de pouvoir se poser sur un objet réel, demeure vide, abstraite, jouée plutôt que sentie. Ses remords même sont truqués : logiquement, celui qui devrait se repentir, c'est

l'enfant qui a volé. Mais cet enfant volait dans l'innocence, et d'ailleurs il est mort. Celui qui se repent, c'est le coupable qu'ils ont forgé. Et il lui semble qu'il se repent de la faute d'un autre. En un mot, le coupable demande à l'homme de bien : « Que dois-je faire pour *réparer?* » L'homme de bien répond : « Être abject. » Mais fort heureusement, l'abjection *n'est pas* une solution; mieux encore : c'est l'état même où il est tombé et dont il voudrait sortir. Il repousse également la folie : cet enfant est trop droit, trop réel, trop « volontaire » pour s'accommoder d'évasions imaginaires : il n'acceptera ni de déplacer la culpabilité sur d'autres objets ou sur d'autres hommes, ni de voiler, de compenser le conflit originel par des idées de grandeur, ni de s'enfuir dans un univers rêvé : la folie ne paie pas. Il a pensé, j'en suis sûr, au suicide. Le thème de l'évanouissement revient souvent dans son œuvre. Nous verrons qu'en une circonstance particulière de sa vie, comme il était contraint de simuler un vol devant témoins, c'est-à-dire, en somme, de procéder à une reconstitution de sa crise originelle, il a réagi par un suicide symbolique : entendez qu'il a perdu connaissance. On peut comprendre, je crois, le sens de ce comportement : un petit garçon écrivait récemment à ses parents : « Cher papa, chère maman, je vais vous faire une bonne surprise : je me tue. » Et il s'est tué, en effet. L'enquête a conclu à la débilité mentale : c'est ce qu'il y avait de mieux à faire, à moins d'envoyer les parents au bagne. Cette bonne surprise-là, je gage que Genêt a dû plus d'un coup rêver de la faire à ses parents adoptifs : l'enfant vole, il est pris, il se tue, c'est-à-dire qu'il pousse jusqu'à ses plus extrêmes conséquences la sentence d'exclusion que la société a portée contre lui. Ce faisant, il prévient les désirs des adultes et, en même temps, se venge d'eux sur lui-même, comme l'enfant puni qui châtie sa mère en se privant de dessert. Dans la circonstance que j'évoquais tout à l'heure, revivant son aventure sur le mode imaginaire, Genêt a donné dans l'imaginaire la solution radicale qu'elle comportait : il s'est délivré en jouant une bonne fois le jeu jusqu'au bout. Ce qui l'a retenu de lui donner cette conclusion dans la réalité, c'est, je crois, son optimisme.

Par là, j'entends désigner l'orientation même de sa liberté. De bons esprits, passées certaines limites de l'horreur, ne sont plus sensibles qu'à l'absurdité du monde : ceux-là font de beaux morts. Mais il en est d'autres qui s'accrochent comme des vermines; même dans un camp de déportés, vous ne les verrez pas mourir : ils ont la conviction intime et profonde que la vie a un sens, qu'il faut qu'elle en ait un. Plus atroce est leur situation et plus fort ils se cramponnent; plus le monde est absurde aujourd'hui, plus il est nécessaire de tenir jusqu'à demain. Demain, il fera jour, les ténèbres présentes en font foi. Genêt est de ceux-là : cette âme austère et désolée a la volonté de survivre à sa honte et la certitude de vaincre. Plus tard, il nous le dira dans le Miracle de la Rose : placé dans les situations les plus désespérées, il a toujours eu la conviction intuitive qu'elles comportaient une issue. Or sa situation originelle est la pire de toutes. Et elle n'a pas d'issue. Puisqu'il ne se tue pas, il *faut* qu'elle en ait une, en dépit de l'évidence; mais à moins d'un miracle...

« *Je serai le Voleur...* »

Il y a une issue : c'est l'absence de toute issue. Il y a un miracle : c'est l'impossibilité radicale de tout miracle. Il y a un espoir : il est dans l'absolu du désespoir. Il y a une victoire : c'est l'échec de toute entreprise. Il y a un salut : c'est la damnation éternelle. Voilà la réponse de Genêt à la condamnation des honnêtes gens. Cet enfant possède une force indomptable parce qu'il a depuis toujours *choisi la vie ;* qu'on fasse de lui ce qu'on voudra, on ne parviendra pas à l'en dégoûter. La choisir et poser inconditionnellement qu'elle est le sens de tout, c'est une seule et même démarche; et puisqu'il se trouve acculé à l'impossibilité radicale de vivre, c'est cette impossibilité qui sera le sens de sa vie. Seul, sans culture ni secours, Genêt opère par lui-même ce qu'on nomme une conversion philosophique : puisqu'il ne peut échapper à la fatalité, il sera sa propre fatalité. Il a décidé de *vivre l'impossibilité de vivre*, comme s'il s'était affecté lui-même de cette impossibilité.

comme s'il l'avait créée tout exprès pour lui-même, épreuve particulière à lui seul destinée. Comment s'est-il avisé de cette solution, je l'ignore : d'un seul coup, c'est certain, et par le cœur. Ses méditations antérieures sur la sainteté l'y disposaient : enfant abandonné, il souhaitait atteindre l'inhumain par ressentiment contre les hommes; or, voici qu'on l'y jette. Sans doute, n'est-ce pas l'inhumain qu'il désirait : il voulait s'élever au-dessus de la condition humaine et on l'exile en deça de l'humanité. Mais enfin, de toute façon, il n'y a pas eu de grosse surprise : il était prêt pour un destin d'exception. Il rêvait d'épreuves surmontées, d'ascétisme, de tourments supportés sans fin : voici les épreuves et les tourments. Peut-être le chemin des hauteurs et celui des abîmes ne font-ils qu'un. Et puis, surtout, il est déjà en position d'opérer le retournement qui le sauvera : on le force à s'épier, à filtrer ses sentiments et ses conduites pour y découvrir cette veine sombre, la volonté originelle du Mal. Il est donc passé de la conscience irréfléchie à la réflexion : pour se convertir, il n'a besoin que de modifier la direction de sa conscience réflexive : elle était contemplation, passion, elle deviendra active. Il se cherchait; puisqu'il ne se trouve pas, il va se vouloir; l'*être* du voleur, il ne se bornera plus à le considérer comme un donné opaque et primitif, situé en deça de toute expérience et d'où montent comme des bulles des affections et des pensées perverses : il en fera aussi et surtout sa fin propre, l'unité idéale et transcendante de toutes ses entreprises. Cette malédiction qui, du fond du passé, remontait jusqu'à son présent, il la projette devant lui : elle sera son avenir; c'était une contrainte, une *vis a tergo :* elle devient sa mission; il y voyait l'être de son être, le fait brut d'une hérédité vicieuse : elle passe au rang de valeur, d'impératif. On lui dit qu'il est un voleur, il ramasse l'insulte, s'en pare et renchérit sur elle : je serai *le* Voleur. On lui reprochait d'être né pour mal faire, il se déterminera à ne faire que le Mal. A l'âge où les enfants rêvent de puissance, d'aventures et de gloire, sa vie entière se joue sur le théâtre austère de la volonté pure. Cette volonté était aux mains des autres qui la maintenaient dans l'état d'hété-

ronomie : c'est son autonomie qu'il réclame; qu'il la conquière et ce sera assez : il aura gagné le droit de vivre. Et comme il ne peut espérer le moindre changement de sa situation, il faut qu'il veuille ce qui est. Il ne s'agit ni d'humeur, ni de défi, ni même de ressentiment — bien qu'il y ait de tout cela dans son attitude — mais tout simplement de sauvegarder son intégrité mentale. Sa nature le portait au Mal quand sa conscience cherchait le Bien dans l'impuissance, et cette double postulation le menait droit à la folie. Le pire, c'est que, de ces deux systèmes, l'un n'était qu'une opinion, un fantôme qui hantait l'autre et le gouvernait par-derrière. Par un retournement radical, Genêt installe le conflit en pleine lumière. Sa conscience se révoltait en vain contre un tropisme qu'elle engendrait sans le savoir et qui la portait au crime : c'était l'Autre qui voulait en elle. A présent, elle a l'initiative : c'est elle qui veut le Mal. Elle devra vaincre ses remords et son amour pour la vertu, mais ces résistances-là, du moins, surgiront devant elle. Si elle n'est pas sauvée du désespoir, elle a du moins préservé son unité.

Le petit Pierrot, dans *Pompes Funèbres*, a mis par erreur un asticot dans sa bouche : « Il se trouva pris entre s'évanouir d'écœurement ou dominer sa situation en la voulant. Il la voulut. Il obligea sa langue et son palais à éprouver savamment, patiemment, le contact hideux. Cette volonté fut sa première attitude de poète que l'orgueil dirige. Il avait dix ans. » On a compris le symbole : en fait, il s'agit de vie ou de mort. Puisque Pierrot refuse de s'évanouir, puisque Genêt écarte l'idée de suicide, la vie devient un choix : elle est la mort connue, éprouvée et repoussée. Mais justement la vie est impossible : la *seule* possibilité, c'était la mort; désormais l'enfant vivra donc contre la mort, c'est-à-dire contre l'évidence. Chaque battement de son pouls sera conquis sur le désir de s'effacer du monde. Il sera comme Clément, cet autre héros de Genêt, qui vient de tuer sa maîtresse et qui entreprend de la murer : « Il travaillait comme un somnambule, absent, volontaire; il refusa de voir le gouffre pour échapper au vertige-folie... Il savait que s'il eût flanché, c'est-à-dire lâché cette attitude

sévère comme une barre d'acier où il se cramponnait, il eût sombré. Sombré, c'est-à-dire couru au commissariat et fondu en larmes. » Sombrer : voilà de quoi Genêt a peur. Sombrer : reconnaître l'impossibilité de son attitude, de son être, redevenir humain, retrouver les douces exigences des hommes et leur tendresse. S'il n'est qu'un homme, il a perdu : il ne pourra supporter la vie. Le courrier de Marathon était mort bien avant d'arriver à Athènes; mort, il continuait de marcher. Ainsi de Genêt : il marche; qu'il s'arrête un instant, et il se rappellera qu'il est mort. Il se tient : son extrême politesse, son onction de prélat traversée d'éclairs, sa violence même, qui n'est jamais de premier mouvement mais toujours décidée, tout révèle que la volonté de vivre s'est substituée partout à la vie. Il ignore les plaisirs parce qu'il faut s'y laisser aller, la boisson parce qu'on s'abandonne dans l'ivresse. Il se voue à la vie, il y entre comme dans les ordres; ce vouloir-vivre doit être aussi abstrait, aussi rigoureux, aussi pur que la bonne volonté kantienne : il s'appelle la *mauvaise* volonté.

C'est qu'il ne s'agit pas d'*accepter* la présence d'une vermine dans sa bouche ou dans son cœur : il y a des situations qui sont inacceptables. Non seulement parce qu'elles répugnent, mais parce que, dans certains cas, l'idée même d'acceptation perd tout sens. Si on ne peut s'en évader, il faut mettre un emportement sombre à dépasser l'acquiescement pur et simple, et se déterminer à les vouloir comme si l'on s'y était jeté tout exprès. Genêt se précipite dans le Mal, il vole pour se faire voleur. En toute circonstance, pour reprendre l'initiative, il devance l'impulsion qu'il croit pressentir et se jette au crime pour la gagner de vitesse. C'est une course : elle le talonne, il la bat d'une longueur. Ainsi paraît une réalité très singulière qui est ensemble toute fatalité et toute liberté. Ce voleur en essence se veut voleur en acte; il veut à la fois consentir à son essence, la réaliser, y conformer ses conduites et la dépasser par des inventions détestables. Autrefois, l'occasion faisait le larron : à présent, c'est le larron qui fait naître l'occasion; il bâtit des plans, prémédite ses larcins, son âme en est constamment occupée. Il met son point d'honneur à la fois à revendiquer

sa nature criminelle, c'est-à-dire de mauvais penchants qui pourraient lui servir d'excuses, et à refuser toute excuse : il se veut responsable de tout. C'est ce qui lui permettra plus tard, en même temps qu'il parle de sa « nuit », de « ses ténèbres », de « sa fatalité », d'écrire qu'il « a décidé d'être ce que le crime a fait de lui ». Il va plus loin encore : cette nature dont on lui dit qu'elle précède en lui toute volonté, il prétend se prouver qu'il l'a voulue. Par le fait, il est vrai qu'il la veut en ce moment, puisqu'il vole. Mais il attribue à sa volonté présente un effet rétroactif. Pierrot, tournant et retournant le ver avec sa langue, fait un mouvement incantatoire pour se persuader qu'il l'a mis de son plein gré dans sa bouche. Bien entendu, il ne saurait y parvenir tout à fait : car enfin cela n'est pas vrai et, quand il sucerait, mâcherait la bête, l'avalerait même, cela n'en deviendrait pas plus vrai; mais son geste lui procure une certitude *imaginaire*. Ainsi des vols de Genêt : en chacun d'eux sa volonté présente, assumant dans l'instant sa situation et sa nature, prétend se situer à l'origine de l'une et de l'autre; elle est donc à la fois une intention *réelle* de produire un changement dans l'ordre des choses et une liberté intemporelle mais imaginaire dont chacun de ses larcins est l'expression symbolique. Nous verrons l'importance que Genêt attache aux gestes : c'est eux qu'il charge de révéler un monde poétique au sein du monde vrai. Il me paraît que le premier en date et le plus important de ces gestes, celui que les autres ne feront qu'imiter et qui articule l'imaginaire au réel, c'est le premier vol que Genêt commet de propos délibéré après la condamnation des adultes et qui le constitue *poétiquement* comme sa propre cause. Plus tard, il dira que ses larcins sont de la poésie : c'est que chacun d'eux, outre le bénéfice qu'il lui procure, le fait passer à ses propres yeux pour un prince du Mal.

Le voilà donc qui vole partout, contre tous; il fait le désespoir de ceux qui l'élèvent, il n'épargne rien ni personne, il s'attaque à tout. Mais cette agressivité ne doit pas nous tromper : elle est purement défensive. « Attitude de poète que l'orgueil dirige », disait-il en parlant de Pierrot. Peut-être. Mais n'a-t-il

pas écrit également : « Orgueil ne veut rien dire... Pas d'orgueil sans culpabilité. » L'orgueil est la réaction d'une conscience investie par autrui et qui transforme son absolue dépendance en suffisance absolue. Simone de Beauvoir a montré que les filles, vers quinze ans, se contraignent souvent à toucher des bêtes répugnantes, et parfois les portent à leur bouche. Une de celles que cite *le Deuxième Sexe* ressemblait d'assez près à Pierrot : elle avait mangé par mégarde la moitié d'un ver qui se trouvait sur une feuille de salade; découvrant l'autre moitié dans son assiette, elle s'obligea à la manger aussi. On sait la raison de ces exercices : par un mélange de précipitation, de curiosité et de défi, ces adolescentes s'essayent à réaliser symboliquement et par leur propre initiative l'acte de défloration dont le pressentiment obscur suffit à leur faire horreur et dont elles savent qu'il leur sera imposé. Ce qu'il y a de commun chez Genêt et chez ces petites filles, c'est que les unes comme l'autre n'ont pas d'autre ressource que de vouloir ce qui est. De toute façon, les jeux sont faits. Genêt est un voleur, les fillettes seront dépucelées. Faute de pouvoir échapper à l'avenir qu'on leur ménage, il ne leur reste qu'à refuser de le *subir*. Condamnés à mort qui réclament de commander eux-mêmes la salve qui les tuera. Puisque le mépris des hommes est inévitable, il s'agit de le provoquer : ce nouveau venu ignore qui je suis et me traite avec amitié; il n'y a pas de temps à perdre; bientôt les gens vont le pousser du coude et le mettre en garde contre moi. Il faut lui dérober sa montre ou son argent tout de suite afin de décevoir moi-même l'affection qu'il me porte et pour qu'il apprenne *par moi* que je suis un monstre. Genêt était voleur parce qu'il volait; il volera pour être voleur.

Le caractère essentiel de ces réactions défensives, c'est qu'elles viennent quand il est trop tard. Il est trop tard quand Pierrot découvre la larve dans sa bouche : il ne peut faire qu'elle n'y soit ou, la recrachât-il au plus vite, qu'elle n'y ait été, ce qui suffit à le souiller. Il est trop tard quand Genêt décide de voler, il a déjà perdu l'initiative : puisque les adultes, qui ont toujours raison, ont découvert en lui des instincts hideux, il lance sa contre-attaque quand les autres ont déjà gagné, mis

leurs dispositifs en place, occupé les avenues et les édifices publics. Avant même qu'il songe à se rebeller, il leur a concédé l'essentiel : qu'il est un voleur et que le vol est une infamie. Après cela, sa révolte est vouée à l'impuissance : il n'en paraîtra rien à l'extérieur. Qu'y a-t-il de changé? Ce caractère qu'il veut acquérir, il y a beau temps que les autres le lui attribuaient; mieux, c'est *parce qu'il le lui attribuent* qu'il le veut acquérir. Il volait, il volera, il fera systématiquement le mal; c'est bien ce que lui prédisaient les grandes personnes; il prend à cœur de réaliser les prophéties de leur indignation sacrée : il a tout simplement décidé de devenir ce qu'il était. Il prétend être cause de soi : mais comme le *soi* dont il veut être cause est justement celui qu'on lui a donné, il ne découvre la subjectivité constituante que pour l'obliger à fonder l'objet qu'il est déjà aux yeux des autres. Il a beau se débattre, le piège est solide : quoi qu'il fasse, il leur donne raison. Ses pires forfaits ne feront que justifier le cachot qu'on lui prépare; qu'il vole, qu'il tue même, il n'arrachera qu'un mot aux honnêtes gens : « Je l'avais bien dit. » Peut-être vole-t-il plus qu'il n'eût fait autrement : mais ce n'est même pas sûr; il était condamné au vol : il eût volé par peur, par ressentiment, par désarroi, par vertige, par besoin. Une seule chose a changé : la signification intérieure de ses larcins. Cela n'est rien. Imaginons un carrousel : une troupe d'hommes à cheval y poursuit un cavalier; celui-ci, par un suprême effort, gagne quelques mètres : il est à distance égale de l'avant-garde et de l'arrière-garde de ses poursuivants. Cela suffit peut-être pour qu'il s'imagine que c'est lui qui leur donne la chasse : mais c'est un point de vue qui lui demeurera personnel. Les Autres ne s'apercevront de rien.

Pour Genêt, ce rien est tout. Il s'est donné un but : vouloir son destin, comme dirait Hegel, ou, dans notre langage, assumer sa situation. En cela, il n'est pas tellement différent du nègre ou de l'israélite que leurs oppresseurs contraignent à se revendiquer comme Noir ou comme Juif. Mais ceux-ci ont la possibilité d'être authentiques, c'est-à-dire de réaliser pleinement leur situation, de coller à elle et, d'un même mouvement, de la dépasser vers une situation meilleure. Genêt, au

contraire, nous lui avons rendu l'authenticité impossible, car sa situation est telle qu'il ne peut aucunement la *réaliser*, de quelque façon qu'il s'y prenne. Il faut, en effet, qu'il veuille être *le Méchant*, c'est-à-dire l'homme qui fait le Mal pour le Mal. Mais nous avons vu que le Mal est une notion pour usage externe : le Méchant, c'est l'Autre. L'Autre absolu. Genêt a donc pris à tâche d'intérioriser un concept qui, par nature, doit se penser en extériorité; et c'est cela justement qui est impossible : impossible de faire entrer de force le transcendant dans l'immanence. Or c'est cette impossibilité même qui va lui révéler sa propre existence comme un absolu.

« L'âme d'Erik était méchante, écrit-il d'un de ses personnages; il tuait chaque fois qu'il était mal de tuer, parce que cela était mal. » Voilà le héros qu'il voudrait être. En apparence, rien de plus simple : on voit le mal, on le fait. On le fait parce qu'il est mal de le faire, avec simplicité et pureté, en plein accord avec soi. Il y a une authenticité du méchant. Mais si l'on y regarde de plus près, cette illusion romanesque va se dissiper.

Erik, nous dit-on, tue chaque fois que cela est mal. Il y a donc des cas où il n'est pas mal de tuer? Assurément : le meurtre est permis en cas de guerre, de légitime défense; la société en a décidé ainsi; l'histoire pardonne en général les attentats politiques. Genêt n'ose assassiner; mais il prétend jouer les plus sales tours, faire les plus vicieux mensonges, commettre les plus honteux larcins. Il y a donc des vols moins condamnables que d'autres? Assurément : la morale publique est moins sévère pour un miséreux qui vole un riche sous l'empire de la faim. Erik choisira donc de tuer un enfant, Genêt volera de plus pauvres que lui. A quoi donc reconnaissent-ils le pire? Aux résistances que celui-ci provoque en eux. Si Erik ne connaissait pas ces résistances, s'il était attiré par le Mal comme les pucerons par la lumière, on ne saurait dire qu'il veut mal faire, car il ne pourrait pas même distinguer le Mal du Bien. Et si, sachant que le meurtre d'un enfant est, de tous les crimes, le plus rigoureusement interdit, il contestait la validité de ces interdictions, s'il opposait à la morale courante une éthique

des seigneurs ou un individualisme radical, son acte serait sans doute mauvais objectivement et en soi, c'est-à-dire pour nous, mais il ne saurait l'être subjectivement, c'est-à-dire pour lui. Or, puisque l'enfant Genêt veut substituer au Mal de la Conscience une pleine conscience dans le Mal, le Mal qu'il revendique doit être par principe en soi et pour soi. Il faut avoir la jouissance intuitive du Mal comme tel et se décider sur cette jouissance : en d'autres termes, la mauvaise volonté est une volonté qui se veut mauvaise. Cela suppose qu'on possède un tact spécial qui permet en chaque cas de discerner le pire : il faut être « sensibilisé » au mal. Il y a des gens, en effet, qui disent d'eux-mêmes qu'ils « ne voient jamais le Mal », et cela est vrai. Non qu'ils soient meilleurs que d'autres, au contraire. Mais, ayant du Bien une vue massive, ils voient le Mal massivement et sans entrer dans le détail. Pour être méchant, il faut de l'expérience, de la pénétration, une connaissance exquise du cœur : il faut deviner à coup sûr le mot qui fera le plus de peine, inventer l'acte qui blesse irréparablement. Mais le cœur se connaît par le cœur : un indifférent ne pourrait me blesser. Ce n'est pas encore assez de savoir ce que notre victime souhaite par-dessus tout, il faut le souhaiter avec elle, sympathiser avec ses désirs, les épouser; disons mieux : il faut l'aimer; il faut aimer pour faire souffrir. On dira que la haine aussi connaît son objet. Je réponds : c'est à cause de la part d'amour minutieux qu'elle porte en elle. Qu'on se rappelle la tendresse universelle de l'enfant Genêt : elle n'est pas morte mais seulement déguisée, et c'est elle qui l'inspirera pour mal faire. En un mot, puisque le Mal est négation, on ne saurait le découvrir qu'on n'aperçoive d'abord, ou du moins en même temps, ce qu'il nie. Ce tact de Genêt, sa « sensibilisation » comportent un contenu positif : la sensibilisation au Bien. De sorte que la connaissance du Mal suppose celle du Bien; mais l'intuition préalable du Bien ne saurait être une contemplation froide et languide; celle-ci nous livrerait des faits, non des valeurs : pour connaître le Bien, il faut le vouloir. Que le méchant connaisse donc, aime et veuille le Bien, qu'il ne cesse pas un instant de le vouloir et de l'aimer, même au plus profond du vice : plus cette connais-

sance sera distincte et cette volonté forte, d'autant plus criminelle sera son intention de mal faire. Que devient donc cette belle simplicité démoniaque que Genêt attribuait à son héros et rêvait de posséder lui-même? En fait, la mauvaise volonté est plus complexe que la bonne, exactement comme l'équation du second degré est plus complexe que celle du premier. Car la bonne volonté veut le Bien sans autre présupposition et, si elle a quelquefois, elle aussi, des résistances à vaincre, celles-ci lui sont extérieures et ne naissent pas de son intention originelle mais d'une autre région de l'âme, au lieu que la volonté du Mal, pour nier le Bien, doit le poser d'abord. Inversement, la mauvaise volonté ne doit pas cesser de haïr le crime qu'elle projette, car si, momentanément, ce crime lui paraissait souhaitable, on devrait attribuer l'intention de mal faire à un égarement passager, à un oubli des bons principes et non à la méchanceté pure. Ainsi faut-il à la fois que la volonté du méchant se dédouble — puisqu'elle doit vouloir simultanément deux objets opposés, — et qu'elle conserve rigoureusement son unité interne — puisqu'elle veut ces objets contradictoires l'un à cause de l'autre, autrement dit qu'elle ne peut vouloir le second que *relativement* à sa volonté du premier. Ce dédoublement n'est pas inconcevable : dans la *réflexion*, en effet, nous voyons paraître deux consciences simultanées qui ont des objets distincts puisque la première porte sur le monde et que la seconde porte sur la première : je perçois et je connais que je perçois; j'agis et je me regarde agir; je parle et je m'écoute parler. Et n'est-ce pas sur le terrain réflexif que Genêt s'est condamné à demeurer pour toujours : n'est-il pas celui qui toujours se guette, se juge, se maintient et se compose? Il serait commode de dire que la volonté du Bien, immédiate et irréfléchie, s'attache à des objets extérieurs, à ce malade qui *doit* être soigné, à ce misérable qui *doit* être secouru; et que la volonté du Mal, étant connaissance de la première, se produit sur le plan de la réflexivité : je vois dans mon cœur le désir de porter secours à l'affligé — et ma conscience réflexive le *refrène* aussitôt. Pourtant la scissiparité réflexive ne fournit qu'une image très grossière du dédoublement de la mauvaise volonté. Car il ne suffit pas

de vouloir le Bien et de le nier en même temps : ce pourrait être faiblesse, entraînement. Un lâche peut condamner sa conduite, déclarer qu'il est lâche en dépit de lui-même. « *Video meliora proboque, deteriora sequor.* » Bref, il s'excuse sur sa finitude. Il ne suffit pas même que je refuse précisément parce qu'elle est bonne d'accomplir l'action que me suggère ma volonté immédiate : je peux céder à un mouvement d'humeur, à un accès passager de misanthropie. Non seulement la réflexion doit contredire l'intention spontanée, mais encore une volonté plus profonde doit produire cette première intention tout exprès pour qu'elle soit contredite. En un mot, le Bien ne doit être voulu que comme *moyen* d'atteindre au Mal. Une décision originelle doit m'affecter d'amour ou de tendresse pour mon ami, précisément pour que cette tendresse me permette de mieux le bafouer. Mais si c'est là ce qu'on exige du méchant, alors la méchanceté est impossible. Car c'est demander au néant de produire l'être, à la négation d'engendrer l'affirmation tout en demeurant négative. De toute façon, et Genêt le sait fort bien lui-même puisque ces considérations métaphysiques ne font que reproduire son histoire, le Mal doit être postérieur au Bien, au moins logiquement, comme l'antithèse à la thèse. Il faut donc se rabattre sur une conception moins absolue de la Méchanceté : elle a perdu la première manche. Dans la position de repli que nous prenons à présent, du moins nous est-il permis d'affirmer que la mauvaise volonté doit être pure. Cela signifie que le Mal doit toujours être fin et jamais moyen. Si je fais le Mal par intérêt, par jalousie, par envie, alors s'est l'intérêt, l'envie, la jalousie qui sont les fins et le Mal se met à leur service. La jalousie, dira-t-on, me rend méchant. Cela signifie que l'amour du Bien n'a pas eu assez de force pour me détourner de nuire à mon prochain. Le méchant, au contraire, s'il doit exister, doit vouloir le Mal pour le Mal et, puisque décidément le Bien est antérieur au Mal, c'est *dans son amour originel du Bien* qu'il doit puiser les motifs de mal faire, *dans son horreur du Mal* qu'il doit découvrir l'attirance du péché. Mais nous n'avons fait que reculer la difficulté : comment trouver dans le Bien une raison de faire le Mal. La conversion

du Mal au Bien est concevable : le mal est désordre et non-être, il se peut qu'on trouve en lui des raisons de vouloir l'être et l'ordre. Ce relatif renvoie de soi à l'absolu. Ou, comme disent les catholiques : « Le péché est la place béante de Dieu. » Mais la conversion du Bien au Mal? Comment pourrait-on même la penser? Le Bien c'est l'Être, la Positivité, l'Ordre, la Plénitude absolue. Où trouver en lui la moindre faille? Et le Mal, étant néant, ne peut exister que s'il est voulu. Comment posséderait-il la moindre force attractive? Il ne paie même pas, puisqu'il doit jusqu'au bout nous faire horreur. Qu'on imagine un bourreau interrogeant doucement sa future victime : « Quelle est la torture que tu redoutes le plus? celle que tu pries Dieu chaque jour de t'épargner? » La victime répond naïvement : « L'estrapade. » Alors le bourreau : « C'est précisément celle-là que je veux t'infliger. » Ainsi du méchant vis-à-vis de lui-même. Puisque le critère subjectif du Mal c'est l'horreur qu'il inspire, le méchant sait que le plus grand Mal est aussi celui qui lui fera le plus de mal. Trahissant délibérément un ami, Genêt déclare : « Ma trahison me cause une souffrance inouïe. » L'excès même de la contradiction donne à la phrase une résonance un peu comique qui doit éveiller notre méfiance. Il n'importe : serait-ce l'appétit de souffrir qui l'inclinerait au Mal? Mais l'attitude de Genêt reste bien ambiguë : prenons garde en effet qu'il veut aller au crime *malgré* cette souffrance, et non *à cause* d'elle. Elle lui résiste, en effet, elle l'empêche de s'établir d'emblée au plus profond du Mal. Il doit s'entraîner, utiliser les derniers méfaits qu'il a commis comme tremplin pour des inventions plus détestables encore. « Le Mal, écrit-il, se gagne peu à peu, par une découverte géniale qui vous fait glisser loin des hommes. Mais le plus souvent par un travail quotidien, long et décevant. » Il s'excuse même : « J'ai dû m'appuyer sur un peu de beauté physique pour atteindre le Mal. » Comme si l'horreur était telle qu'il ne puisse y atteindre sans secours, un peu comme Dante, pour descendre aux Enfers, a besoin du bras de Virgile. Il y a un progrès dans le Mal et c'est en s'entraînant sans relâche qu'on brise une à une les résistances et qu'on réalise

l'écartèlement progressif de sa propre volonté. Mais voici la contrepartie immédiate : il ne faut à aucun prix supprimer la souffrance, pas même la diminuer. L'idéal serait même de l'accroître : on doit s'entraîner et non pas s'endurcir. Il écrit : « Cette vie inhumaine risquait de conduire trop rapidement Erik au détachement. » Au cours d'une scène de sadisme, les tortionnaires font des grimaces, et il dit : « Je savais qu'ils devaient se livrer à ces grimaces parce que leur mépris risquait de devenir une indifférence au Mal jusqu'à la pitié pour ceux qui le commettent. » C'est donc bien au cœur de la contradiction qu'il veut s'installer; l'aspect subjectif du Mal c'est la souffrance jusqu'à la lie, un mépris de soi-même et de ses complices qui ne doit en aucun cas se changer en pitié; Genêt veut délibérément la déchéance au sein de la conscience, bref ce que Bataille nommerait le *supplice*.

« Je suis la plaie et le couteau
La victime et le bourreau. »

Est-ce donc là son but?

Il est certain que Genêt, s'il veut être sa propre cause, doit se défaire de ses souffrances ou en devenir l'auteur. Et comme sa crise originelle l'a plongé malgré lui dans une horreur dont il ne peut se guérir et qui risque d'augmenter chaque jour, le seul moyen qu'il ait de tenir cette horreur de lui-même, c'est de renchérir sur elle et de la pousser à l'extrême. Allons plus loin : c'est dans la souffrance seule qu'il peut se *sentir* libre, car c'est le seul sentiment qui peut venir de lui. A moins d'être un Dieu, on ne peut se rendre heureux sans le concours de l'univers : pour se rendre malheureux, on n'a besoin que de soi.

Mais nous tombons aussitôt dans des difficultés nouvelles : si Genêt, en tant qu'homme libre, doit vouloir acquérir l'autonomie de sa *sensibilité*, il ne peut, en tant qu'il veut être méchant, c'est-à-dire acquérir l'autonomie de sa *volonté*, vouloir le Mal pour la seule horreur que celui-ci lui inspire. S'il était la fin suprême, le supplice ne différerait pas beaucoup des sévices que le Saint exerce contre soi. Ou bien, tout au

contraire, il deviendrait l'expression d'un profond ressentiment : torturé et devenant son propre tortionnaire, Genêt voudrait faire honte aux gens de bien comme Baudelaire devient l'Heautontimoroumenos pour faire honte à Mme Aupick. Et, très certainement, Genêt passe d'une attitude à l'autre : il n'a pas perdu l'ambition d'être saint et, d'autre part, sa rancune est parfois si manifeste que Scheler l'eût certainement rangé, avec Nietzsche, parmi les « hommes du ressentiment ». Mais la souffrance que nous cause le Mal que nous faisons est à égale distance des tortures qu'on s'inflige par ascétisme et de celles qu'on s'impose par bouderie. Et puis l'orgueil de Genêt tente d'étouffer sa rancune : il ne lui est pas permis de se plaindre puisqu'on se plaint *aux autres* et des torts qu'ils vous font. Si Genêt s'écarte souvent de sa route, il y revient toujours. C'est bien le Mal qu'il veut et qu'il doit vouloir pour reprendre l'initiative. Une interprétation exclusivement psychanalytique de son attitude passerait à côté de la question : certes, la sollicitude intelligente des honnêtes gens s'est appliquée à doter cet enfant de tous les complexes; rancune, sentiment d'infériorité, surcompensation : Genêt a tout connu. Mais on ne comprendra rien à son cas si l'on ne veut pas admettre qu'il a entrepris, avec une intelligence et une vigueur exceptionnelles, de faire sa propre psychanalyse; il serait absurde de l'expliquer par des impulsions alors que c'est contre elles qu'il veut retrouver son autonomie. Sans aucun doute à l'origine de sa décision, il y a ce que je nommerai une situation psychanalytique; et il est vrai que Genêt fait le Mal parce que les hommes et les circonstances le poussent à le faire. Mais si ce n'était que cela, il serait une des innombrables victimes de notre abjecte société, il ne serait pas Jean Genêt. Jean Genêt, c'est un voleur qui a voulu *changer ses motifs de voler* et qui, par là, a dépassé sa situation originelle. Son effort inouï pour retrouver une liberté dans le Mal mérite donc d'être expliqué par son objet et non par une *vis a tergo* à laquelle, justement, il échappe. S'il retombe parfois dans le ressentiment à la manière de ces très jeunes enfants qui opèrent des régressions momentanées à un stade inférieur de leur développement, il n'en

demeure pas moins qu'il a inventé de vouloir le Mal pour le Mal. Et non seulement le Mal pour soi, mais le Mal en soi : il ne lui suffira pas d'atteindre à l'absolu de la souffrance; il veut faire apparaître dans l'univers des événements neufs et absolument mauvais. Et quand il est en pleine possession de soi, au plus haut degré de sa tension intérieure, il ne demandera pas à l'appétit de souffrir de lui fournir le motif de ses mauvaises actions : il veut qu'elles soient les effets d'un vouloir absolu qui tire son motif de soi et non du monde. Nous revenons à notre point de départ et posons à nouveau la question : quel est le motif de mal faire qu'on peut tirer de la considération du Bien? Il n'en est qu'un : l'absence de motifs. Tous les autres, quels qu'ils soient, renferment un contenu positif; et le Bien, comme absolue positivité, est le lieu géométrique des contenus positifs de tous les motifs. Ainsi chaque souhait, chaque désir, chaque passion contribuent à me pousser au Bien, dans la mesure exacte où ils contiennent un mince filon de positif et d'être. Le Bien n'a pas besoin de moi : il existe par lui-même, c'est Dieu, c'est la machine sociale. Et c'est moi, au contraire, qui ai besoin de lui; une force irrésistible m'incline à faire le Bien, tout comme la puissance douce de l'évidence m'oblige à affirmer les idées claires et distinctes. Ce Bien, c'est l'objectif, l'universel, ce qui apparaît à tous de la même manière. C'est ce que chacun ferait à ma place et, par conséquent, ce par rapport à quoi je suis inessentiel et quelconque. En faisant le Bien, je me perds dans l'Être, j'abandonne ma singularité, je deviens sujet universel : par rapport au Bien les hommes de bonne volonté sont interchangeables. Ils *sont*, il *est bon* qu'ils soient, l'être est un bien, le Bien c'est l'Être; à travers eux l'être va au Bien comme la vache au taureau. Un mari, à l'heure de mourir, trouva des paroles élevées pour remercier tous ceux qui l'entouraient; à sa femme qui l'avait soigné avec passion, il dit seulement : « Toi, je ne te remercie pas : tu n'as fait que ton devoir. » Elle ne répondit pas : qu'est-ce donc qu'elle eût pu répondre? Le plus naturel, le plus aisé, c'était de passer ses nuits à son chevet. Puisqu'elle l'aimait, puisqu'elle était sa femme, elle ne pouvait trouver en elle

aucune raison de le laisser crever. Elle avait donc fait ce que toute épouse eût fait à sa place. Elle ne répondit pas, mais elle dut, j'imagine, penser à part soi ce que Kafka écrit dans son journal : « Le Bien est parfois désolant ». Au contraire, le Mal a besoin de moi pour exister. Il est toute faiblesse. Mieux encore : il n'est vertigineux que par son néant. Il ne commencera d'être que si je le pense, il ne prendra de force que si j'entreprends de le réaliser; bref, il n'est jamais que le corrélatif exact de mon attitude envers lui : si je m'en détourne, il s'évanouit; il faut que je le soutienne sans cesse dans son être chancelant par une création continuée. Et comme il est toujours l'exception à la règle, l'unique, l'instantané — essayez donc de faire passer le mensonge, le vol, le crime à l'universel — il reflète en même temps ma singularité. Ainsi y a-t-il dans le Bien qui m'attire un motif pour m'en détourner : c'est qu'il est déjà, qu'il est partout, qu'il est l'évidence même, qu'il est irrésistible et prévu et qu'en lui je me perds, je m'oublie et m'évanouis par une sorte d'extase panthéistique. Et dans le Mal qui me fait horreur, il y a un motif pour m'attirer, c'est qu'il vient de moi-même et cessera quand je voudrai et qu'en conséquence je ne puis m'y perdre : bien au contraire, je m'y trouve, jamais je ne suis plus présent à moi-même que dans cette conscience grinçante de vouloir ce que je ne veux pas. Gide a raison de dire que le Diable a gagné s'il me persuade qu'il n'existe pas. S'il était, qu'aurais-je à faire de lui? Abandonner Dieu pour le suivre, ce serait troquer un mode d'être contre un autre mode d'être. Mais si rien n'est que l'Être, si l'Être est partout, si l'erreur n'est *rien*, si le mal n'est *rien*, si tout ce qu'on peut vouloir, concevoir, aimer, c'est de l'être encore et, partant, un aspect du Bien, alors commence la tentation du Mal : c'est-à-dire que la liberté se tente elle-même. Le sujet universel, le croyant, le citoyen se penche sur la margelle et voit apparaître, au fond du puits, sa propre image comme négativité, singularité, liberté. Et plus encore le non-être m'attire ou, si l'on préfère, je m'attire du fond du non-être : en tant qu'être, l'être m'enserre et m'investit, le regard de Dieu me voit; mais comme Dieu, l'Être infini, ne peut pas

même concevoir le néant, dans le néant je lui échappe et ne me tiens que de moi. Non que je m'anéantisse, mais, en m'absorbant à concevoir le non-être, je suis encore conscience ou, si l'on veut, présence du néant à soi; cette trinité du néant représenté ou pure apparence dont l'*esse* n'est qu'un *percipi*, du néant reflété-reflétant et du néant reflétant-reflété (couple qui constitue la conscience non-thétique (de) soi) n'a d'autre être que la conscience d'être, donc nul appui, nul soutien hors de soi; et d'autre part l'existence de cette conscience, qui n'a point de dehors par quoi on la pourrait prendre, détruire ou modifier, confère au système complet du non-être, une *présence* absolue. Qui donc pourrait me déloger de mes ténèbres, qui donc pourrait m'y rejoindre? Être et pensant sur de l'être, je suis créature de Dieu; néant pensant le néant, je suis ma propre cause. Et sans doute je ne produis alors que des apparences : mais rien n'est plus vertigineux que l'apparence : car si je découvrais une vérité, elle serait aussitôt toute à tous et ne m'appartiendrait plus; et si, par impossible, je créais de l'être, cet être persévérerait sans moi dans son être par inertie ou par le concours de Dieu. Mais l'apparence *n'est pas moi*, elle vole à l'être sa transcendance et pourtant elle colle à la peau de ma conscience comme à l'œil la cataracte, elle dépend de moi seul; l'apparence est satanique, parce qu'elle caricature l'être et qu'elle est tout ce que l'homme peut produire par ses propres moyens. Ainsi le mal c'est l'absence de motifs me suggérant d'inventer mes motifs, c'est la destruction de l'être conçue comme création de l'apparence. Nous verrons que cette dernière formule peut s'appliquer rigoureusement à l'esthétique de Genêt. C'est que le Mal s'appelle aussi, tout simplement, l'imaginaire. Mais, dira-t-on, le *vrai* Mal n'est-ce pas *l'acte* par lequel Erik tue l'enfant? Non : déjà le criminel réclame le concours de l'Être, il compose, combine et choisit. Le moment du Mal absolu c'est lorsqu'il rêve de tuer un enfant et que, tout à coup, sans cesser d'être un rêve, l'imaginaire s'achève en décision. Les actes de Genêt sont à la fois des poèmes et des crimes, parce qu'ils sont longtemps rêvés avant d'être commis et qu'il les rêve encore en les commettant. Voilà donc

le motif : l'enfant traqué se laisse couler dans la solitude absolue d'un long rêve méchant où personne ne peut le suivre.

Mais prenons-y garde : à peine l'avons-nous trouvé, ce motif, qu'il nous faut l'abandonner à son tour. D'abord parce que Genêt ne veut pas demeurer dans le rêve, même si, comme c'est le cas, ce songe est plus dur, plus aigu que le calcul le plus réaliste : son orgueil refuse l'évasion. Il faudra que le monde entier *devienne* son rêve, rêve pour lui et avec lui, dévoile son visage d'ombre. Le crime est un moyen de forcer le monde à rêver le néant. Et puis surtout, si nous devons faire le Mal *pour atteindre* à cette liberté singulière, alors, de nouveau, le Mal passe au rang de moyen, et c'est la liberté qui devient fin. C'est elle, c'est la singularité, c'est la solitude que nous visons à obtenir, non le Mal pour lui-même. Que Genêt ne sache pas toujours éviter cette substitution de fins, c'est ce qui ressort de textes comme ceux-ci : « Ses souffrances sont d'origine métaphysique... De sa solitude était née l'inquiétude en face du problème du Mal et il avait postulé le Mal par désespoir. » Et : « (Je croyais) que les domaines du Mal étaient moins fréquentés que les domaines du Bien et que j'y serais seul... Mon goût de la solitude m'incitait à rechercher les terres les plus vierges. » Le rapport du Mal avec la Solitude demeure incertain : dans la première des citations, il en est l'effet; dans la seconde, il est le moyen de l'obtenir. L'une et l'autre formules sont vraies : d'abord subie, la solitude se choisit et, en se choisissant, devient le Mal. Il n'en demeure pas moins que Genêt tourne en rond : pour éviter le mal-par-ressentiment, qui n'est que bouderie, il se jette dans le mal-supplice qui se change bientôt en ascétisme pur; pour échapper à l'un et à l'autre, il invente enfin de faire gratuitement le Mal, mais du coup c'est la gratuité qui devient sa fin dernière parce qu'elle manifeste la solitude de sa liberté. Peut-être que le mal est impossible? Peut-être ont-ils raison ceux qui disent que « nul n'est méchant volontairement »?

Mais poussons plus loin; nous allons rencontrer un autre ordre de difficultés : Genêt, quels que soient ses motifs, a décidé d'atteindre au Mal par un exercice conscient et pénible. Et

:ertes, ce supplice continuellement croissant est le plus grand Mal *pour soi*. Peut-on le tenir, en outre, pour le plus grand Mal *n soi?* Entre le Mal subjectif — l'effort écœurant, le dégoût le soi, la souffrance — et le Mal objectif — celui que la Religion t la Morale sociale définissent — y a-t-il correspondance?

C'est qu'il existe, en effet, pour une seule espèce d'être, plusieurs espèces de non-être : plusieurs erreurs pour une seule vérité, et, dans un cas donné, pour une seule manière d'être juste, plusieurs d'être injuste. Comment décider du plus grand Mal? Genêt trahissant dans le désespoir et renonçant à l'amitié par fidélité au Mal, c'est l'exacte contre partie de Philoctète renonçant à la haine et donnant son arc. C'est dire que le Mal extrême est calqué sur le Souverain Bien : on le définira, comme le Bien, par l'austère pureté de l'intention; c'est une volonté qui se veut inconditionnellement mauvaise. Mais il est une autre manière de trahir : c'est de livrer son ami par lâcheté, par bassesse, par envie abjecte ou tout simplement pour de l'argent. Il s'agit évidemment d'un autre Mal. Lequel est le pire? Le premier, c'est « la Conscience dans le Mal », que Baudelaire tenait pour le Mal suprême. Mais cette conscience exquise qui, nous l'avons vu, enveloppe même celle du Bien, est elle-même un Bien d'une certaine manière. Genêt le reconnaît explicitement lorsqu'il déclare que le plus grand crime est de se tuer, parce qu'on supprime l'esprit, par quoi le monde entier, Bien comme Mal, est éclairé. Ainsi comme conscience *du* Mal, la conscience sera mauvaise; elle sera bonne comme conscience en général. Et la volonté mauvaise? Elle est volonté de Mal, sans doute, mais elle est pure et l'on doit tenir la pureté pour un bien, où qu'elle se niche. De même l'entraînement sévère auquel Genêt se soumet pour atteindre « peu à peu » au pire, est blâmable quant à son objet, mais louable quant à son principe : il exige de la volonté, du courage, de l'esprit de suite : autant de vertus. Une sensibilité à vif, une intelligence exceptionnelle, une fermeté d'âme incomparable, une patience à toute épreuve, un sens profond de l'humain, voilà ce qu'on exige d'un prince du Mal. Du coup, il devient admirable : c'est Maldoror ou Fantomas. L'autre Mal est tout

simplement ignoble. C'est par ignorance et barbarie que la brute casse les objets les plus rares au cours d'un pillage; c'est par insensibilité et non par sadisme qu'elle laisse crier sa victime sans l'achever, c'est par sécheresse de cœur qu'elle livre son ami et son frère pour trente deniers. A ce Mal-là, l'élégance et le style du grand Mal satanique font défaut : mais il est moins imaginaire, moins romantique. On ne rencontre pas Fra Diavolo ou Mandrin tous les jours : tous les jours, on rencontre des lâches. Moins pur, moins systématique et surtout beaucoup moins conscient que l'autre, *pour soi* il existe à peine. *En soi*, il est peut-être pire. Le premier Mal nécessite l'ordre humain et, en un certain sens, le conserve. Le second le détruit sans recours : il écrase l'homme et l'ignore. La brute qui torture par lâcheté, par insensibilité est peut-être moins coupable, puisqu'elle ne sait ce qu'elle fait. Elle est plus terrible : la nuit lui mange le cœur et l'esprit; elle est atteinte de ce *Mal de la Conscience* que nous opposions plus haut à la *Conscience dans le Mal.* Genêt connaît si clairement cette opposition qu'il envie à la brute sa bassesse; il voudrait gagner sur les deux tableaux, s'affecter librement du Mal de la Conscience pour pouvoir ensuite le subir comme une gangrène. Ce rêve a pris, dans *Pompes Funèbres*, une forme délicatement comique : à propos de la trahison dont nous avons parlé, il écrit : « Refusant que mon geste fût grandi par le désintéressement, qu'il fût un acte purement gratuit, accompli par une sorte de jeu, je complétai mon ignominie. J'exigeai que ma trahison fût payée... »

Il saute aux yeux que c'est le Prince qui se fait payer, qui feint d'être mené par l'appât du gain. Si Genêt peut croire un instant qu'il s'est ravalé au niveau de la brute, c'est qu'il a la mystique du geste. En tendant la main pour recevoir le prix de sa trahison, il confère un motif imaginaire et bas à un acte qui est parfaitement pervers, mais non pas vil. En fait, chaque Mal conteste l'autre : le Mal princier n'est qu'un jeu décevant, il n'aura jamais le sérieux épais de l'abjection; inversement, les ténèbres où vit la brute peuvent lui servir d'excuse : il détruit l'humain en lui et autour de lui, mais, par

là même, il se situe dans un monde de fait sur lequel aucun jugement de valeur n'a de prise. Il ne *fait* pas le Mal, il en est porteur comme la mouche est porteuse de germes. Ainsi l'un renvoie à l'autre et les deux se compléteraient si seulement ils pouvaient se correspondre. Mais ils sont bien distincts, et Genêt doit passer de l'un à l'autre par un mouvement rapide et incessant, car chacun lui paraît le vrai Mal quand c'est l'autre qu'il poursuit, — sans jamais d'ailleurs réaliser ni l'un ni l'autre, puisqu'il ne peut trouver de motifs pour faire le premier et que le second a des motifs qui lui sont étrangers. Le Mal, étant Autre que l'Être, est toujours *ailleurs*, toujours insaisissable. C'est une « hallucination marginale »; il n'est jamais dans l'axe du regard, on ne peut le voir que du coin de l'œil. Pour le vouloir, il faudrait pourtant pouvoir le regarder en face. Genêt remue les yeux pour l'amener au milieu de son champ visuel. En vain : à chaque mouvement, le Mal saute de côté : il reste toujours au bord tremblant de l'œil.

Nous ne sommes pas, d'ailleurs, au bout de nos peines : car nous n'en avons donné que des déterminations purement formelles. Reste à le définir matériellement. Quel est l'Acte le plus criminel? Est-ce le même que la société condamnera le plus sévèrement et que Genêt tiendra pour le pire? Nous retrouvons sur un autre terrain une question que nous avons, plus haut, laissée sans réponse. Sur le plus grand Bien, d'ailleurs, aucun accord n'a jamais été possible. Est-ce la vie? Non, puisqu'on peut la risquer pour la liberté. La liberté alors? Mais est-elle au-dessus de l'amour? Et l'amour n'est-il pas aveugle? Ne faut-il pas qu'il se guide sur la raison? Et le bonheur? Et le plaisir? S'il y a tant d'incertitude quant au Souverain Bien, que sera-ce pour le Souverain Mal? Et, en effet, tantôt Genêt décrète que c'est le crime, et tantôt la trahison. Tantôt enfin, ce n'est plus ni l'un ni l'autre, comme dans ce texte curieux où le crime lui-même engendre la vie et le Bien.

« Par mal, j'entends ici le péché contre les lois sociales ou religieuses (de la religion d'État), alors que le Mal n'existe réellement que dans le fait de donner la mort ou d'empêcher la vie. N'essayez pas de prendre appui sur cette définition

rapide pour condamner les meurtres. Tuer, c'est souvent donner la vie. Tuer peut être bien. On le reconnaît à l'exaltation joyeuse du meurtrier. C'est la joie du sauvage qui tue pour sa tribu. Riton n'est pas là pour tuer, mais il n'importe. Le péché n'est pas là. Il tue pour qu'il vive puisque ces meurtres sont le prétexte et le moyen d'une vie plus haute. Le seul crime serait de se détruire soi-même, car c'est du coup tuer la seule vie qui compte, celle de son esprit. »

Si agile d'ordinaire, ici la pensée de Genêt s'embarrasse. Ou plutôt elle se fatigue à jouer aux quatre coins avec le Mal. C'est que, malgré lui, une liquidation de ses croyances enfantines s'opère par place au fur et à mesure qu'il s'approche de l'âge où l'adolescent met en question les valeurs familiales. Il arrive qu'il porte les yeux sur la société qui l'entoure et qu'il ne reconnaisse pas dans la morale misérable des honnêtes gens le terrible Dieu de colère qu'il a vu briller un instant dans les yeux des villageois qui le condamnaient. Le bien social, fait de mystification, d'oppression, et qui, dans les cas les plus favorables, ne s'élève pas au-dessus d'un utilitarisme assez grossier ne peut créer par contre-coup un Mal absolu et métaphysique : le couple ne serait pas homogène. Les mœurs définissent un mal à leur mesure : relatif, médiocre, grossier. Il ne s'en faudrait pas de beaucoup pour que la liquidation commencée se poursuive et s'achève : alors peut-être, pour Genêt comme pour le voleur grec, n'y aurait-il plus ni bien ni mal. Mais non : le choc qu'il a reçu à dix ans a fixé en lui pour toujours l'idée de Bien absolu et, quoique le contenu social de ce Bien tende à perdre toute importance, Genêt gardera toujours la marque ineffaçable d'une condamnation portée au nom d'une morale divine, il maintiendra dans la révolte la nécessité de vouloir le Mal. Ainsi l'équilibre est rompu et, cette fois, c'est le Bien qui est insaisissable. Par-delà le couple empirique et utilitaire : bien-mal, dont il n'a cure, Genêt poursuit le Mal absolu. Mais si le Mal est en soi et pour soi le refus têtu, solitaire et désespéré du Bien, où donc trouver un Bien qui soit à sa mesure? A de certains moments, ce sera tout simplement Dieu même : Genêt, faute de retrouver dans les

dupes qu'il méprise, la gravité atroce des grandes personnes, la logera dans une conscience absolue. « L'orgueil est la plus audacieuse liberté : Lucifer ferraillant contre Dieu. » Mais Dieu lui-même a perdu de sa puissance, l'enfant n'y croit plus qu'à moitié. « *Notre-Dame des Fleurs* » raconte comment le petit Culafroy (c'est Genêt lui-même) s'est glissé jusqu'à l'autel et, en secret, a commis un sacrilège, une profanation d'hostie. Il a tenté par là de reconstituer volontairement la crise originelle qui l'obsède en lui donnant les dimensions d'une tragédie religieuse. Tout était en place : l'église vide, l'enfant seul ou feignant de se croire seul et commettant le péché inexpiable. Dieu allait paraître avec une face barbouillée de colère, le surprendre et manifester par un signe qu'il le condamnait à jamais. L'enfant cédait au double vertige de porter sa faute à l'absolu pour s'assurer que la sentence était sans recours et de se rendre maître de l'événement qui le crucifiait, en le reproduisant de sa propre initiative et avec des dimensions infinies. Mais le miracle n'eut pas lieu; Dieu se montra très inférieur aux hommes : il se tut. Du coup, la foi tombe : si Dieu n'est pas un Dieu de colère, s'il ne vient pas au rendez-vous, s'il ne réduit pas le méchant en poudre, c'est qu'il n'existe pas. « Le Miracle, nous dit Genêt, c'est qu'il n'y eut pas de miracle : Dieu était creux. » Il a perdu la foi, mais non la religiosité : il faut que le monde demeure sacré pour que ses actes conservent tous un aspect de sacrilège. Dieu devient en son esprit une notion de mauvaise foi, comme il l'a été longtemps pour Gide, un fourre-tout à demi poétique, à demi métaphysique, tantôt l'objet inconnu d'une ferveur passagère, tantôt le garant de la Morale et du Sacré; parfois même, il devient la source et le fondement du Mal. Par moments, en effet, le Mal n'a plus de correspondance positive puisque le Bien, effacé, bourgeois, terrestre, n'est plus à sa mesure : alors Dieu passe de son côté. Un prêtre, dans *Pompes Funèbres*, s'inquiète d'être surpris au milieu du péché, « alors que c'était justement le péché qui l'avait mis en état de grâce ». Parfois l'enfant, accablé de dégoût et de solitude, s'abandonne un instant : il ébauche une prière. Mais elle s'arrête aussitôt sur ses lèvres : si Dieu *veut*

le Mal, même à titre d'épreuve, alors c'est que le Mal est le Bien. Au moment de mourir, Pilorge s'écrie :

« *Pardonnez-moi, mon Dieu, parce que j'ai péché.* »

Mais, à la strophe suivante, ce Dieu est déjà

« *Le Seigneur des lieux obscurs* ».

C'est-à-dire un Démiurge qui ressemble fort à Satan. Et, pour finir, Genêt, d'un coup de pouce, le transforme en une divinité symbolique et païenne à laquelle il ne croit pas :

« *Hermès au tendre pied* »,

dieu des commerçants et des voleurs.

Mais si Dieu ni la société ne représentent plus la garantie du Bien, où donc trouver cette garantie? Déjà les notions cardinales de Genêt vacillent : « *Tuer* peut être bien. » Si, en effet, le signe du Mal est le *supplice*, le signe du Bien doit être la joie. « On le reconnaît à l'exaltation joyeuse du meurtre. » Un pas encore et nous aboutissons au terme que nous *devions* atteindre : du Bien comme du Mal, Genêt sera garant lui-même. Le seul crime serait de *se détruire*. Car l'Esprit est la vie, la lumière. Mais *qui* peut définir le suicide comme l'Absolu du Mal, sinon celui-là même qui est *soi* pour soi-même, sinon Genêt en personne? Nous verrons bientôt, en effet, que l'enfant, par une compensation délibérée, va devenir *poétiquement* son propre Dieu. Ainsi Genêt devient la source du Bien et du Mal, c'est lui qui produit, pour lui-même, Bien et Mal en soi et pour soi. Parti d'une morale objective et d'un rapport objectif avec les hommes, il atteint le solipsisme moral. Peut-il s'y tenir? Même pas. Car enfin, s'il décide en législateur souverain, quelle raison peut-il trouver d'accomplir *contre* soi des actes défendus? Pourquoi vouloir encore le Mal? Et contre qui? Il faut qu'il s'affecte d'altérité et que celui qui légifère soit autre que celui qui désobéit. Tout à l'heure encore, c'était l'Autre qui voulait le Mal en Genêt et sa conscience impuissante qui voulait le Bien; à présent, c'est sa conscience qui veut le Mal et c'est cet Autre qui veut le Bien. Mais si, de nouveau, un étranger puissant s'est installé en lui, contre lequel il ferraille,

alors c'est la foule entière qui s'est réintroduite, et Dieu : le solipsisme est intenable.

L'accepterions-nous un instant, nous ne sortirions pas, pour autant, du cercle des contradictions : si le suicide est le plus grand crime, c'est aussi le seul qu'il est impossible de commettre. Nous avons vu, en effet, que la mauvaise volonté ne fait qu'un chez l'enfant avec la volonté de vivre. Se tuer, c'est aller au pire, mais en même temps c'est renoncer au Mal, non seulement parce que, avec l'éclatement de cette petite âme désespérée, bien et mal, juge et coupable, bourreau et victime disparaîtraient ensemble, mais surtout parce que le suicide est aussi abandon, détente, parce que le choix de vivre pour mal faire était une révolte contre l'impossibilité de la vie. Pourtant il faut se donner la mort ou plutôt il faut se persuader que tout se passe comme si on se l'était donnée. Faute de se supprimer d'un seul coup, l'enfant se tuera à la petite semaine : il intériorisera son suicide et l'étalera sur son existence entière. Le choix de vivre, d'ailleurs, était déjà choix de survivre à sa mort. Tout se recoupe et se complète : la vie devient le développement phénoménal du choix intelligible de la mort. A ce niveau imaginaire où Genêt s'est fait cause de soi, il devient cause de sa mort : se créer, se tuer, c'est tout un. L'existence n'est plus qu'une interminable agonie voulue. Et chaque crime ne vaudra pas tant pour le Mal qu'il apporte à l'univers que parce qu'il est une répétition voulue de la mort originelle. On tue pour se tuer. Querelle, l'assassin, est un « joyeux suicidé moral ». Et, dans *Pompes Funèbres*, Genêt se demande « ce qu'on tue en soi » lorsqu'on commet un crime. Il conclut que « (Tuer) c'est tirer sur Dieu, blesser Dieu et s'en faire un ennemi mortel ». Nous retrouvons un thème que nous avons déjà rencontré : la mort, c'est la condamnation par la société, qui tue un enfant et crée un coupable. Mais, dans ce cas, le meurtre n'est plus « don de vie ». « Riton, écrivait Genêt, tue pour qu'il vive puisque ces meurtres sont le prétexte et le moyen d'une vie plus haute. » Sans doute, mais cette vie plus haute, c'est justement de réaliser symboliquement en soi la mort. En ce cas, l'exaltation joyeuse de vivre, c'est l'exaltation

de mourir. Nous retombons sur la répétition stéréotypée de la crise originelle : l'enfant qui volait meurt, à présent il vole pour mourir. Mais en même temps renaît le paradoxe : si le moment de la mort volontaire est l'instant le plus haut de la vie, est-ce le Souverain Bien qu'il nous fait atteindre — puisque le Bien c'est l'Être et c'est la Vie — ou le Souverain Mal? Incapable d'en décider, Genêt abandonne l'immanence : il y a un Bien transcendant, un Dieu dont on peut enfreindre les ordres et qui damne, une Société toute-puissante. A partir de là, le cycle recommence : nous n'en sortirons pas. Le Mal est toujours ailleurs : si je le cherche dans le Sujet, il saute dans l'Objet; si je cours à l'Objet, il revient dans le Sujet. Caché, latéral, évanescent, il emprunte toute sa force au Bien. Mieux : c'est l'âme grasse des gens de bien qui fait sa nourriture préférée. Celui qui veut le Mal pour le Mal est terrassé, aveuglé, transi par le Bien; mais celui qui prétend, dans la paix de son cœur, se conformer aux bons principes, c'est celui-là que pourrit par en dessous l'existence immonde et veloutée d'une postulation satanique. « Le Pire n'est pas toujours sûr », dit Claudel. En effet : pour Genêt, il n'est pas sûr. Mais pour celui qui proclame qu'il n'est pas sûr, pour le gros plein d'Être qui tourne tout à la gloire du Bien, pour celui-là le pire est toujours sûr : le Mal que Genêt cherche en gémissant, il est tranquillement installé dans le cœur de Claudel.

Tout cela, Genêt nous l'accorderait sans aucun doute. Il écrit, dans *Pompes Funèbres* : « Si le Mal suscite une telle passion, c'est qu'il est lui-même un Bien puisque l'on ne peut aimer que ce qui est bien, c'est-à-dire vivant [1]. » Il est beaucoup trop lucide pour ignorer ses contradictions; mais il n'en est pas gêné : car si la volonté du Mal est impossible, si, dans l'instant même où elle naît, elle s'est déjà métamorphosée en volonté de *quelque bien*, il est une autre intention, plus profonde et

1. Notons que le Mal, en ce passage, est *aimable* donc vivant. Tout à l'heure, il faisait horreur et c'était la Mort. Mais cette contradiction correspond exactement à la contradiction de la morale publique : il y a la charité, l'amour du Bien et il y a le devoir qu'on doit faire en rechignant. Ce devoir à l'envers c'est le Mal impératif qu'on fait et qu'on déteste.

plus radicale encore, dont il n'a pas besoin de prouver qu'elle est possible puisque déjà elle existe : c'est *l'intention de vouloir le Mal.* Cette intention, c'est purement et simplement lui-même; à l'instant de couler à pic et de s'engloutir dans le marécage, l'enfant a décidé de vouloir ce qui lui était imposé, et, par cette décision parfaitement pure et formelle, il a réalisé le *décrochage*, il s'est arraché à l'engluement de l'être, il s'est *défini et créé*, car il est cela et cela seul : le brusque mouvement de reins qui transforme la chute en plongée. A partir de là, il n'y a plus ni chute, ni plongée, mais simplement la transformation éternelle de l'une dans l'autre, et c'est cela, Jean Genêt : l'instant de la rupture indéfiniment prolongé. Le mal se propose, il s'y jette. Et, sans doute, il ne le rencontrera jamais. Il aura beau voler, trahir, mentir, le Mal absolu ne se laisse pas capter par ces gestes. La volonté de vouloir ne deviendra jamais un vouloir effectif et conscient de soi. Ainsi surgit en nous, parfois, une « idée verbale » : non pas seulement une pensée, mais une pensée qui déjà sécrète la phrase qui l'exprimera. La musique de cette phrase, son rythme, sa coupe, la place des mots, tout est donné à la fois comme un pressentiment et un désir dans l'indifférenciation du projet originel; le sens et son expression ne font qu'un. Il semble que nous touchions déjà les mots qui expliciteront la pensée. Et puis les mots ne viennent jamais : nous en essayons plusieurs, les uns après les autres, et chacun alourdit la pensée, la fausse et la dévie; et nous ne savons plus, à la fin, si c'est le vocabulaire qui nous fait défaut ou si c'est l'idée qui, par principe, est inexprimable. Ainsi de Genêt : chaque réalisation concrète altère l'intention primitive. Il n'importe : il s'en arrache et tente une réalisation nouvelle. A peine veut-il un mal particulier ou un motif pur de vouloir le Mal, il tombe dans le cercle infernal. Mais il s'en moque : l'essentiel est de n'abandonner jamais la mélodie originelle, l'idée précise et pourtant informulée de la phrase à faire. Puisqu'il est dans le cercle, il tourne. Il saute sans cesse d'un Mal à l'autre, d'un motif à l'autre, des autres à soi, du Mal de la Conscience à la Conscience dans le Mal, du supplice à l'exaltation joyeuse, de la mort à la vie, de la vie à la mort, sans jamais

s'arrêter nulle part, en sachant clairement que le Pire ne se laissera jamais rattraper, mais que, du moins, par ce mouvement infini, on le fait exister par-delà son impossibilité même, comme l'ombre d'un idéal, et qu'on se pose en face de l'être, de la vie et des hommes comme une insatisfaction infinie, comme une exigence irréalisable. Et puisqu'il y a au cœur du Mal même un Mal plus profond encore, le Mal du Mal, la trahison du Mal par lui-même ou impossibilité de vouloir le Mal, Genêt veut témoigner de cette impossibilité même. Il ne veut pas seulement vouloir le Mal, il veut être le martyr de l'impossibilité de le vouloir. Puisque le Mal qui est destruction absolue doit être, en conséquence, destruction de soi-même, Genêt veut cette destruction : non seulement il décide de tenter le pire, mais il réclame l'échec radical de sa tentative. Il aurait pu, comme certains grands démoniaques — et Baudelaire lui-même ou Lautréamont — se mettre sous la protection de Satan. Mais il est trop au fait de sa situation pour tomber dans le manichéisme : le méchant n'est pas manichéiste : le manichéisme définit la pensée de l'honnête homme. « Dieu gagne toujours la partie », dit Genêt. Lucifer ferraille contre Dieu, soit : mais, éternellement, Dieu fait sauter l'épée de Lucifer. Quand Genêt décide de vouloir le Pire, il sait que le Pire a perdu, qu'il a perdu avant sa naissance, avant même la naissance du monde, et qu'il n'y aurait plus de Mal, depuis toujours, s'il ne se rencontrait, de génération en génération, quelques obstinés qui s'acharnent à poursuivre en trichant une partie *déjà gagnée* par l'adversaire. Et sa défaite n'a pas lieu seulement sur le noble théâtre de la métaphysique : il la vit au jour le jour dans le monde trivial de l'existence quotidienne. Dans ce monde, Genêt est vaincu d'avance : non seulement par l'écrasant appareil de la police, mais surtout parce que la société a prévu l'existence des voleurs et qu'elle les considère sans s'émouvoir comme des produits normaux de désassimilation. Quelque part, dans ses livres, il compare le Mal aux excréments; et si la merde coule à profusion dans ses œuvres, c'est qu'elle représente le Mal brut : car le Mal et la Merde supposent l'un et l'autre l'insolente santé d'un estomac qui

digère bien. Genêt *est* un excrément, et c'est comme tel qu'il se revendique. Mieux encore : c'est une quantité négligeable. Qu'importe à la société quelques poux dans sa chevelure? Un méchant qui se veut tel ne fait que rehausser la morale sociale puisqu'il confesse que le Mal est abominable. Il serait bien plus redouté s'il consentait à se dire révolutionnaire. Communiste, Genêt serait digne de la haine des bourgeois; il n'est que méchant : ses souffrances, ses spasmes et le travail terrible qu'il exerce sur soi ne parviendront pas à troubler le calme de ces bonnes consciences; il se torture en vain.

Mais c'est ce qu'il doit vouloir; c'est ce qu'il veut. Il veut le Mal jusqu'à la totale impuissance, jusqu'à l'écrasement définitif du mauvais par le Bon, il veut le Mal jusqu'au triomphe du Bien; il le veut jusqu'à se mettre parfois du côté des bons contre les méchants, c'est-à-dire jusqu'à trahir. Car la trahison n'est pas retour au Bien, c'est le Mal du Mal. Deux négations ne valent pas une affirmation : elles se perdent dans la nuit démente du Non. Tous ses héros, les plus durs, les plus criminels, les plus beaux sont arrêtés, emprisonnés, humiliés. C'est aux vaincus que va son amour. Marchetti, Mignon languissent en prison; Harcamone, Pilorge, Notre-Dame des Fleurs seront guillotinés et le moment de leur gloire suprême coïncidera avec celui de leur mort ignominieuse. Sur un écran parisien on projette un film d'actualités, peu après la libération de Paris : voici un jeune milicien que les résistants ont cueilli sur les toits. Sa défaite est radicale : ses compagnons morts, l'ennemi triomphant l'entoure et ricane, l'accable de son mépris, il n'a pas même les honneurs de la guerre, c'est par une dernière lâcheté, sans doute, qu'il s'est laissé prendre, il doit ruminer la honte de survivre. Dans la salle, le public rit de haine et de dégoût. Au milieu de cette foule enivrée de son triomphe, Genêt s'exalte : au jeune lâche prostré dans l'abjection, il lance, jouissant d'être seul à l'aimer, une déclaration d'amour silencieuse et passionnée. Pendant l'occupation, je puis témoigner qu'il n'avait pour les Allemands aucune sympathie particulière : sans doute, il admirait, par principe, la méchanceté nazie. Mais quoi? Ils étaient vainqueurs, leur Mal, triomphant,

risquait de devenir institutionnel : ce serait un nouvel ordre, un nouveau Bien. Et cet ordre, comme l'autre, condamnerait le vol et le crime de droit commun. Défaits, en déroute, humiliés, il s'est mis à les aimer et je l'ai entendu les défendre publiquement quand il y avait le plus grand danger à le faire : le Mal absolu, c'est le malheur du méchant réduit à l'impuissance. Nous avons vu Genêt jouer la bassesse; on devine qu'il rêvera de jouer l'échec : une bande de faux-monnayeurs, dans le *Journal du Voleur*, se rend sans combattre à la police. Comme on s'indigne, Armand, un héros du Mal, si méchant que Genêt finit par le dire bon, déclare : « Ils en avaient assez fait. Ils pouvaient s'offrir ce luxe. » Au plus profond du Mal où ils avaient eu le courage de s'enfoncer, on leur demande un nouvel effort : abandonner jusqu'à leur courage et, pour finir, se conduire comme des lâches. Ce thème a séduit Genêt au point que, tout récemment encore, il songeait à en faire le sujet d'une pièce de théâtre. Mais la lâcheté voulue, c'est du courage; et d'ailleurs, pour pouvoir poursuivre son activité mauvaise, il convient malgré tout que Genêt ne se fasse pas prendre. Réussis, ses vols doivent être des échecs *dans l'imaginaire.* Il n'importe : sa vie entière est une défaite voulue; et cette défaite le *désigne*, le révèle dans son existence absolue. Puisqu'il lui est interdit de faire le Bien, c'est-à-dire d'être, puisqu'il lui est impossible de faire le Mal, c'est-à-dire de se réfugier dans le néant, l'évidence c'est que Genêt n'est pas. Son impossibilité s'est glissée jusque dans les mouvements mêmes de sa liberté. Impossible, Genêt existe donc contre l'évidence, contre la logique, contre la loi. Et comme cette impossibilité est voulue, il est à la fois l'être qui soutient à l'être son impossibilité d'être et l'être qui se fait exister par sa propre impossibilité. Dieu, dans l'argument ontologique revu et corrigé par Leibniz, est, si l'on s'en souvient, l'être à qui il suffit d'être possible pour exister ou, mieux, dont la possibilité entraîne l'existence. La possibilité impliquant l'existence, c'est la nécessité absolue. L'être que désigne l'échec, au contraire, serait celui dont l'impossibilité entraînerait l'existence. C'est l'envers de la preuve ontologique; c'est aussi

la définition de la liberté absolue. En face de la *Causa sui* divine, créatrice d'elle-même et de l'univers, Genêt se pose comme une *cause de soi* démoniaque, jouissant de son impuissance et dont le pouvoir créateur est défini comme impossibilité vécue de se donner l'être : c'est l'apparence se maintenant à l'être comme pure apparence qui ne *peut pas être* et qui pourtant, comme présence à soi, est indestructible.

Dès lors, qu'importent les contradictions? Sans doute, il va écrire et, comme il faut bien user de mots, c'est-à-dire de notions définies, il semblera perpétuellement se contredire. Mais ce n'est qu'un moment de sa dialectique. Il ne faut jamais l'arrêter, ni tenter de l'enfermer dans un jeu de concepts. Il nous avertit lui-même, d'ailleurs, de ne pas chercher dans ses ouvrages une pensée cohérente et logique :

« Il est peu de *bons* voleurs qui ne réprouvent le vol. Ceci relevé dans une cellule, lors d'une de mes incarcérations...

— Si tout le monde volait, ça serait beau.

— Je ne te demande pas ça. Il s'agit, pour moi, de savoir si moi, je dois voler.

— Pourquoi toi plus qu'un autre?

Mon interlocuteur était un cambrioleur. Je me suis voulu voleur, seulement je prétends être un bon voleur. Un vrai voleur. Du vol ne peut être tirée une philosophie avec sa politique et sa morale. Voler est une activité que je me réserve, espérant qu'elle me conduira à la possession d'une liberté aussi grande que possible. »

On reconnaît la question du cambrioleur :

« Pourquoi *toi* plus qu'un autre? »

C'est la question que se pose Abraham. Lorsque Genêt dit : « Est-ce que *moi* je dois voler? » et que le cambrioleur lui répond : « Pourquoi *toi?* » ils ne parlent pas du même *Soi*. Le cambrioleur s'est laissé prendre dans les rets de l'universel. Le *soi* dont il parle, c'est le particulier universalisable, celui qui a ceci de commun avec tous les autres qu'il est *soi* et autre que les autres. C'est le particulier hégélien, fondé, soutenu, dépassé, absorbé par l'universel. Celui de Genêt, c'est le Moi singulier qui est sans commune mesure avec l'universel et le

particulier, qui ne peut aucunement se fixer en concepts, mais seulement se risquer et se vivre. Genêt ne résout pas la contradiction : il la vit. Si elle se dépassait en lui vers quelque synthèse, *Jean Genêt* disparaîtrait. Il s'agit de maintenir les termes ensemble *par la vitesse.* S'il s'arrête, il est perdu. Bref, il *existe.* Et lorsqu'il déclare que « du vol ne peut être tirée aucune philosophie », ne voit-on pas qu'il se rapproche plus étroitement encore de Kierkegaard puisque celui-ci déclare que l'existence *s'existe* et ne peut fournir de philosophie.

Où trouver une preuve plus manifeste de la liberté humaine? Se rappelle-t-on le mot de l'aviateur Guillaumet qui, perdu dans le désert, sans eau, sans vivres, sans boussole, avait marché des jours entiers contre l'évidence de sa mort ou, mieux encore, à cause d'elle? Sauvé, il dit : « Une bête n'aurait pas fait ça. » Et il avait raison : une bête connaît sa force et sait ce qui est possible; une bête se serait laissé mourir. Contre ceux qui voulaient le maintenir au niveau de la bête, l'enfant Genêt s'est fait homme par le même acharnement sans espoir. Un avion suédois volait au-dessus de l'Allemagne; un des moteurs prend feu. Prévenu, le pilote ose une descente de quatre mille mètres en piqué, dans une gerbe de flammes qu'attisait le vent de la chute; à la fin, par une habile manœuvre; un brusque redressement, il parvient à détacher le moteur de l'appareil et atterrit sans autre dommage. On lui demandait, par la suite : « Combien de chances aviez-vous de vous en tirer? » Il répondit avec conviction : « Aucune! » Ainsi de Genêt : quand il commence sa descente en piqué vers le Mal, il n'a aucune chance de s'en tirer : il cascadera de prison en prison jusqu'à la relègue, c'est écrit. Supposez qu'on vous montre un « jeune dévoyé », voleur et pédéraste, et qu'on vous dise : « Cet enfant s'entêtera à voler jusqu'à connaître tous les cachots d'Europe. Il fera pis : il écrira des ouvrages érotiques qu'on vendra sous le manteau, et s'y vantera de ses crimes. *A cause de cela*, et pour avoir suivi sans une défaillance, sans un détour le droit chemin du Mal, il gagnera l'honorabilité sociale et le respect de ses concitoyens. Louis Jouvet, qui est une de nos institutions nationales, représentera sur son

théâtre une de ses pièces qui fait l'apologie du meurtre; le président de la République lui fera remise de la peine qu'il devait purger pour ses derniers délits, précisément parce qu'il se vantait, dans ses livres, de les avoir commis; et lorsqu'on lui présentera quelqu'une de ses victimes, elle dira : « Très honorée, Monsieur Genêt, prenez seulement la peine de continuer. » Ne diriez-vous pas que cela est impossible? Voilà pourtant l'histoire de Genêt; il a voulu jouer à qui perd gagne; il a perdu et gagné. Gagné parce qu'il a perdu; mais aussi, perdu parce qu'il a gagné : le plus grand échec de ce Prince du Mal, c'est que son histoire commence à devenir édifiante. Bah! dira-t-on, ce n'est pas cela : il a réussi, voleur ou non, parce qu'il avait du génie. Mais le génie, que croyez-vous donc que c'est? Un os surnuméraire? Je montrerai bientôt que son œuvre n'est rien d'autre que la face imaginaire de sa vie et que ce fut tout un pour lui de vouloir l'échec et de devenir poète.

— Donc, vous admirez le Mal? — Non : j'admire un choix qui ne sait pas se démentir. — Mais c'est le Mal qu'il a choisi. — Il a choisi ce qu'on lui laissait choisir. — Oui, mais il a choisi le Mal. Ce Mal ne vous fait donc pas horreur? — Le Mal me fait horreur, mais non pas chez les misérables qui en sont les premières victimes : chez les braves gens qui tissent cette tunique de Nessus pour la jeter sur des enfants. Ce labyrinthe du Mal et du Bien où nous venons de nous perdre, où Genêt, avant nous, s'est perdu, ce sont les braves gens qui l'ont construit, le jour où, par frousse verte, ils ont coupé en deux la liberté. L'Être, le Non-Être, le Non-Être de l'Être et l'Être du Non-Être, le Souverain Bien, le Mal Souverain : autant de reflets que les deux tronçons se renvoient l'un à l'autre. Qu'on ressoude les tronçons, qu'on rétablisse la liberté dans sa dignité première, ces fantômes vont s'évanouir. S'il n'eût été mystifié au départ, la vraie morale eût tenté Genêt, peut-être, parce qu'elle est aussi impossible que le Mal et comme lui vouée à l'échec, et que, d'ailleurs, elle ne fait qu'un avec lui.

(*A suivre.*) Jean-Paul SARTRE.

Raymond Queneau.

PETITE COSMOGONIE PORTATIVE

CHANT V

ARGUMENT

Il ne faut tout de même pas oublier que c'est la vie végétale qui permet la vie animale. Ozone et chlorophylle. Nourritures. Le bois, régime des termites. Suite et fin des insectes. Retour à la souche des cordés. Des échidnés au tarsien. Le singe et, déjà, l'homme.

A coups d'épées, de morts, le style des virages
Décalitres d'urée aux bord des excréments
voici donc que se meut sur l'escalier des âges
géologiques le cortège des vivants
des meurtres la foison des coïts la cohue
la ramure de l'arbre et les rameaux des poulpes
les feuilles d'astérie et les cactus oursins
les rimes poursuivant des formes le ramage
et les échos des bois percutant les roseaux
l'osier des lits trop mous et le berceau des tombes
le cresson d'urinal et le vert pré des eaux
il est plus d'une palme en l'éclat d'une bombe
il est moins d'un bourgeon dans la paix des gluaux
il est plus d'une balle en l'âme des sureaux
il est moins d'une fronde aux saisons rebondies
la verdure des eaux la verdure des branches
l'appât pour ces rayons tombés d'un soleil roux
le filet pour le flot des éclairs et des flèches

les marais englués où prospèrent les sphaignes
Un labeur minuscule a rectifié la mort
des accumulateurs la cheminée envoie
au bleu du ciel sa larme à peine évaporée
mais noirs alors qu'au cul des teufteufs la fumée
indique au bacille que l'homme n'est pas loin
le savant connaît l'ozone mais pas l'aï
tous deux également sans lui crieraient haye haye
ainsi que la luzerne et le rhododendron
de même que les algues et les champignons
le lichen rôti n'engendrerait pas l'humus
le palmier et le pin n'auraient qu'un terminus
de même que le chêne et que l'araucaria
ainsi que la patate et que le sequoïa
La mort a dépouillé le manteau des angstrôms
qui lui servit jadis à susciter la vie
Grande Pénélope courant avec le fil
qui s'englue ou se marbre ou s'ingénie ou casse
démentant la capsule où s'enfermât tes fils
et la multipliant de ta nudité crasse
C'est eux qu'il faut manger animal animal
c'est eux qu'il faut bouffer le trognon de salade
la graine d'haricot le talon d'artichaut
le semis de ptits pois le fruit de plus d'un arbre
la tête de l'oignon le cheveu du poireau
C'est eux qui fourniront l'azote et le carbone
avec la pharmacopéeu vitaminique
et maints autres produits Animal animal
mets toi bien ça soigneusement dans le citron
sans ce gazon dodu sans cette herbe pour vaches
sans ces radis roses sans ces bites de raves
sans l'âpre activité de l'âcre pissenlit
sans l'obscure clarté de la pomme de terre
animal animal tu pourrais te fouiller
pour avoir un régime inintermédillaire
le sel ce minéral te croustille la langue
pour le reste il te faut en passer par la mangue

le cèdre le citron le cidre la citrouille
l'ananas le raygrass le raifort et les nouilles
tu boufferas du vert du brun du noir du jaune
tu boufferas qui bouffe et tu seras bouffé
tu boufferas l'humus l'excrément les sanies
toujours tu t'appuieras sur la prime synthèse
tu boufferas du bois et dans ton intestin
le protocommensal sirote son festin
Terre de ce triangle élevée en chandelle
champignon cheminée échafaudage en chancre
l'Afrique se remue à grands coups de truelle
sous son cuir s'évertue une armée un peu molle
qui casque du béton autant que la bête homme
en concassera plus tard bien après que les phasmes
auront du végétal défié la densité
les phyllies de la feuille auront pris le doigté
l'un multiple propose au bien tente l'espace
l'insecte. Il se poursuit par l'image mangeuse
ou l'être solitaire et par le perce-oreille
hôte charmant des fruits présentés au bourgeois
et de la vague intense au flot coléoptère
propulsant un million d'espèces du cupes
au scarabé' de Phtah. Bien avant que la puce
envisageât le sang et que le papillon
broutât la fleur qui chante et que la mouche dont
le vol se répercute en assauts de démons
entreprît de piquer le nez des philosophes
et de germer gaîment dans toute corruption
et que l'abeille jaune la fourmi noire ou rouge
retrouvassent les poux de toute société
la danse l'agriculture le militaire
le travail l'animal domestique l'ivresse
bien avant que le pou ce psocoptéroïde
eût choisi l'un les tifs et l'autre la liquette
et la punaise atteint de son destin la cime
considérant le cinq avec la gravité
d'un qui veut ne sortir du stade sectionné,

des rampants préparaient le rameau divergent
où fleuriraient un jour le gorille et l'orang
à condition qu'un jour quelqu'autre océanien
se cordât refusant les magies pentagones
où se sont obscurcis et l'étoile et l'oursin
Il n'a pas belle gueule un balanoglossus
pine aveugle ensablant sa flasque construction
et ne donnant au jour qu'un boudin serpentant
iodoformodorante excrémentasillon
Comme tout végétal un corps celluloseux
comme aucun animal un bon sang vanadieux
marseillaise tunique ou colonies ascides
l'architecte embryon qui connaissait sa corde
abandonne un projet qui l'eût mené lucide
au bipède destin de cosmogone barde
mais désignant l'obscure enfance de l'informe
il digère sa moelle et retourne à l'inerme
lorsqu'un autre aura droit au port de la vertèbre
encore un certain temps restera mal armé
Sans zozore et sans neuil, pas mal dissymétrique,
obliquement fiché sur des fonds de maerl
la bestiole sait pas bricole anatomique
que son dedans sera beaucoup plus qu'un blanc merle
intéressant pour l'homme aux humeurs descriptives
dont les marchés urbains tentent l'omniphagie
pourquoi pas la lamproie où sécha le violet
et pourquoi pas l'agnathe à qui mange l'amoy
le long de la rivière avec gaule ou filet
lacérant l'océan avec ligne ou chalut
le pêcheur vertébré aux humeurs heuristiques
livre pauvres poissons au scapel des cuisines
l'hameçon drapeau rouge extirpe la grenouille
des marais où se tait le martyr du crapaud
et dans les cheminées bouillonnantes de houille
ou de bois de campêche on voit la salamandre
bondir pour illustrer les armes des vaisseaux
Des premiers consultants vertébrés de la terre

on conserve l'image en dessins animés
ou bien dans la sombreur des pâlesques poussières
saupoudrant des cailloux en de pesants musées
On, c'est l'homme, a du goût pour le diplodocus
interminable idiot ou pour le plésiosaure
pour l'ichtyo le bronto le stégo le mosa
pour la reptilité que l'on dit despotique
on - c'est l'homme il sait pas, pas très exactement -
si ces amas d'os bêlèrent réellement
ou si bien remontées elles présentent comme
le rêve anatomique et saurien de cet homme
qui saura montre en mains dépalpiter le temps
et par jeux de concept incliner cette foule
de bêtes au réseau des classifications
On le voit qui déjà sent pousser ses mamelles
on le voit qui déjà se sent pousser des ailes
on le voit qui déjà sent croître sa cervelle
on le voit qui déjà se sent croître la moelle
on c'est l'homme on c'est moi on c'est mon grand-papa
fœtus néoténique du sexe très précoce
on qui se préparait quand poule secondaire
l'oiseau perdait ses dents pour des becs liminaires
et se plumassassait pour des vols aligères
L'aigle le rossignol ont donné métaphores
l'ibis le pélican de bien belles images
le dronte le dodo des idées dramatiques
quatre pattes il fallut à l'ornithorynque
pour présenter de l'homme un aspect cahotique
une poche il fallut afin qu'il se convainque
au marsupiau d'être très anthropologique
des fanons un jet d'eau la vieillesse aux deux pôles
suffirent cependant à des cétacés dicks
et plus ou moins moby, que l'océan est grand,
pour supporter le mal bien qu'eussent point d'épaules
hercules des néants erre-culs des hantés
millénaires touchés par des harpons normands
bouteilles à la mer outres et grandes lisses

au travers de la noire écume projetées
transportant un message écrit en béés mots
comme aspects de son être par l'humanité
dans le cirque inondé des atlanpacifiques
sur la piste en crottin beaucoup plus près des on
glabres et peu pattus. De sociables jongleurs
s'applaudirent ainsi que font les amateurs
nourris à chaque instant de harengs récompenses
loin des savons de sel fondant à la dérive
le veau n'a pas besoin d'être très marin pour
signifier sa saveur à tout anthropophage
fade le plat vélin fade le poil ovin
fades le lait de vache et les pleurs de la biche
la sphère a meilleur goût volvation du tatou
la sauterelle plaît appel au fourmilier
Le sourcil se hérisse hommage au porc-épic
le lorgnon pousse et pend don de terrestre taupe
Aux maisons de banlieue il est des menuisiers
sur le bord des torrents des pêcheurs avec bottes
pour la lueur et le tram inondant le village
les castors maçonnant construisant un barrage
leur frère surmulot le vainqueur des Mongols
ronge le conduit peste et l'égout aquicole
et blanche et japonaise une sœur trébuchante
a pour la platitude un penchant d'indolente
bien fait pour exciter le nez d'un géomètre
Une autre mécanique amène dans les airs
le rêve menstruel des envols inversés
que guident les hauts cris couverts de moleskine
La patte crinoïde aux bourrelets oursins
pentamère plante aux extrêmes phénacodes
se plie en unité pour la course olympique
l'athlète galopant ombrage chevalin
se réussit dans le jeu des doigts atrophiques
Il soulève des poids la défense en avant
le plus fort animel est dinothérisant
mais le sportif n'a pas toujours de longues dents

et l'homme s'éparpille en ces combinaisons
qui lèguent quelques os à de sourds muséons
sans préfacer pour ça la boxe et l'aviron
Qu'aurait-il fait bougnat fils de rhinocéros
hippopotame évêque ou cuistre lophiodon
Il se reprend avec l'animal dit féroce
le chat de la concierge et le chien du boucher
En battant du tambour le tigre et le puma
pourraient à la rigueur passer pour trop huma-
nitaires si jamais le sang la hampe huma.
Trop vite il a passé près du machairodus
il n'y a point laissé le macaire ou le dux
trop vite il a frisé la crinière du lion
pour y abandonner la fureur des galons
et trop vite il lissa le poil de la panthère
il aime toujours les musiques militaires
Paresseux il s'endort se réveille tupaï
regagne le maki se révèle tarsier
spectre aux grands yeux de bronze albumine en soucoupe
petit image amok malaise en sympathie
petit frère obscur des forêts de Malaisie
Après toi l'ouistiti et le singe gorille
le sage hamadryas et le galant babouin
le subtil sapajou et le puissant mandrill
jouent déjà le prélude à l'histouar des humains

CHANT VI

Les deux premiers vers retracent d'une façon concise l'his-ire de l'humanité. — Le Quatrième règne. — Les machines ssives. — Le feu. — Les premières armes et les premiers tils. — L'habitation. — La roue. — La poterie. — La métal-rgie. — Le levier. — Débuts de la mécanique. — Le rouet. — s automates. — Le harnais, le moulin et le gouvernail étambot. — La vapeur. — Le métier à tisser. — L'électricité. Les machines-outils. — Les machines à calculer.

Le singe sans effort, le singe devint homme
lequel un peu plus tard désagrégea l'atome
Une branche élaguée amibe de machine
un silex éclaté infusoire d'outil
l'eau transporte le bois flottant entre deux rives
et du ventre des nues le feu sort tout rôti
et dans le fond des monts se trouve une cabine
et parfois un porcin tombe au fond d'un taillis
Tout ce qui se présente a couleur de racine
C'est la semence austère et gauche primitive
Le renne se grattant à l'écorce de l'arbre
ignore que son cuir subira l'écharnoir
L'orang qui d'un étron veut faire un projectile
ne sait pas qu'une balle aura raison de lui
La pierre inculte dort inactive insoucieuse
couvant sous son cul sec ses possibilités
Les pieux sabres de bois de la postérité
se plantent sans pousser et s'assènent sur crânes
d'une façon très simple et anthropologique
Qu'il faille cet imberbe un mangeur d'escargot
amateur de limace et gobeur de marenne
faisant la chasse aux clams aux moules aux crevettes
et aux champignons lorsqu'il a tombé de l'eau
qu'il faille ce fœtus capable d'âge adulte

et qui des feux de son zizi précoce exulte
un baiseur de cheveux en quatre un amateur
bizarre d'infantile exploration du monde
pour que ce pal pour que ce rien pour que la pierre
inaugurent enfin leur carrière analogue
à ce que propulsa le moelleux des cristaux
sous la croûte est un ventre et sur le chapiteau
la pellicule bleue où le nuage divague
mais le ventre rugit et l'orage zigzague
un arbre par sa base où la lave en val drague
apporte la rigueur de l'éclair qui l'élague
par sa tête séjourne à l'un et l'autre bout
c'est le briquet des monts et la fleur des tempêtes
l'épieu s'y fortifie et le caillou y pète
l'homme peut désormais savourer son prochain
le prochain bien rôti fait un régal humain
mais il faut bien les tuer les autruis comestibles
la flèche qui naissait retourne vers sa cible
percute un percuteur et martèle un marteau
et déjà la logique a montré son museau
et déjà l'écharnoir pond sa postérité
le peigne le grattoir et la salubrité
la lime à ongle ainsi que la rape à fromage
et la toile émeri pour gratter les hommages
Dans un petit bout dbois trouve son trou la hache
et le lien de la liane aliène son essor
sur le fleuve un bout dbois s'égayant de son sort
cherche des compagnons pour qu'un radeau l'attache
et la solive file au tangent des méandres
en présentant au ciel l'accueil d'un nid creusé
Les rivières ne sont que des chemins qui marchent
et la piste accomplie échauve les lichens
au travers des fourrés aux travées des clairières
un pas bien répété trace le lit des chiens
Un arbre s'étalant une roche carriée
sont les passifs aïeux des kiosques et des gares
Il faut savoir tirer la caverne au plein jour

La tonsure du chef rend la fumée au ciel
l'œil des murs s'il existe a peine à clignoter
la bouche seule avale à grands jets la lumière
pour la hutte embryon semence immobilière
Dans la maison sans toit choit de la venaison
haute ou basse hare ou ours tombant en pamoison
la machine réflexe a plus de réflexion
elle végétera jusqu'à la souricière
et n'indique à la glaise une forme animale
que pour y aboutir molle et ronde une larme
En lui-même enlacé le réseau végétal
descend jusqu'au panier et jusqu'à la casaque
Sur la cuisse ridée a trouvé sa naissance
d'une grand-mère le fuseau de tortillance
A travers le liber l'axe s'était cherché
il tend de son diamètre l'arc pour le refermer
et vainqueur il s'enclot en sa circonférence
alors des impotents se mettent à rouler
qu'un bipède les pousse ou qu'un équidé tire
les roues n'ont pas encor savoir automobile
une seule suffit pour que sur la bobine
s'enroule comme argile un vermiforme fil
tout tourne et sur le tour se dresse bec ouvert
le pot que l'eau quérait lui qui cherchait le verre
Il engendre le bol la marmite et le broc
il s'étire en amphore et déchoit en tesson
il renaîtra sébile ou ratisseur d'ulcères
Pour l'instant au soleil il dore sa cloison
ou dans le feu du four il amaigrit sa terre
il se vernit le col et l'ampleur de ses formes
des spectres incubés dans la grisaille infirme
de l'ombre et de la sienne et jusqu'au smaragdin
de l'ocre et du cobalt au lapis-lazuli
les arbres de lumière ont fleuri sous la croûte
et la crevant croissant natif ou phlogipète
le métal assez lourd se révèle serpette
remplaceur de la pierre et matière à trompette

soutien du poignard du kriss et du casse-tête
soutien du couteau du soc et de l'herminette
Le levier trismégiste a pour progéniture
le cabestan le treuil et la roue à godets
la bêche la charrue et la presse à presser
la brouette surtout circonspecte voiture
pascale invitation à vider les ordures
Le loquet le verrou la serrure et la clé
closent l'habitation nature vasculaire
à bout de bras un poids flegmatique équilibre
un autre poids balance et cadran des égaux
donne à l'obèse un chiffre et à l'ennui des nombres
mais de tourner en rond sans un autre mobile
paraît au mécanique une tâche imbécile
Pour alterner ses pas ou rester continu
pour demeurer lui-même ou danser rectiligne
d'un seul acte il acquiert tout un bouquet d'organes
courroie à transmission pédale et manivelle
cliquet vis et volant et ressort à boudin
voici le cœur le foie et voici la cervelle
les hormones la glande et le muscle et le nerf
De l'atome au cristal et du bacille au cerf
de l'algue à l'hortensia du sinanthrope au rouet
chaque règne accomplit sa course onmiumnaire
L'ancre au fond de la mer vient implanter ses pattes
le verre fait brûler les flottes nazirêmes
la friction l'engrenage et la dent et la chaîne
un mimétisme humain donnent à l'automate
une mouche s'envole ou bien fiente un canard
faire bouger les dieux est l'enfance de l'art
taxi taxi taxi piéton compte tes pas
L'esclave qui turbine ignore comme lui
que la boule qui bout réserve sa portée
Sans l'abeille des fleurs infertiles seraient
sans l'homme la machine à point n'arriverait
Les Romains ténébreux, les ténébreux Barbares
ne sentent pas un monde aspirant à la gloire

un monde de boulons de galets de poulies
de bielles de pignons de cames et d'écrous
La boîte de vitesse au temps du ptit Jésus
cherchait un crâne humain afin qu'il la conçût
et dans le Bas Empire et le Haut Moyen Age
un qu'avait peu d'esprit c'était bien l'embrayage
Le harnais intérieur à train différentiel
conséquence des trains épicycloïdaux
voit brusquement muter ses ancêtres hippiques
et se réjouit de la naissance économique
de la ferrure à clous et du collier d'épaules
Les ailes du géant se mettent à marcher
parcourant tous les rhumbs de l'un à l'autre pôle
l'eau se porte au moulin pour broyer concasser
détriter égruger scier piler marteler
ce que le trou de mine et ce que la charrue
donnent en nourriture à l'espèce apparue
Poudre à canon chandelle horloge à poids citée
gouvernail d'étambot bésicles carte à jouer
la vitre la boussole et la imprimerie
parasites de l'homme excitent son génie
L'eau bout dans la marmite et dans la chambre obscure
le gel ne reçoit pas le sel de la nature
deux boules font l'anneau et sous la double lame
vire-voltent les ozoïdes monogames
Via tel autre spermat d'origine auvergnate
peut naître l'omnibus la brouette subite
et rustre encore la machine arithmétique
A propos de gabelle on remuait les naseaux
en basse-normandie on tiquait sur l'impôt
un père président un fils mathématique
ce climat entraîna les premiers engrenages
à calculer bien mieux que les derniers sauvages
mais pendant toute une ère il fallut à ces êtres
patienter pour pouvoir tant soit peu s'énerver
Mioul'Djenni méprisait les ptits-fils du boulier
tout en suçant le sang avec une navette

des petits esclavons princes des mammifères
Envahissant les eaux envahissant les airs
ce ne sont plus des oies ce ne sont plus des phoques
Le cerf-volant chinois la bannière mongole
se détachent soudain devenant montgolfière
Les jambes du bateau soufflées par la vapeur
s'arrondissent avant de se natter hélice
Les lecteurs électeurs attirant l'électric-
ité de la grenouille à la foudre galvanent
cependant que des bras du haut de Saint-Sulpice
colportent sans un fil les bobards et les vannes
les ondes vont donner des nerfs au mécanique
celles qui font le jour tapent dans l'objectif
défient brosse et pinceau dans l'acte identitif
La pompe s'époumone et sur les rails béquilles
se lance l'hipparion des équidés vapeur
saupoudrant l'œil des veaux de folles escarbilles
et d'un point à un autre hâlant le voyageur
Alors c'est la champignonnation des usines
la cryptogamie et la prolifération
des turbines moteurs astuces en gésine
et la parthénogénération des machines
concevant d'une idée accouchant d'une action
La houille se parfume aux couleurs d'arc en ciel
pour nourrir tout un monde à l'odeur d'abstraction
mais qui fraise et lamine et rive et lime et tourne
pour gigogne engendrer des objets bien réels
le tournevis et la capsule et les tenailles
l'automobile et la bécane et la quincaille
le car le sous-marin et l'accumulateur
l'attache-parisienne et le percolateur
le fer à repasser et le ventilateur
l'obus le tire-bouchon et le bouldoseur
la drague le revolver et le radiateur
la radio la lessiveuse et le frigidaire
la marmaille sans fin des ruses ménagères
des moyens de transport ustensiles outils

des gadgetts du lépine ou dla grande industrie
Du sélénium l'œil s'ouvre et la porte de même
si des degrés s'en vont le thermostat soupire
les vitesses en boîte ont de l'initiative
les deux tortues roulant par forces attractives
vont et viennent aussi par forces répulsives
les sauriens du calcul se glissent pondéreux
écrasant les tablogs les abaques les règles
Leurs mères les trieuses les pères binaires
et l'oncle électronique avec son regard d'aigle
admirent effarés ces athlètes modestes
pulvérisant les records établis par les
bipèdes qui pourtant savent compter parler
et soigner Soigner les sauriens du calcul et
les bipèdes qui pourtant savent compter parler
et soigner Soigner les sauriens du calcul et
les bipèdes qui pourtant savent compter parler
compter parler soigner soigner parler compter
compter compter compter compter compter compter
soigner soigner soigner soigner soigner soigner
parler parler parler des sauriens du calcul
et parler.

FIN.

Raymond QUENEAU.

Émile Dermenghem.

IMAGES DU MAGHREB

L'ombre d'un rêve.

Dans une des plus pauvres vallées du Sahara sud-oranais, une fraction des Ghenanma est depuis quatre siècles de la clientèle du marabout de Miliana, l'illustre Sidi Ahmed ben Youssef, qui semble avoir eu à cœur de jeter sur diverses tribus non conformistes bizarrement éparpillées dans le Maghreb le miséricordieux manteau de son incontestable orthodoxie.

De temps en temps, depuis quatre siècles, certains de ces gens partent vers le Nord, à la suite d'un rêve. Leur principale ressource semble être la bonne aventure. Les femmes sont *guezzanas*. Jamais voilées, jamais timides, elles s'adressent aux hommes aussi bien qu'aux femmes, et ne les laissent qu'après avoir obtenu quelque argent en échange d'une fenêtre sur l'avenir.

Elles placent dans leur main droite une bande d'étoffe où sont cousus des cauris, ces petits coquillages qu'elles appellent ouada'ats. « Tends ta main et purifie ton intention », disent-elles au client qui approche sa main droite de la leur ; et elles lisent le futur dans les brillantes petites vulves magiques, qui, au Sahara et en Afrique noire, peuvent servir aussi bien de monnaie que de charmes.

Au terme de leur voyage, les hommes travaillent dans les jardins des descendants du saint en attendant de repartir pour le lointain désert. Ce pèlerinage peut durer des années et est étroitement soumis aux décisions oniriques.

Ce jour de mai, qui précède le grand *rekab*, la « chevauchée » des tribus de la montagne, elles aussi clientes du saint, vers Miliana, quelques femmes Ghenanma sont justement occupées à rouler le couscous et à laver du linge dans une cour qui leur est réservée, derrière le sanctuaire, après la salle basse aux murs barbouillés de henné où dort la vieille servante de Sidi Ahmed, non loin du réduit obscur où sa mule fait elle aussi des miracles (on lui jette de l'orge et l'on passe les membres malades dans quatre trous ronds de la cloison).

L'une de ces femmes est fort vieille. Elle est partie par trois fois et n'a pu arriver que ces temps-ci. Un premier rêve lui avait ordonné de quitter son douar. Elle obéit, mais, à mi-route, un autre rêve lui intima l'ordre de rebrousser chemin. Quelques années plus tard, Sidi Ahmed lui apparut à nouveau ; elle reprit la route et atteignit cette fois le pied même du massif où repose le saint. Hélas ! Un autre rêve l'arrête à quelques heures du but et elle refait ses quinze cents kilomètres vers son désert, où elle attend un quatrième rêve, le bon.

Maintenant elle vit dans l'ombre de son merveilleux et capricieux patron, prête à s'en aller après un dernier songe. *Vida es sueno.*

« Les prophéties auront une fin... »

Dans l'Ahmar Khadou, le massif le plus reculé des Aurès, vit, depuis plusieurs siècles et peut-être davantage, une confrérie de prophètes qui ressemble étrangement à celle que rencontra Saül après avoir quitté Samuel et qui fit sur le fils de Kiss une si extraordinaire impression (1 Rois X, 10 et XIX, 24). Ces Masamdas, qui disent se rattacher à des Masmoudas chassés du Maroc à la chute des Almohades, parcourent chaque année les Aurès selon un itinéraire qui aurait été fixé une fois pour toutes par une femme vierge, Masmoudia Hafia bint el Kébir, héritière des pouvoirs du fondateur Ali ben Moussa. Un des derniers vendredis de juillet, la première fête se passe au djebel Taketiout. Les vendredis du mois d'août sont consacrés

à diverses localités, le dernier se passant au sommet du djebel Bouç, à l'ouest du massif.

Pendant cette dernière semaine, les Masamdas, après avoir traversé les gorges de Tighanimime, s'arrêtent, pour danser et prophétiser, dans des lieux aux beaux noms sonores : le mardi à Taghit Sidi Belkhir et à Médrouna, le mercredi à Tiskifine et à Meddour, le jeudi à Nouader, à Chir et à Tagoust. Cette nuit-là, ils font l'ascension du djebel Bouç avec les pèlerins de l'oued Abdi et de la Bouzina, de façon à arriver, vers le lever du soleil, au sommet, où ont eu lieu toute la nuit les danses d'une autre confrérie venue du versant occidental, les Ouled Sidi Yahya ben Zakarya.

Ces derniers, qui se rattachent aussi à la grande thariqa des Rahmaniya de Tolga, ont une ancienne légende assez suggestive. Ils étaient tributaires des juifs de Kilatou. Les Ouled Fedhala leur en firent honte. Ils invitèrent alors leurs alliés à une grande diffa et les massacrèrent à Aïn Touta, les poursuivant jusqu'à Teniet el Yhoud, le col des Juifs, où le chef de ces derniers fut tuë sur son grand âne blanc, qui était rapide comme un cheval. Il est permis d'en conclure que les Ouled Sidi Yahya ben Zakarya, les « Fils de Jean-Baptiste fils de Zacharie », étaient de ces Juifs ou Berbères judaïsés nombreux jadis dans le pays et dont la Kahena est le souvenir le plus célèbre. Convertis à l'islam, ils firent du zèle et donnèrent des gages...

Quoi qu'il en soit, leurs prophéties ne concordant pas toujours avec celles des Msamdas, et les gens des deux vallées ne s'entendant pas toujours, il fut convenu qu'au lieu de passer ensemble la nuit au sommet du djebel Bouç dans de communes orgies sacrées, les premiers redescendraient vers l'ouest au moment où les secondes arriveraient par l'est.

Quand ils surgissaient dans les rayons du soleil levant, nos Msamdas, une douzaine d'hommes d'âge mûr, d'aspect assez sauvage, appuyés sur de grands bâtons, commençaient à danser, en plein air d'abord, puis dans la cour de la mosquée. Ils tournent autour du chef, un vieillard qui s'agite comme un possédé. La ronde se resserre et chacun commence à tourner la

tête vers son épaule droite en disant : Allah! vers la gauche en disant : Allahou! vers la poitrine en disant : Allahi! De plus en plus vite. De plus en plus fort. Jusqu'à ce qu'on n'entende plus que de terribles râles profonds : ha! hou! hi!... Au milieu des fumées de *djawi* et des youyous exaltants des femmes.

Soudain le chef pousse un effroyable cri, comme d'un « chat sauvage » et la ronde s'immobilise. L'esprit est descendu. Parle! Parle! Je parlerai! Je vais parler! Je parle!... Je vois... Je vois... Alors commence une série de prédictions qui passionnent la foule mais ne dépassent guère l'horizon de ses préoccupations quotidiennes. La récolte sera plus ou moins bonne. Les palmiers rapporteront. Les moutons auront beaucoup de laine. Les femmes beaucoup d'enfants. Un fléau s'abattra sur une vallée. Un tel sera nommé caïd, un autre garde champêtre; un autre sera destitué. Il est d'ailleurs probable, pour les personnalités, que la prophétie n'est pas sans rapport avec l'offrande. C'est alors qu'on apporte aux derviches le mets rituel dont ils font une grande consommation pendant tout leur périple : la *rouina*, bouillie de farine de blé ou d'orge grillé délayée dans l'eau froide. Ils s'en jettent de pleines poignées dans la bouche; ils s'en barbouillent la face. Certains en font autant avec un mélange d'eau et de terre apportée du fond d'une grotte dédiée à Sidi Abdelkader et dont l'entrée s'ouvre près du mur de la rustique mosquée.

Ce pèlerinage, qui précède la Nuit de l'Automne, est mal en point. J'ai vainement attendu cette année les Msamdas à Tiskifine et à Tagoust. Dans la vallée de l'oued Abdi, célèbre pour ses mœurs archaïques, il n'y avait même plus ou presque plus d'azriat. Ces aimables femmes « libres » montaient elles aussi au djebel Bouç pour danser. Bonnes épouses l'hiver elles divorcent au printemps et vivent avec qui leur plaît pendant la belle saison. Leurs amours qui passaient pour favoriser les récoltes, sont réprouvées par les puritains réformistes, qui pourchassent aussi les musiques et les danses des paysans, dont aucun Paul-Louis Courier ne vient prendre la défense.

Les Msamdas ne viendront pas cette année. Le vieux chef a fait l'an dernier trois mois de prison après des prophéties

jugées subversives (et toute prophétie n'est-elle pas par essence subversive?) sur ce même marché de Tiskifine. Il boude et a juré de ne plus revenir. Puisque c'est comme ça, ont déclaré ses compagnons, nous allons nous faire communistes!

Bien qu'il reste peu d'espoir, je pars en jeep pour Bouzina et le lendemain je descends à dos de mulet cette vallée d'eaux courantes et de vergers, jusqu'à Tagoust la blanche et Tagoust la rouge où se tient le traditionnel marché, mais où j'attends en vain le passage des prophéties et des filles de la douceur.

Le Souvenir

A la rencontre des trois artères les plus animées d'Alger, en face d'un magasin de nouveautés, d'une librairie, d'une vespasienne souterraine et de quelques cafés, un arbre, comme les autres arbres taillés des trottoirs. Les gens passent indifférents. Et voici qu'une femme drapée dans un haïk blanc, la bouche et le nez couverts du adjar, s'approche de l'arbre, caresse son écorce rugueuse, y pose furtivement le front, applique un peu de henné à la base du tronc et s'en va.

Ce geste inattendu, en si complet contraste avec l'activité environnante, s'explique si l'on sait qu'il y avait là le marabout, l'arbre et la source de Sidi Ali Zouaoui.

Sidi Ali Zouaoui passa par ici, au temps des Turcs, venant des monts du Djurdjura, et fut hâtivement mis à mort sous l'inculpation d'avoir volé chez son hôte d'une nuit un bracelet d'or, qui fut retrouvé trop tard. Quand le portier de Bab-Azoun, ce soir-là, cria : « Je ferme la porte. Ne reste-t-il personne dehors? » une voix lugubre répondit qu'il ne restait que le corps de Sidi Ali injustement pendu.

A l'opprimé on éleva un mausolée près d'une source et d'un arbre. Le monument disparut lors de la percée de la rue d'Isly. L'arbre mourut. Une fontaine continua de couler de l'autre côté de l'avenue, pleine de baraka, et à être visitée, le lundi, par les femmes; jusqu'au jour où les convenances des propriétaires, les exigences du commerce, de la circulation et de la vie

moderne en barrèrent l'accès ouvert. Mais les initiés sont encore admis à venir allumer des cierges près du mince filet d'eau dans l'arrière salle d'une rôtisserie.

L'eau guérit les yeux; les fumigations soignaient les maladies de peau; pour la fièvre chaude, on posait au pied de l'arbre un pain froid; pour la fièvre froide un pain chaud. Tout l'extérieur disparut, tout ou presque tout, sauf le souvenir, sauf la piété des femmes à la longue mémoire.

L'important d'ailleurs n'est pas, contrairement à ce qu'on pourrait croire, le support matériel. Un grand nombre de marabouts ne sont pas des tombes mais des mémorials. Des sources miraculeuses peuvent être remplacées par l'eau de la ville. Un arbre banal du boulevard conserve ici, malgré les conditions les plus contraires, les vertus de l'ancien. Le souvenir est l'essentiel. Et l'essentiel de notre vie, l'essence de notre existence n'est-ce point le souvenir de la vie antérieure, la mémoire de la Parole éternelle?

Pas très loin d'ici, devant le luxueux hôtel et le casino où l'on joue au baccarat, un escalier descend aux quais du port. Le jeudi, des centaines de femmes le descendent et le remontent avec des couffins et des bidons. Dans un renfoncement, devant les tonneaux de la plus grande marque de vins algériens, entre les voûtes du boulevard et le bastion en demi-lune, sous une tonnelle de vigne, un petit bassin de ciment alimenté par un robinet de cuivre est surmonté de foulards de soie, d'étoffes aux gaies couleurs claires, où l'on a brodé l'attestation de l'unité divine.

La foule des blancs haiks, sous lesquels transparaissent des robes bleues, rouges ou mauves, se presse autour du robinet pour remplir bidons et berthes à lait. Une vieille vend des petits cierges de couleurs qu'on allume dans le bassin. Puis l'on se tourne vers l'autre côté du renfoncement : l'oukil est assis devant un brasero où il jette de temps en temps une pincée de parfum. Les femmes passent leurs mains sur l'odorante fumée, y mettent un instant leur récipient; les enfants en imprègnent leurs vêtements. Parfois une poule est égorgée prestement (tarif officiel : 20 francs) par l'oukil à qui on laisse les abats.

Chacun emporte un petit paquet de parfum et remonte l'escalier après avoir donné aux mendiants installés sur les marches.

« Jadis, m'explique l'oukil, un vieil Algérois, le marabout de Sidi Abdelkader Jilani s'élevait près d'un vieux palmier remplacé par celui que vous avez vu en passant au bas de la rampe Bugeaud. Ce n'était pas une tombe, mais l'un des maqams de Sidi Abdelkader — que Dieu soit content de lui ! — le grand saint de Bagdad, celui à qui obéissent tous les amis de Dieu et tous les génies de la terre et des airs. Puis la coupole a été démolie et mon grand-père s'est transporté par ici. Puis l'on a construit le boulevard et les voûtes. Alors M. Lung — que Dieu l'ait en miséricorde, car il ne pensait qu'à faire le bien — à qui tout cela appartenait, a fait aménager ce coin, construire le bassin, poser ce robinet qui amène l'eau de la ville. Sentez ce parfum ; il y a là du benjoin ou djawi ; un peu de bkhor soudanais et du coriandre ou kosbeur que vous appelez persil arabe. Le kosbeur est pour Sidi Ali Zouaoui. Car celui-ci, dont ma famille gérait le culte, qui n'a plus de place à lui, est venu chez Sidi Abdelkader. Les poules sont chères aujourd'hui, on n'en tue plus beaucoup. Ce soir je vais ranger mes ustensiles, mon kanoun, mon couteau, mes parfums, ces étoffes brodées, dans un réduit prêté par la maison Lung ; ceux qui ne savent pas pourront passer ici demain sans se douter de rien.

La Ceinture

« La dernière fois que je fus convié à dîner par Moulay X..., chez qui l'on jouit toujours d'une chère exquise et d'une aimable conversation dans un beau cadre, me raconte S..., je me trouvai à table aux côtés d'un homme à demi nu, aux longs cheveux tressés, qui parlait avec un calme, une précision d'autant plus impressionnants que son regard dénotait plus de flamme. « Il est en train de me secouer, me dit en souriant mon hôte, car il trouve que je sacrifie trop aux soucis de ce monde. Sans doute a-t-il raison. Dieu est miséricordieux ; il est Celui qui se plaît à pardonner. » J'appris ensuite que ce

faqir errant, pour qui le prince avait tant de considération, portait, sous le mince seroual son seul vêtement, une étrange ceinture, en cuir à serrure métallique dont, pour affermir un vœu de chasteté pendant un temps voulu, il ne possédait pas la clef, qu'il avait remise à son directeur spirituel. C'était la première fois que j'entendais pareille chose en pays d'Islam. Je regrette de n'avoir pas retenu la conversation ou ce que j'en pouvais suivre; mais une phrase assez mystérieuse est restée dans ma mémoire. La Miséricorde de Dieu, assurait ce personnage à la fois si sûr et si incertain de lui-même, la Miséricorde et l'Amour ne sont pas arrêtés par l'Enfer. »

Émile Dermenghem.

Béatrix Beck.

CHAÏM ARONOVITCH

(*Fragments*)

Le garni se composait d'une chambre et d'une cuisine mansardée où il fallut tourner le commutateur pour y voir, la neige épaisse recouvrant la lucarne. Devant le petit poêle Godin était placé, en guise de carpette, un sac à charbon vide portant en grandes lettres noires l'inscription : « Ce sac a été volé aux établissements Dugay-Lamennois ».

Les deux tronçons du tuyau de poêle étaient raccordés par une boîte de conserve de petits pois. Un calendrier de l'armée du salut surmontait le lit.

— Est-ce que vous êtes croyante? demanda à brûle-pourpoint la logeuse en fixant Barny de ses gros yeux bleu pâle.

— Pas trop, répondit Barny avec un sourire effrayé.

Aussitôt, elle se reprocha sa lâcheté. Elle aurait dû oser prononcer le non qui la contractait.

— Il faut croire, affirma la logeuse. Vous sortirez avec mes filles, le dimanche, vous verrez.

France se trémoussait. Mais le cabinet au bout du couloir, dans le grenier, était un entonnoir où elle aurait risqué de se casser la jambe. Dès que la logeuse eut disparu dans l'escalier, Barny mit à la disposition de sa fille la soupière.

La nuit, recroquevillée dans le lit à deux places, Barny rêva que son genou heurtait la jambe de Vim, et elle s'éveilla. Du lit de camp, s'élevait la respiration de France. En même temps que l'angoisse, Barny sentit monter en elle la joie de n'être pas épargnée par l'épreuve commune. Son mari avait été mobilisé comme les autres, comme un Français. Elle devrait seule élever l'enfant.

— Je vais vous trouver des leçons d'anglais, dit Mme Sinant, la logeuse, dès qu'elle sut que Barny était à demi irlandaise, Et puis,

mes filles vous feront votre ménage contre des leçons. On cuira la soupe en commun.

Les filles de Mme Sinant étaient remarquables par leur beauté et le manque de ressemblance entre elles. L'aînée, Cécile, dix-neuf ans, les yeux couleur de mousse, les coques sur ses oreilles comme deux grands cèpes, semblait une dryade fraîchement échappée d'un arbre. Huberte, dix-huit ans, faisait penser à une victoire aux ailes invisibles, mais puissantes. Brigitte, seize ans, rousse, roulait ses cheveux sur la nuque en un chignon tentant comme une orange. Des taches de rousseur parsemaient ses joues enfantines. Ses candides yeux verts semblaient des verroteries, longtemps roulées par les flots. Elle portait, accroché à son pull-over usé, entre ses petits seins provocants, une rondelle de carton sur laquelle était imprimé en majuscules : « Dieu te cherche ».

La benjamine, Catherine, quinze ans, avait le nez bourbonien, de grands yeux bleus sévères, de longues boucles raides, châtaines à la racine, blondes aux extrémités. Elle marchait majestueusement, vêtue d'une vareuse de la marine américaine, d'une culotte de ski mangée des mites et de sabots de caoutchouc.

Chaque matin, on entendait les quatre filles chanter en faisant le ménage :

Cherchons-les, cherchons-les (les pécheurs à sauver).
J'ai besoin, j'ai besoin de toi (du Christ), ou :
Mon âme, bénis l'Eternel, et n'oublie aucun de ses bienfaits.

Catherine chantait aussi, de sa voix mélodieuse et forte, des cantiques en dialectes congolais, ou parfois les revendications des moines de St-Bernardin, exigeant pour leur coucher une nonne de quinze à vingt ans. Ces couplets grivois devaient avoir aux yeux de la jeune fille un caractère aussi édifiant que les cantiques, tant était vive son horreur pour le catholicisme.

Barny vit que les deux aînées de ses élèves portaient des alliances.

Cécile et Huberte étaient mariées à des marins américains, qu'elles avaient racolés dans la rue à Nice pour l'Armée du Salut. Elles attendaient leurs passeports pour pouvoir les rejoindre.

Le mariage de ses filles aînées n'empêchait pas Mme Sinant de les traiter aussi rudement que leurs cadettes. Cécile, qui s'était épilé les sourcils, reçut sans broncher une paire de gifles accompagnées du précepte :

— Reste comme Dieu t'a faite. Si tu crois que tu vas devenir

moins moche parce que tu n'auras plus de sourcils, ma pauvre fille.

La pince à épiler fut jetée à la poubelle.

Mme Sinant assistait aux leçons d'anglais, qui avaient lieu dans la cuisine, et les ponctuait de recommandations :

— Écrivez plus petit, grandes courges. Si vous croyez que je vais vous acheter des cahiers toutes les semaines.

A la moindre hésitation du quatuor, elle s'écriait :

— Mon Dieu, que j'ai des filles bêtes! Faudrait aller loin pour trouver les pareilles.

Brigitte brodait en cachette, pour l'anniversaire de sa mère, un plastron salutiste. Sur le fond de drap bleu marine, se détachait un cœur de coton perlé rouge, surmonté de flammèches, et entouré des mots : « Sang et Feu ».

Mme Sinant étrenna le vêtement avec satisfaction : mais, de peur de gâter Brigitte, elle ne la remercia pas.

Au petit déjeuner, les filles s'affairaient à servir leur mère assise sur un coussin pneumatique, et dont le café au lait fumait entre un journal étalé et une bible ouverte.

— C'est tout à fait ça, disait Mme Sinant, réunissant du regard l'Apocalypse et les dernières nouvelles. Tout était prévu là-dedans, insista-t-elle une fois en fixant Barny, et frappant de l'index le livre saint. Pas étonnant qu'on ait des revers, si on ne veut pas obéir. Moïse a défendu les croisements, mais nos soldats, ça leur est bien égal, ils prennent des mulets. Attendez seulement. Ils verront ce que ça leur rapportera.

— Mais, maman, on n'est plus sous la loi de Moïse, on est sous la loi de Jésus, protesta Catherine.

— Christ a dit : « Je suis venu pour accomplir, et non pour abolir », rétorqua Mme Sinant du tac au tac.

— Il a dit aussi : « Je suis la loi et les prophètes » intervint Barny.

— Justement! vociféra Mme Sinant. Vous n'y avez rien compris. Des petites morveuses qui veulent discuter la parole de Dieu. Seigneur Jésus a dit : « Je suis la loi et les prophètes », parce qu'il ne faisait que répéter ce que les autres ont dit avant lui. Il est venu pour nous faire obéir à Moïse. Les Tables de la Loi, y a que ça. Obéissez aux dix commandements et vous serez sauvés. C'est pourtant pas compliqué.

Avec sa serviette de table, Mme Sinant essuya son front bas et bombé où brillait la sueur.



Poussant France dans sa petite voiture, Barny allait chercher des babets pour faire du feu, des pommes de pin dans la montagne. Le long du chemin, France racontait des histoires optimistes :

— Il y a un crayon qui a beaucoup mangé. Alors il est devenu grand. Il est devenu un arbre. Alors, ça y est, on peut faire du feu.

Parfois, dans les coupes fraîches, Barny et France trouvaient des éclats de bois, et couraient les ramasser en criant de joie.

Barny cassait des branches, déracinait des arbustes et les attachait en remorque à la poussette. Elle rapporta, une fois un tronçon de poteau télégraphique.

— Vous défoncez les routes avec vos chargements, lui dit le garde champêtre. Faut plus faire ça.

— Alors, donnez-moi de quoi faire du feu pour ma fille, riposta Barny; et le garde ne dit plus rien.

Chaque soir, Barny envoyait à Vim un compte rendu idéalisé de la journée. Il répondait irrégulièrement de maladroites phrases d'étranger, empreintes d'un humour tantôt joyeux, tantôt amer. Il réclama des moufles kaki, pour ses heures de garde la nuit. Dans la bonneterie où Barny demanda de la laine de cette couleur, la vendeuse lui répondit :

— Nous n'avons pas ça, ce n'est plus la mode. D'ailleurs, je ne vois pas très bien ce que vous entendez par kaki?

— Crève, pensa Barny, en fixant l'élégante jeune fille avec des yeux si menaçants que celle-ci changea de couleur.

Les dents serrées, Barny sortit de la boutique en poussant France. De l'autre côté de la rue, à travers les vitres du salon de thé, elle vit tournoyer des couples. Son civisme leur souhaita le poteau.

La nuit venue et France couchée, Barny partait à plat ventre, en luge, enseigner l'anglais à une sémillante veuve que lui avait trouvée Mme Sinant, et qui habitait un building grisâtre nommé Rose-des-Alpes.

Mme Sinant, embrasée du feu de la charité, trouva une deuxième élève pour Barny, une femme d'officier d'une trentaine d'années — et fixa elle-même le taux d'échange: un repas pour Barny et France contre une leçon d'anglais de durée indéterminée.

— Geneviève est très gentille, prévint Brigitte, seulement, il vaut mieux que tu saches, il y a que le train qui lui a pas passé dessus.

— C'est pas de sa faute: c'est comme une maladie qu'elle a,

expliqua Mme Sinant. C'est une petite femme épatante, elle fait tout elle-même; pourtant elle est de très bonne famille. Mais qu'est-ce que vous voulez, son mari n'a jamais été gentil; maintenant qu'il n'est plus là, elle va avec Pierre et Paul. Elle est catholique, elle enferme son fils dans les cabinets pour coucher avec le marchand de légumes; elle va se confesser, et puis elle recommence avec le peintre. Mettez jamais votre fille dans une école catholique, si vous ne voulez pas en faire une belle petite vicieuse.

Geneviève portait le deuil de sa grand-mère. De stricts bandeaux enserraient son visage jeune et sanguin, pur de tout fard. Dès les premières leçons, elle raconta à Barny qu'elle avait été guide, puis cheftaine presque jusqu'à son mariage; que sa mère, par hygiène et piété, jeûnait deux fois la semaine; qu'elle avait cinq frères et sœurs; que souvent elle se sentait arrêtée, dans les bêtises qu'elle allait commettre, par les prières de sa mère. Elle dit aussi :

— Moi, je suis bourgeoise dans l'âme.

— Ame et bourgeoise, ça jure, répondit Barny. Qu'est-ce que vous entendez par « bourgeoise dans l'âme »?

— Savoir qu'il y a des choses qui se font, et d'autres qui ne se font pas.

— Et ne pas faire celles qui ne se font pas?

— Pas à découvert, au moins.

De Mme Sinant, Geneviève déclara :

— Malgré tout ce qu'il y aurait à dire sur sa vie privée, je continue à la voir; on est en guerre, à la guerre comme à la guerre. D'ailleurs, c'est une brave femme, malgré tout.

Aux questions de Barny, Geneviève ne répondit que par des rires frais.

Brigitte raconta à Barny qu'elle et ses trois sœurs avaient été élevées dans un orphelinat américain.

— Tu n'avais plus ton père? demanda Barny.

— Non, répondit Brigitte d'un ton appuyé.

— Il y a longtemps qu'il est mort? demanda Barny avec compassion.

— Oh! oui, il a été tué à la guerre.

— Quelle guerre?

— Quatorze, fit la jeune fille en arrondissant ses yeux limpides.

Ainsi, Brigitte et ses sœurs étaient nées des années après la mort de leur père.

La sœur de Mme Sinant, Betty Sinant, arriva de Suisse, fringante,

fardée, parfumée, et parlant constamment de « Herman ». « Herman payera » et « Herman enverra de la boustifaille » devinrent les leit-motive de la famille.

— Tu verras, dit Catherine à Barny, si Herman envoie des figues, on va se régaler.

— Qui est Herman? demanda Barny.

— C'est le fiancé de tante Betty, répondit Brigitte en arrondissant les yeux.

— Le fiancé du quart d'heure! s'écria Catherine, avec un rire éclatant qui donna de l'innocence à ses paroles.

— Comment ça se fait que votre maman et sa sœur s'appellent toutes les deux Sinant? demanda Barny.

— C'est parce que maman est divorcée, répondit Catherine.

— Mais vous vous appelez aussi Sinant.

— C'est parce que maman a fait la demande pour.

Le père devait être bagnard.

Barny fut obligée de montrer ses papiers à Mme Sinant, pour le registre destiné à la police. Le dogue de vertu allait apprendre la naissance prématurée de France.

En lisant les dates révélatrices, les babines de la salutiste se retroussèrent de plaisir, ses gros yeux bleu faïence s'illuminèrent.

— C'est parce que mon mari était étranger, se lança Barny avec volubilité. Il y avait des irrégularités. Le secrétaire de la Ligue des Droits de l'Homme est intervenu, sans quoi, on n'aurait jamais pu se marier.

— Mais, mon petit chou, on peut se donner la main, s'écria la grosse femme jubilante. Sauf que moi, j'ai jamais voulu me marier, j'en ai eu quatre toute seule.

— Oui?

— Oui. Le père de Cécile est médecin, un très bon médecin, spécialiste nez, gorge, oreilles. Le père de Huberte élève des renards bleus en grand. Je l'ai vu une fois ici. J'ai dit à Huberte : « Tu sais, j'ai vu ton père. » Elle a dit : « Ah! comment est-ce qu'il est? » Je lui ai fait son portrait. Le père de Brigitte était consul d'Amérique, un homme très chic.

Mme Sinant fit une petite pause, annonça :

— Catherine est princesse, et devint rose de fierté maternelle.

— Princesse? demanda Barny.

— Oui, son père était un prince roumain qui se saoulait comme un trou. Il voulait la reconnaître. Je lui ai dit : « Si tu la reconnais, je

te fais la peau ». J'aurais plus eu la puissance paternelle. Me suis levée au bout de huit jours, j'ai couru à l'état-civil pour savoir si un homme peut reconnaître un enfant malgré la mère. Rassurez-vous, madame, ils m'ont dit, on ne s'écrase pas ici pour reconnaître les enfants.

Vous voyez, elles sont toutes de bonne famille. J'ai les photos des papas au salon. Elles ont pas peur de dire la vérité, je les ai élevées comme ça. Quand un saligaud leur demande quelque chose, elles répondent : « Notre mère n'a jamais été mariée, mais elle s'est rangée depuis, et c'est le Seigneur qui nous tient lieu de père. »

Cette zélatrice de la foi se gardait pure de toute lecture exégétique.

— Je suis assez grande, disait-elle, pour traire la vache toute seule.

Elle faisait à ses filles la description du Messie :

— Il était laid, il n'avait pas de forme, il était petit, il n'avait rien pour plaire. Et pourtant, vous voyez, ça ne l'a pas empêché de réussir.

L'Esprit visitait Mme Sinant aux moments les plus inattendus. Le fer à repasser ou le tisonnier à la main, elle interpellait Dieu à haute voix : « Pourquoi dors-tu, Seigneur? Ceux qui ne croient pas en toi, rends-les semblables au tourbillon du chaume devant le souffle du vent. Que la teigne les dévore! »

Mme Sinant avait prêté serment à l'Armée du Salut de ne plus boire de vin. Quand l'envie en devenait trop forte, elle trouvait moyen de se satisfaire sans tomber dans le parjure. Elle ordonnait à une de ses filles :

— Va t'acheter un litre de rouge.

La jeune fille obéissait, emplissait un verre, qu'elle effleurait des lèvres, et que la mère vidait ensuite d'un trait, en expliquant :

— Je bois pour toi.

Mme Sinant perçait sans efforts le sens occulte des visions apocalyptiques. Ainsi « la grande prostituée, vêtue de pourpre et d'écarlate, et richement parée d'or » était l'Église catholique. La prostituée tenait à la main une coupe d'or : le calice de la messe. Cette créature s'enivrait du sang des saints et des martyrs de Jésus. Elle était assise sur une bête à sept têtes : les sept collines de Rome. Saint Jean avait désigné le Vatican comme une habitation de démons, un séjour de tout esprit impur. « Sortez du milieu d'elle, ô mon peuple, afin de ne point participer à ses péchés. Toutes les

nations ont été égarées par ses enchantements, mais le feu la consumera. »

Terrible pour les boucs, la Bible se faisait toute promesse à l'égard des brebis :

« Ne crains point, petit troupeau, car il a plu à ton père de te donner son royaume. »

Ces paroles, Christ les avait prononcées à l'intention de l'Armée du Salut.

— Moi, déclara Catherine intrépide, il y a des choses qui m'ont choquée dans l'Ancien Testament.

— Quoi? s'écria Mme Sinant en s'empourprant. Qu'est-ce qui t'a choquée?

Catherine resta silencieuse.

— Je t'ordonne de me le dire tout de suite.

— Non, maman.

— Petite malpropre! Si tu as trouvé quelque chose de sale dans la Bible, c'est toi qui l'y a mis. Dis-le, ce qui t'a choquée.

Catherine se taisait toujours; mais voyant sa mère se lever, elle articula en fixant le mur :

— Elle a brûlé d'ardeur pour les sexes longs comme des sexes d'ânes, et qui déchargent comme des chevaux.

La vieille noceuse sourit, soulagée :

— Et puis après? La Bible raconte ce qui est. Remarque que moi je suis contente de pas avoir eu de garçons. J'en aurais pas voulu, d'abord. Mais des hommes, il en faut bien pour faire les gosses.

— Vivement la fin du monde, dit Catherine.

Un matin que la glace qui empêchait d'ouvrir les fenêtres était particulièrement épaisse, Catherine ne réussit pas à la faire fondre comme d'habitude à la flamme d'une bougie. Elle s'arma d'un marteau, cassa la vitre en même temps que le bourrelet de glace, et se coupa l'artère. Son sang s'élança comme un cri jusqu'au plafond. Mme Sinant arracha le tuyau du butagaz. Instantanément, elle en fit un garrot à sa fille, lui jeta une pèlerine sur les épaules, la poussa dehors avec Barny en disant :

— Va au docteur te faire poser des agrafes.

Catherine serrait les dents. Comme Barny l'aidait à s'allonger sur la luge, Mme Sinant pencha sa face rubiconde à la fenêtre endommagée, et cria :

— C'est bien fait, t'as pas voulu écouter la T. S. F. hier, Dieu t'a punie.

— Pourquoi Dieu désirait-il que tu écoutes la T. S. F.? s'informa Barny.

— C'était le culte, à Lausanne, répondit Catherine.

Mme Sinant, qui ne mangeait jamais de viande, alla èn acheter le Vendredi Saint. En revenant de la boucherie elle entra à l'église, vide de présences humaines, et dit à Dieu :

« Aie pitié de tous ces pauvres gens qui n'y comprennent rien. Ils t'élèvent des faux temples, comme celui-ci. Ils t'honorent des lèvres, mais leur cœur est loin de toi. Délivre-les de leurs idoles et de leurs pratiques vaines. Ramène-les à ton Christ. »

Mme Sinant répétait : « C'te femme... c'te femme »... en parlant de la Vierge.

« C'te femme, elle est pas plus que les autres. Est-ce qu'on me fait des prières à moi? Pourtant, j'étais seule à en élever quatre. »

Vim n'écrivait plus.

— Il va mourir, annonçait Barny, la gorge serrée.

— Taisez-vous, lui enjoignit Mme Sinant. Il faut pas dire des choses comme ça, ça les fait arriver.

II

Un pas gravit l'escalier. Barny ferma les yeux, serra les paupières, se recroquevilla. On frappa plusieurs coups brefs et précipités.

— Entrez, articula Barny.

Elle fut prise dans le tourbillon d'une cape couleur de sable mouillé.

— Chérie Barny, camarade amour, chuchotait Vim d'une voix rauque.

— J'avais le mal de toi, dit Barny. Pourquoi n'as-tu pas écrit?

— Parce que j'étais triste.

— C'est bien une permission régulière que tu as? Tu as le droit d'être ici?

— Oui. Quinze jours et quinze nuits de Barny.

Vim examinait sa femme avec des yeux brillants et mélancoliques. Il avait maigri et pâli.

Plus tard, France arriva de chez Mme Sinant en criant :

— Papa! papa!

La regardant à peine, Vim dit avec un entrain forcé :

— Bonjour, ma fille Fanette.

Quand elle se précipita sur lui, il eut un geste pour l'écarter, mais se retint. A ses questions, il ne répondit que par des sons inarticulés. Il passa deux ou trois fois la main sur les cheveux de lumière pâle de sa petite fille et, au bout de quelques instants, lui dit :

— Il faut redescendre, Fanette. Papa a besoin d'être tout seul avec maman. Tu reviendras après.

Après un regard d'interrogation à sa mère, France sortit. Derrière la porte, on l'entendit éclater en sanglots, et redescendre lentement l'escalier.

— France n'est plus intéressante comme autrefois? risqua Barny, la gorge raidie.

— C'est que je suis très, très fatigué, vois-tu. Ils me crèvent. Ils auront ma peau.

— Qu'est-ce que tu dis?

— Non, non, c'est pour rire, je plaisantais. Descendons en ville.

Dans les rues, à chaque jeune fille rencontrée portant une écharpe « allons laver notre linge sur la ligne Siegfried » ou un costume rappelant un déguisement militaire, Vim soufflait :

— Les garces.

Il s'acheta un miroir protège-cœur en acier. Il se fit radiographier. Il n'avait plus qu'une idée : obtenir sa mise à la réforme.

— Si au moins je pouvais avoir de l'albumine, disait-il.

Barny porta pour lui un flacon chez le pharmacien, mais l'analyse se révéla négative.

— Tu es sûre que tu avais bien lavé le flacon? demanda-t-il. Ça m'étonne de ne rien avoir. Faudra trouver autre chose.

Vim essayait vainement de faire démarrer sa moto. Un gamin du garage, qui l'observait, lui dit :

— Vous avez dû être malade, et mit la machine en marche sans le moindre effort.

Vim fut soudain pris de fièvre, trente-neuf et quelques dixièmes. Le médecin du village le fit descendre à l'hôpital militaire.

— Mets France dans une maison d'enfants pour pouvoir venir me voir tous les jours, dit Vim à Barny.

A l'hôpital, à l'heure des thermomètres, Vim et ses compagnons « remuaient le cul tout le temps » pour faire monter leur température.

Une après-midi où les autres malades avaient sauté le mur pour aller au cinéma, Vim viola sa femme sur l'étroit lit de fer.

*
* *

Barny alla chercher du linge resté dans leur ancien logis, aux portes de la ville.

Comme elle ressortait du jardin avec deux valises, elle entendit prononcer derrière elle d'une voix forte :

— Madame Aronovitch!

Elle se retourna, et se trouva en présence d'un homme qu'elle n'avait jamais vu auparavant, correctement vêtu, et semblant âgé d'une quarantaine d'années.

— Où allez-vous comme ça, avec ces valises? demanda l'homme.

— Mais..., souffla Barny suffoquée.

— Ouvrez-moi ça, dit l'homme, en tendant une carte d'inspecteur de la Sûreté.

Barny mit un genou en terre devant les deux valises, fit jouer les déclics et leva les couvercles.

L'inspecteur se pencha, palpa le linge. Il déplia un pyjama en demandant :

— Est-ce que c'est à vous ou à votre mari?

Puis :

— Vous pouvez ranger tout ça, et : suivez-moi.

Derrière l'inspecteur, Barny rentra dans la maison. Les propriétaires avaient écarté leurs rideaux pour mieux voir. L'inspecteur monta au grenier, Barny sur les talons. Il s'assit sur une malle, fit vider les caisses, se saisit de l'album de photos, et dit à Barny :

— Asseyez-vous à côté de moi.

La jeune femme obéit. L'inspecteur examinait les photos avec attention. A chaque figure nouvelle, il demandait :

— Qui est celui-ci? Et ça?

— C'est ma mère, répondait Barny. C'est mon père. Capri. Isola Bella, Isola Madre. Le château de ma grand-mère. Mes beaux-parents. Ma fille. Nous.

Quand l'inspecteur la laissa partir, Barny demanda :

— Pourrais-je savoir, monsieur, ce qui m'a valu l'honneur...?

— Rien de particulier, répondit l'inspecteur, le regard amusé.

— Mais encore?

— Vous êtes étrangers, il faut vous attendre à tout. Bonsoir, Mme Aronovitch. Vous avez manqué votre dernier car.

Barny dut laisser ses valises aux propriétaires goguenards, et faire à pied les quarante kilomètres qui la séparaient du village.

Quand la nuit commença à tomber, elle avait fait le quart du trajet. Elle avançait d'une borne à l'autre, comptant pour se donner des forces. En même temps que l'épuisement, l'exaltation s'emparait d'elle. Elle marchait de son mari menacé à son enfant. Ne pouvoir compter que sur soi-même, c'était cela la liberté. Il était réconfortant de se trouver incluse dans l'univers, unité infime, mais non anonyme.

Barny ôta ses sandales, et les attacha à sa ceinture. Le contact du goudron froid soulagea la plante de ses pieds enflammés.

Dans une carrière, se détacha au clair de lune une cabane de cantonnier. Barny pensa y passer le reste de la nuit, mais la porte était cadenassée. A main gauche, commencèrent les précipices, impressionnants à cause de l'attraction même qu'exerçait leur profondeur.

Un troupeau de moutons, qui paraissait sans fin, occupa la route dans toute sa largeur et à perte de vue. Barny se gara dans le fossé. Un des bergers, vêtu d'une cape de condottière, approcha sa lanterne du visage de la jeune femme, et lui demanda :

— Vous êtes toute seule?

— Oui.

— Vous n'avez pas peur?

— De quoi est-ce que j'aurais peur?

— Eh ben! mon vieux! s'écria le berger.

Il s'éloigna, et le troupeau s'écoula lentement.

Barny relata minutieusement la perquisition à Vim, qui redit entre ses dents :

— Ils auront ma peau.

Et, de nouveau, devant l'anxiété de sa femme, prétendit qu'il avait plaisanté. Quelques secondes après, il ajouta :

— Au C. R., je me suis démerdé pour prendre connaissance de la liste noire. J'y suis.

Il envoya sa femme courir dans toutes les directions : il fallait qu'elle lui obtienne de ne pas repartir. Barny soudoya une avocate, qui l'aboucha avec une infirmière spécialisée dans les cas équivoques. Mais l'affaire ne donna rien. Barny mendia une affectation spéciale, auprès des directeurs d'usines. Elle consulta les registres de lois à la bibliothèque municipale, essayant d'y découvrir que la mobilisation de son mari était illégale. Elle y lut que tout apatride était mobilisable dans la Légion étrangère.

— Oh! alors, tenons-nous tranquilles, ce serait encore pire, dit Vim en souriant. Je repartirai.

Il demanda à Barny de lui apporter des livres : *Les Figurants de la Mort*, *Jeunes morts aimés des dieux* et *Mort, où est ta victoire?*

Barny hésitait, angoissée. Fallait-il demander à Vim, du ton le plus badin, pourquoi il s'adonnait aux histoires de macchabées, ou feindre d'ignorer son obsession? Elle demanda, d'une voix aussi indifférente que possible :

— Qu'est-ce qui t'a fait choisir spécialement ces livres-là plutôt que n'importe quels autres?

— Ils viennent de paraître, et on dit qu'ils sont bien, répondit Vim avec naturel.

Au village, le brigadier de gendarmerie signifia à Barny qu'étant étrangère elle n'avait pas le droit de se déplacer en dehors du territoire de la commune.

— Mais mon mari, à l'hôpital? demanda Barny.

— On n'a pas reçu d'instructions pour ça. Ce qui est sûr c'est que c'est défendu aux étrangers de quitter le territoire de la commune.

— Je peux bien tout de même aller voir mon mari, répéta Barny.

— On vous dit que vous ne devez pas bouger de la commune.

— Donnez-moi un laissez-passer.

— Des laissez-passer, on n'en délivre à aucun étranger. Et ça va bien que vous êtes belge. Si vous étiez allemande, vous devriez vous présenter ici chaque matin.

— En ligne, mon mari est français. A l'hôpital, il est étranger. Je descendrai quand même, dit Barny.

— Eh bien ! vous passerez à la casserole, répondit flegmatiquement le brigadier.

Barny monta dans le premier car de l'après-midi. Un gendarme y monta à sa suite, et demanda à chacun ses papiers d'identité.

— Vous êtes étrangère, madame, dit-il à Barny en lui rendant sa carte. Il faut descendre.

— Je vais voir mon mari malade à l'hôpital militaire.

— Il faut descendre, madame, répéta le gendarme avec un peu de compassion.

— Non, dit Barny.

Les voyageurs commençaient à s'agiter.

— Allons, madame, soyez raisonnable, plaida le gendarme.

— Je suis raisonnable.

Le gendarme saisit Barny par le bras, et essaya de l'enlever de sa place. Barny s'agrippa à une barre, et prévint :

— Vous ne me sortirez pas d'ici vivante.

— Lâchez-la, vous lui faites mal, cria un vieillard.

— Qu'est-ce qu'elle a fait?

— On va la coffrer.

— C'est une Boche, dit une femme.

Dans son corps à corps avec le gendarme, Barny avait le dessus, car il craignait de la blesser, et de la toucher avec indécence. Elle enfla la voix pour prendre tout le monde à témoin :

— Parce que je suis wallonne, on veut m'empêcher d'aller voir mon mari à l'hôpital militaire. Il va mourir.

Elle éclata en sanglots.

— C'est bien, dit le gendarme. Je vous ferai cueillir en bas à l'arrêt.

Il descendit.

— Il se dégonfle! fit quelqu'un sur un ton de jubilation.

— Votre mari n'est pas à l'article de la mort, quand même? demanda un paysan sceptique.

— Les embêtements, c'est vous qui les avez cherchés, observa un autre. Puisque vous êtes étrangers, il avait qu'à pas s'engager, votre mari.

Au premier arrêt de la ville, un officier, en descendant, se glissa près de Barny et souffla :

— Venez.

Elle le suivit aussitôt.

— Tant que vous êtes avec moi, dit-il, on ne vous touchera pas. Je vais vous accompagner jusqu'à l'hôpital.

— Merci, dit Barny.

Pendant tout le trajet, ils n'échangèrent pas une parole. Au seuil de l'hôpital, Barny tendit la main à l'officier, qui la serra en disant « Bon courage », et elle s'élança dans le grand escalier.

Du fond de la salle, Vim la regardait approcher. Elle lui raconta son trajet. Il parut consterné, dit :

— Tu n'aurais pas dû venir. Retourne tout de suite. Il ne faut surtout pas prendre le car. Va demander à Jeannot de te remonter.

Le comte Juan Fédérico Mirez de la Grada, dit Jeannot, était membre du parti communiste. Tandis que Barny lui exposait sa situation, son teint olivâtre pâlissait. Il examinait avec embarras ses ongles noirs taillés en amandes, et ses pieds chaussés d'épaisses charentaises.

— Ce serait de grand cœur, Adrienne, dit-il, mais jamais ma voi-

ture ne pourra grimper là-haut, avec la meilleure volonté. Il vaudrait mieux que tu te débrouilles autrement.

— Tu as raison, Jeannot, approuva Barny toute souriante : je n'ai qu'à me débrouiller autrement. Je ne serais même pas venue te trouver si Vim n'avait pas dit que tu devais me remonter. Au revoir!

Et Barny se précipita dans l'escalier. Avant qu'elle ait atteint la rue, Jeannot l'avait rejointe. Il s'était dit que la rancune de Vim serait pire que la police.

— On va le risquer, fit-il sur un ton de détachement héroïque.

La Bugatti ornée d'une plaque de saint Christophe eut vite ramené Barny à sa mansarde.

***

Pour des raisons qu'elle n'expliqua pas clairement, Mme Sinant donna son congé à Barny, qui trouva à quelque cent mètres un logis analogue.

Le médecin-chef déclara Vim atteint d'éréthisme cardiaque, mal trop peu grave pour entraîner la réforme. Il quitta l'hôpital avec une permission de convalescence de trois jours.

— On va pouvoir retirer France de la maison d'enfants, dit Barny.

— Non, laisse-la jusqu'à mon départ. Tu auras tout le temps de la reprendre après.

Frappé par l'exiguïté de la cuisine, il dit :

— C'est juste bon pour vous deux.

— Mais même à trois on tiendrait, protesta Barny vaguement inquiète.

— Non. Pour vous deux, répéta Vim.

Il tomba en arrêt devant le crucifix qui surmontait le lit.

— Les gens sont sadiques, dit-il, de se mettre tout le temps devant les yeux le spectacle de la souffrance humaine. Comment est-ce qu'on peut dormir au-dessous d'un gibet?

— Pour la propriétaire, ce n'est pas un gibet, fit Barny, c'est une garniture, c'est comme les assiettes qu'on accroche au mur. On n'y mange pas.

La ville natale de Vim venait de faire retour à l'U. R. S. S. Transportée de joie, Barny s'écria :

— Tu pourras revoir tes parents! On pourra retourner chez toi.

Vim arrêta ses élans par un sombre :

— Te monte pas le cou.

Il demanda :

— Qu'est-ce que tu dirais si, à mon retour, je ne rentrais pas au parti? Vivre heureux et tranquille entre sa femme et sa fille.

— Tu es libre, répondit froidement Barny.

— Quoi? s'écria Vim stupéfait. Tu me laisserais faire? Tu admettrais que ton seigneur et maître ne milite plus?

— Si vraiment tu es à bout.

— Je prendrai de la phosbiose, et ça ira.

Auparavant, la fougue nocturne de Barny plaisait à Vim. Maintenant il s'en inquiétait.

— Ces filles dont tu m'as parlé, au lycée, tu n'as jamais fait comme elles?

— Jamais.

— Tu me jures?

— Je te jure. D'abord, je n'étais pas interne, alors, tu vois.

— Si j'étais blessé et qu'on ne puisse plus, promets-moi que tu prendrais un amant.

— Détestable imbécile, romanesque obscène, s'écria Barny.

Le crocodile-qui-fait-semblant-de-dormir rit silencieusement. Il tourna de force contre le sien le visage de sa femme.

— Là-bas, dit-il, la nuit, au lieu de toi, c'est l'aumônier que j'ai à côté de moi, sur la paille. Il est intéressant. J'essaye de lui inculquer la dialectique marxiste, ajouta-t-il en souriant.

Il froissa entre ses doigts une touffe des cheveux de Barny :

— Mon petit orphelin, tu aurais mieux fait de te convertir à la religion de ta Donique, tu aurais été plus heureuse.

— Je suis parfaitement heureuse avec toi, protesta Barny. D'ailleurs, ce n'est pas cela qui compte.

— Tu n'oublieras jamais tout le bonheur qu'on a eu ensemble?

— Et toi, n'oublie pas tout le bonheur qu'on aura ensemble.

Les paroles de Barny tombèrent dans le vide. Vim pressa ses lèvres sur les siennes, comme on fixerait un bâillon.

Il repartit par un matin brumeux. La bouche de Barny souriait, ses paupières étaient chaudes de larmes refoulées. A l'arrêt de l'autobus, France se trouva là par hasard avec une infirmière. Elle tendit les bras vers son père en l'appelant. Il l'embrassa avec tendresse et tristesse, murmurant plusieurs fois :

— Ma fille Fanette, ma fille Fanette.

Il chercha dans ses poches quelque chose à lui donner, mais ne trouva qu'une ficelle. L'autobus arriva. Vim y sauta, en faisant sans se retourner un signe de la main. France cria :

— Reviens, papa! T'en vas pas.

III

Grâce aux relations de Jeannot, Barny obtint un laissez-passer pour descendre en ville. Elle alla à la maison chercher le linge qu'elle y avait laissé après la visite de l'inspecteur.

— Je ne peux rien vous permettre d'emporter, madame, lui dit la propriétaire d'un ton glacé.

— Mais ce sont mes affaires que je viens chercher!

— J'ai reçu des ordres, madame.

— Quels ordres?

— Madame, je n'ai pas de comptes à vous rendre.

— C'était quelqu'un de haut placé, en tout cas, d'après sa façon de parler, intervint le père de la propriétaire. Il parlait sec, très sec. Ça doit être quelque chose de très grave, pour qu'on soit obligé de prendre des mesures comme ça, ajouta-t-il avec satisfaction.

— Vous n'avez pas demandé d'explications? questionna Barny.

— On n'aurait pas pu! Ça a duré trois secondes.

— Si vous ne me laissez pas reprendre ce qui m'appartient, je vais être obligée de porter plainte à la police.

— Allez à la police, répondit le vieillard. J'aime mieux ça, nous serons déchargés.

Une heure plus tard, Barny revint avec un agent, que la propriétaire accueillit d'un air ravi :

— Comme ça, je suis délivrée de toute responsabilité. Prenez tout ce que vous voudrez, monsieur l'agent sera témoin.

— Elle est marteau, glissa l'agent à Barny.

Mais la femme s'angoissait de cette lutte occulte et mal coordonnée poursuivie contre Vim et elle.

Elle devait, avant de reprendre le car, faire viser son laissez-passer à la gendarmerie.

Devant elle, un gendarme, lisant un registre, dit à quelqu'un dans une autre pièce :

— C'est la maîtresse d'un nommé La Grada.

Barny changea de couleur, mais rectifia d'une voix presque douce :

— Ce n'est pas exact. Je suis la femme du canonnier Chaïm Aronovitch, 405e R. A. D. C. A., deuxième groupe, sixième batterie.

— Allez, on ne nous la fait pas, répondit le gendarme en appliquant un timbre sur le laissez-passer.

Barny ne baissa pas les paupières assez vite pour cacher ses yeux agrandis par la haine.

A la lettre de sa femme lui racontant ses chagrins policiers avec autant d'humour que possible, Vim répondit :

— Ne te tourmente pas. Quand je reviendrai, je leur ferai un procès.

Il était impatient qu'on opère France des végétations pour avoir une permission.

— Il faut attendre le mois de mai, répondit Barny. Plus tôt, ce serait dangereux pour elle.

Vim s'exaspérait :

— Je ne sais même pas présenter les armes. Personne ne veut comprendre que je n'ai pas fait de préparation militaire. Ils ne peuvent pas avaler qu'un métèque porte l'uniforme français. Ils s'imaginent que j'ai perdu ma nationalité pour avoir commis un crime, ou quelque chose comme ça.

— Supporte tout, je t'en supplie, répondait Barny. Nos peines n'auront qu'un temps. N'oublie pas que Fanette et moi n'avons que toi au monde. Tu es absolument tout pour nous.

Barny était hantée par la peur que Vim se rebiffe contre un chef, et soit exécuté. Elle pensait à ce soldat de la guerre de quatorze fusillé parce qu'il avait refusé d'enfiler un pantalon maculé de sang.

Vim réclama les *Pensées* de Pascal, « pour voir pourquoi ça t'avait fait tant d'effet. Est-ce que tu pourrais m'envoyer aussi un fortifiant quelconque à base de phosphore? »

Le 1er avril, il écrivit joyeusement qu'il avait été reçu premier à un examen de conduite de poids lourds; qu'on lui ferait le lendemain une piqûre antityphoïdique; qu'il serait peut-être un peu malade, mais aurait ainsi l'occasion de se reposer. Sa lettre se terminait par les mots : « Je vois l'avenir doré, mon Barnik ».

La joie de Vim gagna Barny. Il lui sembla que la menace qui pesait sur eux avait disparu. Elle dressa la lettre au milieu du buffet. Au soir, c'est en s'amusant à glisser sur le parquet qu'elle alla ouvrir la porte à laquelle venait d'être frappé un coup. C'était Betty, l'air contrarié, et qui dit sans autre préambule :

— Est-ce que vous voulez venir chez nous?

— Vous êtes trop gentille, mais je ne peux pas laisser France toute seule.

— Emmenez-la, répondit Betty d'un ton sans réplique.

A l'idée de sortir si tard au lieu de se coucher, France se mit à danser de joie. Mais Betty n'eut pas un sourire.

— Betty, qu'est-ce que vous avez? demanda Barny dans l'escalier.

— Vous me trouvez bizarre, n'est-ce pas?

— Oui.

— Il y a des coups durs, parfois. Il faut être fort.

— Mon mari?

— Mais non, ma petite Barny, mais non. Ce n'est que moi qui ai de la peine.

Barny résista au désir de ne pas accompagner Betty chez elle. Dans la rue, France tendit le bras vers les étoiles en s'écriant d'une voix émerveillée :

— Toutes les petites lunes!

A la fenêtre des Sinant, Catherine guettait. Betty lui demanda d'une voix douloureuse :

— Maman est là?

— Oui, répondit Catherine sur le même ton tragique, et elle ferma brusquement la fenêtre.

— Il a dû arriver malheur à une des filles, pensa Barny. Mais qu'espère-t-on de moi?

Dans la cuisine brutalement éclairée, Mme Sinant, assise, sanglotait à tue-tête. Un vrai voile de larmes brillantes couvrait son visage cramoisi. Elle se précipita à la rencontre de Barny en criant :

— Ma petite Barny chérie! ma mignonne! mon petit, ma fille!

Avec une force de colosse de foire, elle serra Barny sur son cœur. La jeune femme essaya de se dégager, et de comprendre cette scène grotesque. On lui glissa un papier bleuâtre entre les doigts, un télégramme. Il portait les mots :

« Prière avertir avec ménagements famille soldat Aronovitch Chaïm du décès de ce militaire. »

Barny se mordit sauvagement la main, écrasa son visage et son cri contre le mur. Des pensées, qui lui semblaient avoir lieu dans une tête étrangère, la maintenaient debout :

— Piège. Il leur échappera.

On sépara Barny du mur. France avait disparu. Barny appela :

— France! France!

— Catherine l'a emmenée passer la nuit chez Mme Buller, dit quelqu'un.

Mme Sinant et Betty avaient l'air de marionnettes géantes, mais rapetissées par la distance. Elles assirent Barny, comme on procéderait pour un condamné à la chaise électrique. La veuve de Vim se dit qu'elle avait mal compris le télégramme, et le relut. Les lettres en étaient d'une réalité surprenante. Le hasard les avait groupées en mots travestis d'une apparence de signification. En y mettant tout son acharnement, Barny avait chance de réussir à ce que Vim ne soit pas mort. Elle serra son mouchoir entre ses dents. Le télégramme était daté du trois, on était le cinq.

— Qui vous a donné ce télégramme?

— Le maire.

— Je vais aller le voir.

— Alors Catherine ira avec vous.

— Ce n'est pas la peine.

— Si, si, dit Catherine, je passerai la nuit avec toi.

« Ces imbéciles s'imaginent que je veux me suicider », pensa Barny.

Elle courut si vite chez le maire que Catherine eut peine à la suivre.

— Expliquez-moi, monsieur, dit-elle en tendant son télégramme.

— Vous allez certainement recevoir une lettre détaillée, une lettre de condoléances, répondit le maire sur un ton triste et prometteur. Les effets de votre mari vous seront retournés. Je ferai le nécessaire pour que vous touchiez le secours immédiat dès demain. C'est sept cent cinquante francs. Vous continuerez à percevoir les allocations militaires jusqu'à ce que vous touchiez la pension. Votre enfant sera pupille de la nation. Croyez que je prends une très grande part.

— Je voudrais voir son corps, dit Barny, en sentant qu'elle demandait l'impossible, que Vim ne s'était pas déguisé en cadavre.

Le maire téléphona. Assise à côté de Catherine, Barny regardait des poissons rouges tachetés de noir nager dans un bocal rond.

— Vous réagirez plus que ça dans quelques jours, lui prédit le maire.

Il assura qu'on aurait la réponse le lendemain; que Barny obtiendrait toutes facilités pour aller là-bas. Toujours au pas de course, Barny rentra chez elle, suivie de loin par Catherine qui criait :

— Attends-moi!

Barny gravit l'escalier quatre à quatre, se précipita dans sa chambre, ferma le verrou, et se jeta par terre en appelant désespérément :

— Maman! maman!

— Barny, ouvre! dit Catherine à travers la porte.

— Non! Retourne chez toi!

— Il fait trop noir. Ouvre-moi!

— Non!

— J'ai froid. Ouvre!

Catherine entra, et annonça :

— On va coucher ensemble.

Elle délaça ses brodequins, ôta son costume mi-montagnard, mi-marin, et apparut dans une combinaison d'indémaillable bleu ciel qui, devenue trop petite, la moulait outrageusement. La jeune fille se coucha dans le lit de Vim et de Barny, elle tendit les bras en disant :

— Viens!

Barny fit non de la tête, et alla se tapir au fond du couloir, dans le réduit qui lui servait de cuisine. Elle revit la couturière qui lui faisait ses robes quand elle avait quinze ans. Cette femme, cancéreuse, était morte en essayant de s'arracher la poitrine, et en répétant d'une voix à peine audible :

— C'est trop.

Avec une facilité d'automate, Barny écrivit à toutes ses connaissances que son mari avait été tué. Après avoir timbré les enveloppes, elle prit ses ciseaux et décousit les grecques rouges qui bordaient une robe de France. Plusieurs fois, sa tête se pencha, endormie. Mais le choc de son menton contre sa poitrine la réveillait en sursaut. Elle pensait : « Cette nuit et cette vie finiront. Aucune douleur n'est impossible à supporter. » Elle se répétait le nom de sa fille comme un mot d'ordre.

Au matin, Catherine parut, semblable à l'aurore. Elle annonça qu'elle avait fait le lit, et sa toilette. On voyait d'ailleurs quelques gouttelettes d'eau sur son front, à la racine des cheveux.

— Sauve-toi vite, lui dit Barny.

Sitôt seule, elle se jeta sur le lit que l'adolescente venait de quitter. Fermant les yeux, elle se revit dans une sordide chambre d'hôtel, qui lui avait paru belle. Une voix rauque et inspirée récitait tandis que la caressaient des mains inexpertes :

« Tes cheveux sont un troupeau de chèvres. Tes seins sont deux faons, ma sœur fiancée. La courbure de tes reins est un collier. »

On frappa et entra. C'était le maire, un télégramme à la main. Pantelante, Barny pensa : « Vim n'est pas mort. »

Le télégramme portait les mots :

« Prière prévenir famille Aronovitch, suite à sa demande, inhumation déjà faite. Lettre suit. »

— C'est Mme Sinant qui a voulu à tout prix vous prévenir elle-même, dit le maire. Mais je ne crois pas que ça vous aurait fait pire si c'était moi qui vous l'avais dit.

— Non. J'aurais mieux aimé que ce soit vous.

— Où est votre fille? Il ne faut pas rester toute seule.

— Ils l'ont mise chez une voisine. J'ai peur qu'elle me trouve l'air bizarre.

— Mais non, faut pas vous faire des idées comme ça, faut la reprendre.

Sans savoir comment cela s'était fait, Barny se trouva assise dans la cuisine de l'électricien, discutant posément de la mort de Vim.

— C'est bien drôle que vous l'ayez su si vite, dit l'homme. Ça aurait dû prendre plusieurs semaines. D'habitude, ça se passe pas comme ça.

Barny récita la dernière lettre de Vim.

— Là, je vous le disais bien! triompha l'électricien. C'est la piqûre qu'ils y ont fait. Il suffit que ça soit pas bien fait.

— C'est la piqûre, répéta lentement Barny.

Elle alla chercher France. La petite fille accourut vers elle. Barny caressa la tête ronde et jaune pâle comme une planète, en évitant de rencontrer le regard de l'enfant.

— Qu'est-ce qu'il y a, maman? demanda France.

— Rien.

— Faut me le dire.

— Alors, viens à la maison.

La boulangère s'avança précipitamment sur le seuil de sa boutique et fourra des caramels dans la main de France en poussant une sorte de gémissement.

France regarda les bonbons avec méfiance et, après avoir dépassé le magasin, demanda :

— Pourquoi elle me donne ça?

Barny espérait que la petite fille oublierait ses questions. Elle la coucha. Mais France fondit en larmes, et demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a?

— C'est à propos de ton papa.

— Oui.

— Il ne pourra pas venir au mois de mai.

— Pourquoi?

— On ne pourra plus le voir tout à fait comme avant : on ne pourra plus être ensemble de la même manière. Mais on l'aimera comme avant.

— Pourquoi on pourra plus le voir?

— Il viendra moins, il ne viendra plus. Mais on pensera à lui.

— Pourquoi il ne viendra plus?

— Il est... ça s'appelle... tu sais, quand les gens sont... quand on dit que les gens sont morts, bredouilla Barny, et sa voix se brisa.

France se redressa comme une vipère. Ses étroits yeux verts gris s'allumèrent, elle demanda :

— Qui a tué papa?

Avec la conscience de mentir, Barny répondit :

— Personne. Il est mort comme ça.

Elle s'étonnait qu'une enfant de trois ans et demi se rendît si bien compte de ce qu'était la mort, quand France supplia :

— Tu vas le démourir, dis? et ajouta :

— J'aurais si tant mieux aimé que ce soit toi qui sois morte au lieu de mon papa.

IV

Le surlendemain du jour où Barny avait été avertie avec ménagements du décès du soldat Aronovitch, elle reçut une visite. L'inconnu tira une carte d'inspecteur de la Sûreté, s'assit, sortit de sa serviette des papiers qu'il posa sur ses genoux, et annonça :

— Votre mari se livre à une activité subversive.

— Il ne se livre à aucune activité, répondit Barny, grinçant d'une joie de damné. Elle tenait la plus belle plaisanterie de sa vie ravagée.

— Une enquête a été prescrite sur les agissements de votre mari.

— Je souhaite beaucoup de succès à votre enquête, monsieur, répondit Barny du ton le plus obséquieux.

— Votre mari est incorporé à une unité de l'armée française.

— Non, monsieur, il ne l'est plus, répondit gaiement Barny.

— Ça ne vous sert à rien de faire la maligne. On l'interrogera lui-même.

— On ne l'interrogera pas, claironna Barny. Elle explosa triomphalement :

— Vous ne pouvez plus rien contre lui : il est mort.

— Il est mort? répéta l'inspecteur stupéfait. Et il regarda avec consternation le dossier sur ses genoux. Mais tout de suite, un éclair d'espoir dans les yeux :

— Quelles sont les personnes que votre mari fréquentait?

— Il ne fréquentait personne.

— Faites attention à vous. Je veux des adresses.

— Vous venez me menacer le surlendemain du jour où j'ai appris la mort de mon mari. Ça ne vous servira à rien : je ne sais rien. Tuez-moi aussi, ça m'est égal, ajouta-t-elle naïvement.

— Je cherche à vous rendre service, dit l'inspecteur d'un ton soudain affectueux. Votre ami Henri Davignon pourrait vous aider dans votre situation difficile. Où est-ce qu'il habite en ce moment?

— Je ne sais pas de qui vous parlez; je n'ai jamais entendu ce nom-là de ma vie, répondit Barny.

Et c'était vrai.

Devenu silencieux, l'inspecteur revissa son stylo, rangea ses papiers dans sa serviette et se dirigea vers la porte. Barny le raccompagna jusqu'au seuil, et lui dit :

— Merci pour votre visite de condoléances.

Dès qu'il eut disparu, France s'approcha de sa mère et demanda :

— C'est le monsieur qui a tué papa?

***

Un collègue de Vim avait reçu, grâce à ses démarches, une affectation spéciale.

— J'aurais mieux aimé partir, disait-il d'un ton de regret, mais je rends plus de services ici que là-bas.

Il vint avec sa femme réconforter Barny :

— Chaïm n'était pas un type pour vivre, lui dit-il. S'il n'était pas mort comme ça, il se serait tué en moto, ou autrement. Ça ne sert à rien de s'arracher les cheveux, ce n'est pas ça qui le ressuscitera. Vous êtes jeune, Barny, mais il ne faut quand même pas être

une petite fille. Vous vous faites beaucoup d'illusions. Chaïm ne vous aimait pas autant que vous le croyez. France non plus, il ne l'aimait pas tant que ça. Ce serait mal d'y penser maintenant, mais quand du temps aura passé, il faudra songer à refaire votre vie.

— Je n'ai pas à refaire ma vie, elle n'a pas été défaite, répondit Barny d'une voix sifflante. Je continue notre vie.

L'affecté spécial jugea nécessaire de préciser :

— Par refaire sa vie, je veux dire : dans le sens d'un homme.

Sa femme donnait des signes d'exaspération. Enfin elle éclata :

— Tu n'en rates jamais une. Il y a pourtant assez de vent ici. Ç'aurait dû faire envoler ta bêtise.

*
* *

Barny donna aux réfugiés les vêtements civils de Vim. Elle se rappelait qu'il avait dit :

— Je ne suis pas fétichiste.

Il éprouvait une amère satisfaction à ce que ce linge soit porté par des corps vivants, à ce que ces souliers continuent à marcher.

— Ma petite Barny, lui dit Betty, au lieu de laisser toutes les affaires de votre mari à des gens que vous ne connaissez pas, vous ne voulez pas me donner sa chemise bleue? Ça me ferait un chemisier épatant.

Et la chemise du soldat mort couvrit les mamelles de la prostituée.

Arriva la lettre annoncée, du Ministère des Anciens Combattants et Victimes de la Guerre :

« J'ai l'honneur de vous confirmer mon télégramme du 6 avril 1940. Votre mari, le soldat Aronovitch Chaïm étant décédé le 2 avril 1940 à B..., l'inhumation était déjà faite au reçu de votre télégramme.

« Je prescris ce jour une enquête afin d'avoir des précisions sur le lieu où repose le soldat Aronovitch. Dès que le résultat de cette enquête me sera parvenu, je ne manquerai pas de vous adresser une attestation de décès qui vous permettra d'obtenir des facilités de parcours pour vous rendre en pèlerinage sur la tombe de votre mari. En cette douloureuse circonstance, etc. »

Tout d'un coup, ce qui restait des Sinant ne fut plus là. Comme les deux filles aînées, elles étaient parties pour l'Amérique à la cloche de bois, laissant des dettes chez les fournisseurs. Seule demeurait Betty qui payerait, grâce aux mandats de Herman.

— Il faudra vous mettre en noir, ma pauvre Barny, dit Betty.

Les deux femmes s'adonnèrent à la teinture. La bassine pleine de jus funèbre bouillonnait comme une marmite de sorcières. Profitant de l'occasion, Betty y lança une robe à elle. Herman n'aimait pas la voir en noir, mais cela l'amincissait tellement...

— Veux teindre mon ours en deuil, réclama France.

Secouée par le rire, Betty dut s'accrocher à la table.

— C'est un mensonge, dit Barny à une collègue du cours Montjoie, de prétendre que nous faisons nous-mêmes notre vie. Est-ce moi qui ai fait la mort de mon mari?

— Certains événements de notre vie ne dépendent pas de nous, répondit doucement le vieux professeur. Mais la façon dont nous réagissons à ces événements dépend de nous.

Le garde champêtre apporta un colis : les objets ayant appartenu à Vim. Barny essaya de le cacher dans l'armoire avant que France ne l'ait vu, mais la petite fille s'approcha joyeusement en demandant :

— C'est un cadeau?

Quand France fut endormie, Barny rassemblant son courage, rouvrit l'armoire. Les *Pensées* de Pascal étaient annotées en russe. Dans le portefeuille se trouvaient un alphabet morse, une photo de France dans les bras de Barny, une image de piété portant, de la main de l'aumônier, les mots :

« Cordial souvenir pour ce Noël 39, loin des vôtres, mais si près de la crèche. »

Le colis contenait en outre un nécessaire de couture orné de l'inscription : « Vive la France » brodée au point de tige, une boîte de cachets de céréossine écrasés, une lampe de poche, une liasse de lettres de Barny, et un dessin de France représentant une espèce de chien. Barny baisa ces choses qu'avaient touchées les doigts de Vim, et promit : « Je te vengerai. »

La nuit, Barny recevait des télégrammes, en rêve. L'un ne portait que deux mots : « Vim vivant. »

Un autre, longuement, expliquait qu'un robot était mort à la place de Vim, qui attendait sa femme et sa fille dans les pays du libre Danube.

La voix de Vim lui avait survécu. Au téléphone, Barny conversait avec cette voix posthume, lui demandant : « Comment est-ce qu'ils t'ont tué? »

Barny se traînait aux genoux des policiers chargés de mettre Vim à mort, les suppliant de surseoir à l'exécution,

Barny était de nouveau dans les bras de Vim. Quelqu'un recommandait : « Il ne se rend pas compte qu'il est mort. Faites attention qu'il ne s'en aperçoive pas, ça pourrait lui être fatal. »

Entre deux cauchemars, Barny mordait l'oreiller pour ne pas éveiller France par ses sanglots. Elle essayait de réfléchir froidement, de dresser un plan afin d'obtenir la vérité.

Elle réclama à la mairie les facilités annoncées pour se rendre à l'état-civil de B. Le papier arriva, mais, fit-on remarquer à la mairie, il ne portait pas la mention : « Mort pour la France. »

— Il faut qu'il y ait marqué « Mort pour la France », c'est marqué sur tous. Si vous n'avez pas « Mort pour la France », on peut rien vous donner. Ils auront oublié de le mettre. Réclamez.

Barny réclama. Du service central de l'état-civil, des successions et des sépultures militaires l'on répondit :

« J'ai l'honneur de vous faire connaître que le soldat Aronovitch Chaïm, du 405e régiment d'artillerie, est décédé le 2 avril 1940 à B. dans des conditions ne permettant pas l'inscription de la mention « Mort pour la France » sur son acte de décès. »

Barny chancela, et fut envahie par une voix qui chantait mentalement :

« La tête de Iokanahan
Sur un plateau d'argent. »

Elle se ressaisit, et alla montrer la lettre à la mairie, où on lui dit :

« C'est drôle. Mais s'ils vous mettent pas « Mort pour la France » nous, on peut pas vous donner de laissez-passer. »

Barny se dirigea alors vers la gendarmerie. Sur le chemin, elle rencontra le gendarme avec lequel elle en était venue aux mains dans le car. Il s'arrêta, et lui dit :

— C'est malheureux.

— Je crois qu'ils l'ont exécuté, dit Barny. Ils m'ont écrit qu'il n'avait pas droit à la mention « Mort pour la France ». Est-ce que ce n'est pas seulement en cas d'exécution que...?

— Non, répondit le gendarme. Quand c'est comme ça, la famille reçoit un avis avec « Mort en lâche » marqué dessus. Vous n'avez pas reçu ça?

— Non. Je n'ai pas reçu ça...

— Alors, c'est pas ce que vous pensez. Vous pouvez être tranquille. Nous, on sait rien. Faudrait écrire autre part.

— Dès que ça a été obligatoire, je vous ai apporté le revolver de

mon mari, dit Barny. Je voudrais bien le ravoir. C'est pour le vendre, ajouta-t-elle hypocritement.

— Je le vendrai pour vous, répondit le gendarme.

Barny écrivit au lieutenant-colonel commandant le dépôt d'artillerie. Il répondit :

« Il se peut qu'il s'agisse d'un accident, ou d'une imprudence d'un camarade, ou d'une méprise d'une sentinelle, ainsi que cela s'est produit trop souvent. »

Barny écrivit à un maréchal-des-logis, camarade de Vim, lui demandant des détails sur la mort de son mari. Elle reçut la réponse suivante :

« Malgré la sympathie que j'éprouvais pour votre mari et l'ardent désir que j'ai de soulager votre peine, il ne m'est pas possible d'accéder à votre demande.

« Nous sommes en guerre et je suis militaire. Ces deux raisons majeures vous feront comprendre que, même dans cette douloureuse circonstance, je ne peux qu'observer la plus stricte discrétion. Il m'aurait été très doux, croyez-le, madame, d'apporter à votre douleur l'apaisement souhaité, et je suis profondément navré d'avoir à vous refuser cette dernière consolation. Toutefois, s'il m'est possible un jour de vous rencontrer à Paris, lieu de ma résidence habituelle, je me ferai un devoir alors de vous fournir tous les détails susceptibles de vous être utiles. »

Barny récrivit au lieutenant-colonel commandant le dépôt d'artillerie, en faisant état de la lettre du maréchal de logis, mais sans nommer son auteur. Le chantage réussit. Barny reçut la réponse suivante :

« J'ai consulté le dossier concernant votre défunt mari. La cause du décès y est indiquée comme suit : « Mort causée par coup de mousqueton à bout portant. »

A bout portant, Barny sentit le coup. Elle s'était efforcée de faire avouer que la mort avait été provoquée par piqûre. Le résultat dépassait ses espérances.

Barny écrivit au major, et ne reçut pas de réponse. Elle s'adressa à l'aumonier, l'adjurant au nom du Christ de lui dire la vérité. Elle espérait en ce prêtre, songeait aux entretiens nocturnes des deux jeunes hommes idéalistes et rusés, où chacun d'eux était à la fois pêcheur et poisson.

L'aumônier ne répondit pas.

Poursuivant son obstiné roman par lettres, Barny récrivit au

Ministère des Anciens Combattants en demandant, cette fois, des détails sur le coup de mousqueton à bout portant. Il lui fut répondu :

« Les circonstances dans lesquelles le soldat Aronovitch a trouvé la mort n'ont pu, malgré toutes les enquêtes qui ont été faites, être établies de façon précise. Toutefois, il est certain que les conditions exigées pour l'attribution de la mention « Mort pour la France » n'ont pas été réalisées. La crainte que vous exprimez dans votre lettre que votre mari ait été l'objet d'une exécution pénale est dénuée de tout fondement et je suis en mesure de vous donner l'assurance qu'il n'a encouru aucune condamnation. »

Quelles étaient les conditions exigées pour l'attribution de la mention « Mort pour la France »? Tous les organismes et personnes consultés déclarèrent que la question n'était pas de leur ressort.

Entre deux cours, Barny allait dans les prairies avec France et Betty cueillir des pissenlits et du sarameyo pour la salade, du plantain et des orties blanches pour la soupe.

— Si vous étiez pas allée habiter à un treize, votre mari serait pas mort, dit Betty. Si seulement vous vous étiez fait les cartes, vous auriez été prévenue. Ça fait rien, vous nous avez fait peur, quand vous avez cogné votre tête contre le mur.

— J'ai fait ça.

— Vous vous en rendiez pas compte? A peine les yeux sur le télégramme, bang, on aurait dit que vous vouliez défoncer le mur avec votre tête.

— Ça devait être rigolo à voir, fit Barny humiliée.

— Ma pauvre Barny, quand on aime... Moi, j'ai aimé une fois dans ma vie, un coiffeur. Il n'était pas libre. J'ai cru que j'allais devenir folle. Il devrait y avoir des cachets d'aspirine contre ces trucs-là.

— Il y en a bien, des cachets, dit Barny. Mais je ne les prendrai pas.

— La propriétaire m'a dit que papa était au ciel, raconta France d'un air inquiet. C'est pas vrai, dis?

Elle était constamment à la fenêtre, guettant le retour de son père. De temps en temps, elle annonçait :

— Il vient.

Elle faisait des projets :

— Quand papa ne sera plus mort...

Elle dit :

— Papa viendra hier.

. . . .

VII

Le père de sœur Jeanne, Marie-Dominique Leguen dans le siècle, circulait librement entre les deux zones grâce à son nouvel emploi de placier en spécialités pharmaceutiques. Il fit demander à Barny, de la part de Dominique, si elle n'avait besoin de rien. Barny lui demanda d'aller chez Jules Dampleix à sa place. Quelques semaines plus tard, elle reçut la lettre suivante :

« Madame,

« Conformément à votre désir, j'ai eu une entrevue avec M. Dampleix. Il m'a donné des indications absolument précises, et que je considère comme définitives. Je vous les donne comme vous le demandez, en toute franchise :

« Votre mari avait montré depuis longtemps une certaine exaltation, qui n'avait pas énormément surpris étant donné son origine. Il paraissait un peu souffrir de la manie de la persécution, et croire, sans doute à tort, que sa santé était compromise du côté des poumons. Il montrait de l'agitation, et avait fait — peut-être pour pouvoir donner plus facilement suite au projet qu'il a réalisé plus tard contre lui-même — une demande pour passer dans un groupe franc. Cette demande n'avait pas été acceptée, et il se trouvait dans une batterie de D. C. A., où il était normal qu'il eût une arme à sa disposition.

« Il s'est tiré un coup de mousqueton à la gorge, et c'est par humanité à votre égard qu'on a laissé ce point dans le vague quand sa mort vous a été notifiée.

« Voilà, — brutalement, et je m'en excuse, — les précisions que vous m'avez demandées. L'aumônier s'intéressait tout spécilement à votre mari, cherchant à le dissuader de son funeste projet, il lui rappelait sa responsabilité envers vous et votre fille. A quoi, me dit M. Dampleix, votre mari répondait :

« Elles auront de l'argent. »

« Qu'ajouter, Madame? Combien je comprends votre immense chagrin, et puisque vous n'avez pas les consolations qui pourraient l'atténuer, votre désespoir. Je ne sais comment vous exprimer la part que je prends à votre deuil. Vous savez combien vous êtes toujours présente dans les pensées et les prières de notre Dominique. Elle ne vous oubliera pas. »

Barny posa la lettre sur la table, alla se coucher sur le lit, recroquevillée, dans la position prénatale, les genoux ramenés contre la poitrine, les poings serrés contre le visage, les yeux fortement fermés. Un instant passa. Sa main droite chercha sa main gauche. Elle essaya d'enlever son alliance. Vainement. Son doigt, longtemps trempé dans les eaux de lessive et de vaisselle, avait gonflé depuis que Chaïm Aronovitch y avait passé l'anneau de cuivre. Elle ouvrit les yeux : rien n'avait changé autour d'elle. Transie, Barny se glissa sous les couvertures. Ses pensées déferlèrent étrangères, sarcastiques, vautours sur un corps désaffecté :

« Assez d'histoires, Barny Heulls. Ne fais pas semblant de n'avoir pas su. Ne prétends pas que cette lettre a été pour toi une surprise. Menteuse. Tu cherchais contre ta conviction les preuves que ton époux de passage ne s'était pas tué lui-même, gribouille qui se réfugie dans le suicide de peur d'être assassiné. Hypocrite. En lisant sa dernière lettre, un tressaillement ne t'avait-il pas avertie que « je vois l'avenir doré » était une plaisanterie macabre? La date aurait dû suffire à t'éclairer : premier avril, jour des attrapes. « La cuisine juste assez grande pour France et toi », tu n'avais pas compris?

« Tu te rendais pourtant compte que le film *On lui donna un fusil* l'émouvait un peu trop.

« Il souhaitait que tu lises *L'affaire Morissius*. Tu ne t'es pas intéressée à ce roman d'un suicide. Si tu avais su y voir le programme de Vim, tu aurais pu intervenir. De peur qu'il ne te croie timorée, tu le laissais conduire à cent sur la route des Grands Goulets, votre fille sur tes genoux. Il voulait capoter. Il a été écœuré par ta stupidité : si tu lui avais tendu la perche qu'il attendait, il serait encore vivant. Dès la première seconde où tu l'as vu, tu as su qu'il mourrait avant la maturité. Le mort en sursis t'a attirée. Tu sanglotais en lisant, dans le Deuxième Jour de la Création, le suicide de Volodia Safonov. Tes larmes étaient plus lucides que toi. Derrière Volodia, elles reconnaissaient Vim.

« Vous vous étiez embourbés dans le bonheur, vous croupissiez dans l'amour. Tu n'étais plus le marin mutiné qui prend Dieu à la gorge pour l'obliger à révéler la destination; tu n'étais plus que la femme d'un mari, tu étais devenue une moitié d'humain. Quand tu l'as connu, il était pur de toute inclination, de toute préférence. A ta question : « Si tu es communiste, c'est tout de même bien parce « que tu aimes les ouvriers. »

« Il avait protesté, souriant à peine : « Je ne suis pas pédéraste. »

« Il disait : « Je suis un despérado, pas un désespéré. »

« Le despérado s'était attardé dans tes bras pires que des cordes. Il voulait s'engager en Espagne, tu lui as faussement fait valoir qu'il était plus utile ici. La Passionaria a dit : « Mieux vaut être la veuve d'un héros que la femme d'un lâche. »

« Toi, tu cumules, veuve de lâche. Tu as bien su envoyer à la mort Ioulek Roubenian, dit Toto. Parce qu'il ne possédait pas le nombre de centimètres nécessaires pour te flanquer décorativement, arriba España. Tu as acculé Dominique au couvent. Intéressante spécialiste du suicide par transmission de pensée, Barny. Le coup avait réussi avec ta mère, hypersensible. A force de te représenter le jour où elle ne s'éveillerait plus, tu as projeté ce jour dans la réalité. L'oncle, dans sa maison centrale, n'est pas le seul assassin de la famille. Tu désirais la guerre, tu te trouvais dans le bonheur comme une bête au piège. Bouddha a dit : « Un seul ne peut être heureux si tous ne sont heureux. »

« Le Christ va plus loin, il nous ordonne de souffrir. Bonheur, état des animaux repus. L'homme heureux manque sa destinée. Tu aimais Vim comme tu aurais pu en aimer un autre, mille autres. L'amour n'est qu'une approximation. Aucun être n'a été conçu spécialement à l'intention d'un autre.

« Déclamatoire bas-bleu, tu crois toujours avoir atteint le fond. Tu vois maintenant que ta douleur n'était que littérature, comparée au total dénuement actuel. Tu n'as plus le droit de souffrir. Il n'y a eu ni meurtre, ni accident. Même pas mort, en somme. Un simple lâchage. »

Barny se leva, alla à la glace, rencontra non sans quelque étonnement son visage inchangé, inexpressif, son air de bêtise abstraite. Elle tira de l'armoire un tube de raisin dont elle ne se servait plus depuis son deuil, et souilla de rouge sa bouche sans baisers.

Fin comme une aiguille, un doute traversa la zone d'absence, le nirvana négatif où elle était parvenue : Dampleix avait-il bien dit la vérité? La connaissait-il?

Barny ne devait jamais acquérir la preuve nécessaire à une certitude.

Béatrix Beck.

Antonina Valentin.

GOYA ET LA DUCHESSE D'ALBE

Goya est terrassé par une crise violente. L'attaque laisse un demi-cadavre. En janvier de l'année 1793, il fait demander un congé à l'Académie pour « qu'il puisse le passer en Andalousie à regagner sa santé ». Aux yeux de sa famille atterrée, ses chances de guérir paraissent minimes. Son beau-frère est au courant du diagnostic; dans son humeur chagrine et sa réprobation d'homme vertueux, il prévoit le pire. Au mois de janvier 1793, Bayeu écrit : « Comme la nature du mal est des plus terribles, elle me fait penser avec mélancolie à son rétablissement. »

On devine qu'il l'aurait préféré mort. De Francisco Goya, mort à l'âge de 47 ans, que serait-il resté? Quelques jolies tapisseries, plus chatoyantes, plus gaies que les œuvres contemporaines mais assez proches d'elles quand même, quelques fresques avec certains traits personnels dans un style d'épigone, quelques charmants petits tableaux, des compositions religieuses indifférentes, un bon nombre de portraits, dont certains seulement sont de véritables révélations d'un être humain.

La mort n'aurait frappé qu'un peintre espagnol, d'une certaine renommée, digne de figurer parmi les gloires locales.

Plus d'un an plus tard, en février 1794, Jovellanos note dans son journal : « J'ai écrit à Goya, qui m'a répondu qu'à la suite de son apoplexie, il n'était même plus capable d'écrire. »

Goya a survécu. Sa nature robuste, son immense volonté de vivre ont eu raison du mal insidieux. En juillet de l'année 1793, il est de retour à Madrid. Sa guérison est rapide. Il semble recouvrer peu à peu l'usage de ses membres. Mais si ses yeux n'ont rien perdu de leur ancienne acuité, Goya est mort à tous les bruits du monde.

Francisco Goya est devenu complètement sourd.

Une crise de désespoir le saisit. Si sa raison est sortie indemne de l'épreuve, son infirmité le livre à une rage impuissante contre le destin. En avril 1794, il écrit à Zapater : « Mon état de santé est toujours le même. Je suis parfois si agité que je ne me supporte plus moi-même, puis je deviens calme, comme au moment où je t'écris, mais je suis déjà fatigué. » Il oscille entre des révoltes vaines et des lassitudes accablantes. Son goût passionné de la vie se raidit.

Si sa surdité l'a rejeté du monde, elle l'a ramené aussi en lui-même. La solitude du sourd n'est d'abord qu'amertume et regret, un désert de désolation. Peu à peu elle se peuple de visions. Elle déborde de cauchemars. Dans un monde muet, une ronde infernale tourne autour de lui. Au moment où il cherche à se souvenir des bruits qu'il n'entendra plus, le sens des gestes, des attitudes, des expressions des visages humains se révèle à lui, ce sens qu'il n'avait pas saisi, distrait qu'il était en écoutant les gens parler. Dans cette vaste vision rétrospective, qui se déroule dans la solitude d'un malade, tout prend une signification nouvelle. Tout est amer à son âme ébranlée.

La surdité l'éloigne du monde. Tout se rapetisse étrangement autour de lui, comme s'il grandissait lui-même. Derrière les cloisons étanches de son infirmité, les souvenirs affluent. Ce sont les mauvais souvenirs surtout qui reviennent, tenaces, hostiles, envenimés du regret de l'irréparable.

Le travail seul pourra le délivrer de ses obsessions. Goya n'est pas encore capable de tenir la plume. En février 1794, il affirme qu'il ne peut pas encore écrire. Mais dans les derniers mois de l'année 1793, il saisit déjà le pinceau. Goya travaille comme s'il luttait pour le salut de son âme.

*
* *

Goya se regarde dans un miroir. Il ne s'est pas souvent peint lui-même. Quand il scrute ainsi ses propres traits, c'est presque toujours qu'il est à une étape sur son chemin. En ce

moment, qui doit se placer entre 1794 et 1795, il a besoin de se reconsidérer. C'est un examen rapide, fait pour son compte personnel. Il se contente de le fixer dans un dessin. Quel homme reste-t-il après s'être débattu contre la mort, la paralysie, la folie peut-être? Le visage est très amaigri. Les joues creuses sont soulignées par un collier de barbe hirsute. Sa peau a dû devenir trop sensible pour qu'il puisse se raser. Il ne portera pas d'ailleurs la barbe longtemps. Des mèches courtes tombent, désordonnées, sur le vaste front. Elles s'amassent, épaisses, autour des oreilles qui n'entendent plus. Mêlées au collier dru de barbe, elles lui donnent un aspect sauvage. Au milieu des surfaces amoindries des joues, dans l'ovale allongé, le grand nez avance, puissant. La longue bouche est marquée par la maladie. La lèvre supérieure, sinueuse, est légèrement tordue, comme si le raidissement de la paralysie s'y attardait encore. Des commissures profondes aux coins des lèvres affaissées rejoignent les plis qui sillonnent les joues. Mais la lèvre inférieure reste charnue, sensuelle et gourmande. Ce visage buriné par le mal est dominé par des yeux qui paraissent démesurément agrandis. Les sourcils leur font une ombre triangulaire. Ces sourcils épais sont en partie rongés, ils montent vers le front en saccades. Les paupières gonflées accusent des nuits d'insomnie. Les yeux sont marqués de cernes profonds, comme si leur tristesse débordait en ombre sur les joues. Une certaine asymétrie des pupilles accentue encore ce qu'il y a de discordant dans ce regard : on devine que sous cette tristesse, qu'on dirait active, couve encore une intense curiosité.

En dépit de ce visage ravagé, de cet aspect de malade spectaculaire, dans ces yeux immenses et immensément tristes vit encore une attente avec une vigueur plus frémissante que jamais.

***

« La duchesse d'Albe n'a pas un cheveu sur la tête qui ne provoque le désir », écrit un voyageur français de l'époque,

Jean-Marie-Jérôme Fleuriot, connu sous le nom de marquis de Langle. « Quand elle passe, tout le monde se met aux fenêtres et les enfants même quittent leurs jeux pour la regarder. »

Dona Maria del Pilar Teresa Cayetana, treizième duchesse d'Albe, a hanté les rêves de ses contemporains.

Tout a conspiré pour faire d'elle un être sans entraves. Son père est mort jeune, sans avoir porté son titre. Son enfance s'est écoulée dans l'ombre redoutable de son grand-père. Toute l'Espagne féodale a survécu dans le duc d'Albe. La lignée glorieuse de ses ancêtres lui a légué un orgueil qui a fait le vide autour de lui. Une fortune fabuleuse lui a assuré une vie plus somptueuse et plus indépendante que celle d'un souverain. Comblé d'honneurs, il a porté en lui un mépris profond des vanités et des servitudes humaines. Son bouffon — car il tenait encore un bouffon, comme les princes de la Renaissance — portait par dérision les décorations dont on avait couvert le duc dans sa carrière. Ambassadeur d'Espagne à la cour de France, il l'a éblouie par sa magnificence et la politesse exquise de ses manières. A ceux qui l'ont mieux connu, il a laissé le souvenir d'une morgue insupportable, d'un caractère violent et fantasque. La mort d'un fils unique, qui ne laissait pas d'héritier mâle pour ce grand nom, enferma le duc dans la solitude d'un monde clos, où il était seul, n'admettant personne comme son égal. Une petite fille de huit ans était l'héritière de cette fortune immense et de cette grandeur solitaire. Sa mère, Doña Mariana de Silva y Sarmiento, duchesse de Huescar, n'était pas seulement, par sa vaste culture, une exception parmi les femmes de sa génération, mais elle avait aussi cette nature inquiète et vibrante qui, lorsqu'elle s'accompagne d'une forte curiosité intellectuelle, se confond parfois avec le don artistique.

De cette mère ardente, intelligente et indestructiblement vivace, Doña Maria del Pilar Teresa Cayetana hérita le mépris des conventions et la fantaisie. Elle hérita aussi de la morgue de son grand-père, avec le sentiment de sa position exceptionnelle. Dès son entrée dans le monde, elle semble avoir décidé d'être à elle-même sa propre loi. Enfant encore — elle a treize

ans à peine, — elle épouse Don José Alvarez de Toledo Osorio Perez de Guzman el Bueno, XIe marquis de Villafranca, duc de Fernandina et de Medinandonia. Le contrat de mariage établit que le marquis de Villafranca porterait le titre de duc d'Albe. C'est la préoccupation douloureuse du vieux duc qui se révèle : conserver un nom illustre qui s'éteignait. Mais d'autres influences que la sienne semblent se manifester dans ce contrat. Est-ce la petite fille même, est-ce la mère avisée qui songea à sauvegarder la pleine liberté de la jeune épouse en stipulant qu'une partie des biens serait réservée pour être gérée à sa « guise, en complète indépendance de son futur époux » et — précaution étrange — quel que fût le lieu de sa résidence? Exemple ou influence d'une grande amoureuse? Ou plutôt instinct d'une femme-enfant qui se prépare à son rôle de révoltée?

Le marquis de Villafranca a dix-neuf ans à peine. Meugs l'a peint, adolescent, avec sa longue figure pâle et mince, les yeux doux et rêveurs, une bouche triste, des épaules frêles et une poitrine étroite. Un portrait de Goya, peint vingt ans plus tard, révèle des traits fatigués, le teint olivâtre, bilieux d'un homme de petite santé, le regard indécis d'un être écrasé par son destin.

Un an après son mariage, la duchesse d'Albe porte le titre de son grand-père.

Les distinctions de classes échappaient à son orgueil inné; si sensibles aux autres, elles s'estompaient devant son regard, qui cherchait très haut ou très bas les vraies valeurs humaines. Il n'y avait pas chez elle de révolte contre l'injustice sociale, puisque, dans la générosité d'une nature sans limites, elle ne la concevait pas et l'abolissait pour son propre compte.

Un jour, écœurée de la mesquine servilité des domestiques, cette grande dame du XVIIIe siècle s'écrie : « De pareils domestiques, ni mon mari, ni le frère, ni moi ne devrions nous en servir. Quelle canaille sont-ils donc, pour être capables de nous persuader que nous sommes meilleurs qu'eux. »

Elle ne connaissait pas non plus d'entraves dans le domaine de la morale. Elle satisfaisait ses caprices sans s'embarrasser

de regrets ni d'égards. Elle s'abandonnait sans réserves à ses goûts, et laissait ses aventures derrière elle, sans s'en souvenir. Elle avait l'impudeur de sa beauté triomphante, l'indifférence d'une perfection absolue.

Un jour, dans sa résidence d'été, à Piedrahita, une visiteuse la surprend toute nue. La duchesse ne s'embarrasse point mais apaise en souriant le trouble de l'autre en ramenant ses longs cheveux noirs sur le marbre blanc de son corps : « Petite amie de mon âme — amiguita de mi alma — si cela te gêne de me voir nue, je me couvre de mes cheveux. »

Elle usait de sa liberté princière en se laissant vivre au gré de sa propre morale sensuelle et païenne. Elle en abusait pour se divertir. Elle n'avait pas conscience d'être inconstante ou vicieuse puisqu'elle ne concevait aucune règle, ignorait tout scrupule. Elle s'amusait et, avec la cruauté inconsciente des enfants, elle cassait les jouets qui avaient eu le tort de lasser.

A son goût du plaisir se joignait un esprit combatif, hérité d'une longue lignée d'ancêtres guerriers. Enfantine dans son besoin de distraction, elle était aussi cet enfant gâté qui, tour à tour, méprise, dénigre et convoite les biens de ses compagnons de jeu. Et dans n'importe quelle lutte où elle s'engageait, pour les raisons les plus futiles, son immense orgueil entrait en jeu, mobilisant toutes les ressources de son intelligence et ses énormes moyens matériels.

Sur le plan social où ces jeux se déroulaient, elle se heurtait en première ligne à la duchesse d'Osuna.

Une anecdote transmise de bouche en bouche par des générations la montre s'en allant un jour par une des promenades populaires, seule, en fille de peuple qui flâne, le regard en coulisse, le sourire tapi aux coins de sa bouche minuscule. Un jeune séminariste la suit, aguiché par sa démarche désinvolte, et l'invite de son regard. Il l'aborde et, faisant appel à tout son courage de provincial récemment débarqué à Madrid, l'invite dans un cabaret champêtre. La duchesse y est connue, mais rien n'étonne de sa part; on sert sans sourciller les nombreuses pâtisseries et les crèmes qu'elle engloutit en jouant à merveille,

sous le regard affolé du pauvre séminariste, la petite fille affamée qui profite de l'aubaine. Elle en commande encore, et jette entre ses dents à l'aubergiste amusé : « Je veux qu'il donne jusqu'à ses culottes. » La bourse du séminariste ne suffit pas, en effet, à payer cette débauche; l'aubergiste se montre impitoyable et ne le laisse pas partir avant qu'il eût donné ses culottes en gage. La duchesse d'Albe sort du cabaret les yeux riants, à côté d'un malheureux tremblant de honte, qui tâche maladroitement de couvrir ses cuisses nues avec les pans de son manteau.

Mais la triste aventure n'a pas refroidi son ardeur amoureuse. Il accepte pour le lendemain un rendez-vous avec la jeune fille; il est introduit au palais d'Albe par l'entrée de service, croyant y retrouver quelque humble camériste, sa conquête de la veille. Conduit par de longs couloirs, il aboutit au salon, où la duchesse d'Albe, au milieu d'une brillante assemblée, accueille en riant aux éclats son soupirant pétrifié, dont la méprise, racontée en détails, fait la joie de ce monde où ses caprices font la loi. Elle pouvait se permettre des passe-temps moins innocents. Elle n'avait pas conscience...

Mais la duchesse d'Albe va plus loin. Elle ose s'attaquer à une rivale plus puissante. Elle a tout ce qui manque à la reine : la jeunesse et la beauté. La duchesse n'a rien à craindre d'un prince consort. Tout lui est permis et tout lui est pardonné. Elle coudoie en souriant les abîmes, son assurance n'est troublée d'aucun cauchemar, ses triomphes ne sont pas rachetés par le souci d'une vigilance inlassable, par cette tension constante dont la reine est secrètement minée.

Un Français qui vivait à Madrid, obscurément, semble-t-il, et qui se fit plus tard agent révolutionnaire et pamphlétiste, a prétendu connaître des raisons plus précises de cette hostilité de la reine. Un des premiers amants de Marie-Louise, quand elle était encore princesse des Asturies, était un bel officier, Don Juan Pignatelli, fils du comte de Fuentes. Mais tout en jouissant par amour-propre des faveurs de la princesse, Pignatelli faisait la cour à la duchesse d'Albe. Par vantardise, ou pour donner à la duchesse la preuve de son attachement, il

échangea une boîte d'or sertie de diamants, qu'il avait reçue de Marie-Louise, contre une bague avec un gros brillant que portait la duchesse. Marie-Louise, jalouse et méfiante, s'inquiéta de la bague que son amant exhibait; impérieuse, elle la lui demanda en cadeau. Au prochain baise-main, elle tendit à la duchesse sa main ornée de sa propre bague. Mais Maria-Teresa avait trop de maîtrise d'elle-même pour se troubler et révéler à la princesse des Asturies ce qu'elle soupçonnait. Elle se contenta d'évincer un soupirant indiscret, et médita sa revanche. Son coiffeur français, qui était aussi celui de la princesse, s'extasia un jour devant la boîte d'or qu'elle avait remplie de pommade. Elle lui en fit cadeau, avec l'indifférence d'une souveraine. Le coiffeur s'empressa de se vanter de la générosité de la duchesse auprès de ses clients et de s'en servir surtout en allant coiffer la princesse des Asturies. Pignatelli alla méditer son indiscrétion à l'ambassade de Paris. Mais la guerre sourde entre les deux femmes continua. A deux reprises, un violent incendie éclata dans le somptueux palais que le couple ducal était en train d'achever dans la calle de Alcala à Madrid. A cette époque, Marie-Louise était déjà montée sur le trône d'Espagne. Lady Holland raconte dans son Journal espagnol que pendant la construction du palais d'Albe, dans la Calle de Alcala à Madrid, un incendie y éclata deux fois. « On a découvert assez de preuves pour être convaincu qu'un autre essai d'achever le noble bâtiment finirait par une déception pareille, l'attentat étant guidé par une personne haut placée et jalouse » (and enough was discovered to convince that a further attempt to finish the noble edifice would end in a similar desappointment, the train being led by a high and jealous person). Un récit contemporain ajoute encore que la duchesse d'Albe a annoncé un jour avec un sourire, au milieu d'un bal qui battait son plein : « Je ne tiens pas à laisser aux autres le plaisir de brûler cette maison. Cette fois-ci, je pense que j'y mettrai le feu moi-même. »

La duchesse peut se permettre cette suprême insolence de se passer du luxe voyant dont se pare la reine. On raconte que la duchesse, ayant appris que la reine avait fait venir un nou-

veau modèle de robe de Paris, réussit à s'en procurer des répliques exactes, et envoya ses femmes de chambre ainsi parées se promener dans ses carrosses à travers le Prado.

On raconte encore qu'elle fut bannie à plusieurs reprises de la cour. Elle s'en allait alors dans sa résidence de Sanlucar. Elle y amenait, ajoute-t-on, un de ses amants de l'heure, souveraine dans ses caprices, se livrant à des abandons passagers comme on cède à une passion qu'on croit éternelle.

***

Les premiers portraits datés que Goya a peints du duc et de la duchesse d'Albe sont de l'année 1795. Il peint la duchesse dans ce portrait en robe de mousseline blanche, serrée sous les seins par une large écharpe d'un rouge vermillon qui se répète dans le collier et le nœud piqué dans les cheveux. Une cascade volumineuse de cheveux noirs ruisselle sur ses frêles épaules. La tête longue paraît trop grande pour ce corps mince. Les traits sont immobiles et réguliers, trop réguliers même dans leur perfection absolue.

Le corps est immobile aussi dans sa fragilité de biscuit blanc, avec une taille de fillette, resserrée par le nœud flambant, affinée par le contraste avec les hauts seins de femme. Un bras pend, immobile. Mais l'autre s'écarte; une petite main impérieuse pointe de son index effilé vers le sol. Dans l'immobilité de toute son attitude et de ses traits ce seul mouvement prend une valeur exceptionnelle. L'index montre l'inscription tracée sur le sol : A la duquesa de Alba Fco de Goya 1795.

Il existe un autre portrait de la duchesse d'Albe, attribué à Goya, en buste seulement, qui, à en juger par la technique, pourrait avoir précédé celui-ci. Mais il ne porte aucune date. La duchesse est coiffée d'un grand chapeau; raide et distante dans son attitude, elle semble plus que jamais en marbre. Mais sur son costume d'apparat, et son allure hautaine, tranche d'une façon troublante une énorme clé qu'elle brandit de la main, d'une façon si voyante que son geste prend la valeur

d'un signe. Une intimité s'affiche ainsi avec audace en face du monde.

Sur cette intimité, des générations d'historiens se sont penchés en vain. A l'exception de la date inscrite sur les portraits du couple ducal, rien d'autre n'en révèle le début. A quel moment la duchesse d'Albe est-elle entrée dans la vie de Goya? Aucune certitude. Elle semble y avoir été depuis longtemps. Les biographes de leur passion ont cru la reconnaître déjà dans le carton des *Vendanges;* ils signalent sa présence jusque sur les murs de l'Alameda, dès l'année 1787, dans *l'Escarpolette* et *l'Accident de voyage.* Sa grâce provocante, ce mélange étrange d'immobilité et de fougue se retrouvent encore chez la femme qui mène la ronde dans *Colin-Maillard*, ployant son corps frêle d'un geste de bacchante. Il y a, en effet, une certaine ressemblance entre ces silhouettes féminines et la duchesse d'Albe. Mais la duchesse d'Osuna aurait-elle toléré la présence de cette rivale redoutée jusque sur les murs de son salon? Aucun document ne témoigne non plus de rapports, à cette époque, entre Goya et les ducs d'Albe. Un fait psychologique vient à l'appui de l'absence de faits matériels. La duchesse n'était pas de ces femmes qui vivent en marge d'une vie d'homme. Une fois entrée dans celle de Goya, elle l'envahit tout entière. Elle y apporta tous les troubles d'une passion inquiète, assombrie par la crainte d'une perte irréparable, jusque dans la satiété d'une possession complète. Peut-être hantait-elle les rêves de Goya dès le moment de leur première rencontre dans un salon? Très préoccupé de sa carrière, jouissant avec frénésie de son aisance matérielle, savourant naïvement ses propres triomphes, calculant ses succès futurs, Goya n'aurait pas eu l'audace de provoquer sa protectrice, la duchesse d'Osuna, ni de risquer la colère de la reine en passant dans les rangs des partisans de la duchesse d'Albe. Jusqu'au moment où la maladie le frappe, tout est trop clair, trop ordonné, trop calculé dans sa vie terre à terre pour supposer la présence d'une femme dont la domination ne pourrait être que troublante et tyrannique. Son œuvre et son existence, tout remplies qu'elles soient de réussites ou de déboires, semblent, en comparaison

avec ce que seront sa production et sa vie, plus tard, pareilles à une pièce vide.

En 1795, quand il peignit le premier portrait daté de la duchesse, Goya relevait de sa maladie. En avril 1794, Livinio Stuiks, le directeur de la manufacture de Santa Barbara, annonçait la défection de Goya, « absolument empêché de peindre », « comme résultat d'un grave accident qui lui est survenu ». Vers la même époque, Francisco Bayeu, toujours soucieux de sauvegarder les intérêts de la famille, rapportait, par contre, que son beau-frère s'était déjà remis au travail, « bien qu'il soit vrai que D. Francisco Goya ait souffert d'une grave maladie, il est également vrai qu'il va un peu mieux, et qu'il peint, quoique ce ne soit pas avec l'ardeur et la constance de jadis ».

De cette année 1794 date, en fait, l'admirable portrait de la Tirana, vieillie, et celui de Colon de Larréategui. Si, selon Bayeu, « l'ardeur » manque à Goya, ses portraits de cette année accusent une croissante pénétration psychologique.

En août 1795, Francisco Bayeu meurt. Le 4 octobre, Goya est élu par l'Académie à sa place comme Directeur de la Peinture. Il l'emporte par 17 voix contre 8 allant à son ancien adversaire Gregorio Ferro. Le poste comporte des appointements de 50 doublons. Mais Goya ne peut pas l'occuper. Il semble espérer une « atténuation de ses maux », comme il dira plus tard. Mais il reste complètement sourd. Ceux qui l'approchent essaient d'apprendre le langage des sourds, lui parlent par des signes de la main. Est-ce vraiment le moment pour le début d'une passion? On croirait plutôt qu'existant avant cette crise, elle se serait attiédie en un tendre attachement d'un malade envers tous les gens bien portants. Mais aussi paradoxal que cela paraisse, la coupure profonde faite par un grand amour ne semble se placer, dans la vie de Goya, qu'à ce moment même.

Il s'est débarrassé de tout ce qui était sa manière d'être d'autrefois, scrupules, hésitations, égards. Même de son ambition. Il ne fait peut-être que céder à une obsession déjà ancienne. Mais il ne paraît céder qu'au moment de l'épreuve suprême

qui a changé toutes les valeurs autour de lui, lui a fait apparaître la vraie signification de la vie, dans la plénitude d'un abandon complet de soi-même.

Maria Teresa a trente-trois ans environ. Goya est à un an de la cinquantaine. Il paraît plus paradoxal encore que ce soit juste alors que la duchesse d'Albe ait fait le don de sa beauté triomphante à un infirme vieillissant. On croirait plutôt qu'une liaison déjà ancienne a survécu par la pitié à l'amoindrissement de l'amant. Mais sa passion à elle aussi, femme aux brèves exaltations, a quelque chose de tout neuf, les audaces d'un début, la façon d'afficher par signes et symboles un amour dont non seulement on ne s'est pas encore lassé, mais auquel on est à peine accoutumé. Si peu, qu'elle a le besoin de le crier à la face du monde.

La duchesse a l'habitude de se pencher sur les épaves humaines. Tout ce qu'il y a de tendresse en elle, à côté de sa cruauté inconsciente, va vers les déshérités, les sacrifiés de la vie. Dans les fêtes qu'elle donne à ses paysans, elle s'occupe toujours de ceux qui sont le plus délaissés. Des récits mentionnent les préférences qu'elle accordait au plus grossier et plus hébété de tous, le fossoyeur du village. Cette païenne sensuelle a l'âme d'une chrétienne primitive qui s'immole dans la douceur d'alléger les souffrances. Son cœur ne semble s'ouvrir pleinement qu'à ceux qui ont vraiment besoin d'elle. Peut-être la magnificence même de ce don accordé à un infirme l'a poussée à le faire. Tout est contradictoire chez cette femme, des mobiles profonds de ses actions jusqu'aux sources d'où jaillit sa passion. Contradictoire et imprévisible : elle se déchaîne comme une force de la nature et elle a les réactions sentimentales les plus subtiles... Chez cette femme impétueuse qui a aboli pour son propre compte les bornes frontières des sentiments, la pitié et la volupté se confondent.

Aucune lettre ne nous renseignera sur les amours de la duchesse et de Goya. Aucun témoin ne les a surprises. Goya lui-même — à une exception près — est muet, lui si bavard sur ses triomphes. La duchesse n'est pas une femme qui se communique. A une époque qui a aimé, comme aucune autre,

les épanchements épistolaires, elle était singulièrement avare de sa plume; on ne connaît d'elle que quelques billets insignifiants tracés d'une écriture étrangement enfantine sur un papier trop orné. Il n'est resté de son court passage sur la terre que l'éblouissement de ceux qui l'ont vue vivre. Il est resté l'œuvre de Goya.

Celle-là est envahie par elle tout entière. C'est d'abord une vague de bonheur qui le soulève, cette première vague de l'amour comblé qui s'émerveille de lui-même. La passion n'a pas seulement fait d'un infirme un homme complet. Elle lui a inculqué une joie de vivre plus forte que jamais. Un désespéré a recouvré jusqu'à son sens de l'humour.

Deux petits tableaux portent aussi la date de l'année 1795. Ce sont deux scènes de la vie quotidienne de la duchesse. Goya y est entré de plain-pied. Il s'y meut avec assez d'aisance pour la contempler avec un certain recul et même railler un peu la femme qu'il aime. La duchesse, vue de dos seulement, s'est jetée — en plaisantant ou en colère — contre sa vieille femme de chambre. La vieille qui chemine, s'appuyant sur un bâton, a pris tellement peur de cette force déchaînée que ses yeux pâles semblent presque sortir de sa tête; elle brandit de son autre main un crucifix comme si elle voulait exorciser un démon.

Dans la belle femme à laquelle il n'a pas été donné d'être mère, un instinct maternel vit, assoiffé de la présence des enfants. Elle s'en entoure de préférence, comme elle affectionne les simples d'esprit et les disgraciés. Le fils de son majordome est parmi ses favoris. Mais elle n'a pas résisté non plus à la « vague noire » si à la mode au XVIIIe siècle, et a recueilli dans sa maison une négrillonne, noire comme du cirage, qui porte le nom lumineux de Marie de la Luz.

La turbulence de la duchesse a gagné les enfants. Ils jouent eux aussi des tours à la vieille duègne. Un autre petit tableau montre le petit Luis et la négrillonne tirant si fort sur la large jupe de la vieille femme qu'elle se serait écroulée si elle n'avait pu attraper la manche de quelque serviteur au passage.

Maria Teresa aime aussi les animaux. Si ses joies sont

bruyantes et puériles, ses jeux cruels à la manière des jeux d'enfants, ses désespoirs sont violents.

Le petit chien ridicule que Goya a peint dans son portrait, un paquet de laine embrouillée sur de petites pattes grêles, son chien favori se meurt. Dans une planche, aujourd'hui brisée, Goya s'est représenté lui-même, assis par terre, essayant en vain de porter secours à l'animal qui souffre. La duchesse se tord tout entière dans le désespoir, et semble s'arracher les cheveux de ses deux mains; la vieille, sensible à sa douleur, pleure, s'essuyant les yeux de ses poings. Mais les passions de la duchesse ne sont pas toujours aussi innocentes. Goya la peint, dans un autre petit tableau, en conversation animée avec un petit-maître, toute grâce provocante, tel un parfum trop fort qui fouette le désir. Ses pieds esquissent sur le sol un pas de danseuse, sa taille souple et cambrée serpente, sa main à l'évantail levé semble vouloir faire taire un soupirant trop empressé, mais son buste ploie en arrière, avec un geste fondant des épaules qui est comme une invitation : cela pourrait être déjà de la jalousie. Mais ce n'est encore qu'un badinage, dans la pleine sécurité d'un amour comblé.



Sanlucar est situé sur la rive gauche du Guadalquivir, entre Séville et Cadix. Le fleuve devient aussi large qu'un bras de mer. Les rivages s'aplatissent, leur ligne étroite se confond entre le ciel et l'eau. C'est un paysage grandiose, d'une grandeur monotone. Des aloès gigantesques le dominent comme au cœur de l'Afrique. Hauts comme des palmiers, ils trouent l'horizon de leurs découpures bizarres. Les rives du Guadalquivir, du côté de Sanlucar, ont été jadis le lieu de rencontre de vagabonds, voleurs et contrebandiers. Il a souvent servi de décor aux romans picaresques. Cervantes l'a immortalisé dans une nouvelle. A cette époque, une foule de baigneurs a remplacé les bandes crapuleuses qui s'y abritaient autrefois; des bateaux qui longent le fleuve, on entend de loin cette foule grouillante rire, chanter, s'ébattre bruyamment dans l'eau.

La petite ville de Sanlucar, située sur une colline, a un air tout oriental, tout mauresque, avec ses murailles et ses bâtiments blancs. Elle était jadis la capitale des États des ducs de Madinasidonia qui y possédaient un palais et une propriété aux environs, dont le duc d'Albe a hérité.

Le duc d'Albe mourut à Séville, en juin de l'année 1796. La duchesse se retira chez elle pour le temps du deuil. Mais elle n'y resta pas longtemps seule.

Aucun écrit ne parle d'un déplacement de Goya. Même les rumeurs sont muettes. Mais les documents attestent son absence de Madrid du début d'octobre 1796 jusqu'en avril 1797. En dépit de cette discrétion voulue par les intéressés, les témoignages abondent. Si Goya ne parle pas, il dessine.

Il tient une sorte de journal intime — très intime même — de son séjour à Sanlucar. Il le tient, on dirait, au jour le jour. Dans le silence dans lequel il est emmuré, ses yeux seuls lui apportent la vie du dehors. De son regard aiguisé, passionné, attendri, il suit sa maîtresse du matin au soir. Il retient les scènes de la vie quotidienne, note ses poses et ses gestes, on dirait presque à son insu. Il les jette sur les feuillets de deux carnets, un grand et un petit, qu'il porte désormais sur lui, selon l'habitude des sourds, pour recevoir les communications trop longues ou trop compliquées pour être exprimées par les signes de la main. Mais aucune page d'écriture n'y subsiste plus. Les deux carnets sont incomplets. Des pages ont-elles été arrachées par une main trop prude ou trop jalouse? Six feuilles se sont conservées du grand carnet, cinq du petit, dessinées à l'encre de chine sur les deux faces. Ce qui en reste donne une idée très nette de ce qu'était ce journal intime.

Dans ces dessins rapides, rien ne subsiste plus de l'immobilité sculpturale de la duchesse. Ils suivent toutes les phases de son humeur changeante. La voilà faisant de grands gestes de désespoir, la masse de ses cheveux tombe en cascade jusqu'à la taille, ses petites mains fouillant dans cette broussaille, comme si elles voulaient en arracher de grandes mèches rebelles, et la légende dit : « Elle s'arrache les cheveux et trépigne parce que l'abbé Pichurris lui a dit qu'elle était pâle... » La

voilà aussi avec la petite négresse sur les genoux, son pur profil blanc se penche sur la tête noire et difforme de l'enfant. La duchesse est en compagnie de deux dames. Elle est vêtue d'une mantille dont la ruche plissée noie dans l'ombre le haut de son visage immobile. C'est déjà la pose raidie de son entrée dans le monde. Goya la dessine aussi en visite, le port très altier, au milieu d'une réception mondaine, la tertulia.

Mais ce n'est pas toujours avec les yeux d'un amant plein de tendresse que Goya suit la duchesse pas à pas. Il semble l'avoir surprise à son insu, assise sur un talus de la promenade. Un homme, coiffé d'un tricorne de militaire, dort, étendu sur le talus. Il dort d'un sommeil profond, recouvert d'une cape qui masque le bas de son visage. La duchesse est assise tout contre lui, elle ramène sa mantille autour de la taille d'un geste précieux d'une indifférence voulue, mais sous ses paupières à demi baissées un regard significatif coule vers le dormeur. La jalousie de Goya s'inquiète déjà de ses abandons trop insouciants. Il la guette d'un regard aiguisé par les soupçons. Voilà qu'elle tombe évanouie au milieu d'une promenade. Au lieu de se précipiter à son secours, en amant plein de sollicitude, il tire son carnet et dessine la scène. La duchesse est d'ailleurs assez entourée pour se passer de son concours. Deux femmes s'affairent autour d'elle, avec plus de curiosité d'ailleurs que d'émotion. Un homme vêtu en Majo lui soutient la tête renversée en arrière. On ne le voit que de dos. Mais son attitude dénote l'empressement, une tendresse alarmée. Et la main de la duchesse, inerte en apparence, cherche à enlacer la taille de l'homme qui la soutient. Ce n'est qu'une main rapidement esquissée, il faut un œil jaloux et inquiet pour rendre en quelques traits la sensualité qui vibre au bout de ses doigts effilés qui s'agrippent à la forte carrure de l'homme, moulé dans son boléro de Majo.

Des colères s'amassent, l'impatience gronde, les soupçons s'enveniment : un sourd est facile à berner. Mais les premiers orages s'apaisent vite dans l'intimité de la vie commune. C'est une intimité si étroite et si neuve pour lui, qu'il s'amuse à en retracer jusqu'aux détails les plus prosaïques.

Il fait chaud. La duchesse fait la sieste. Elle est étendue sur le dos, une couverture trop courte et trop légère est remontée sur ses genoux nus. Personne ne fait attention à Goya qui dessine. Sa présence à toutes les heures de la nuit et du jour semble coutumière. Une servante se baisse, indifférente, pour emporter un pot de chambre.

Cette intimité voluptueuse et indiscrète alterne avec les premières amertumes. Elle est chargée en plus d'un trouble étrange. L'atmosphère autour de la duchesse est saturée de sensualité. Son impudeur païenne a gagné son entourage. L'exemple des libertés qu'elle s'accorde au lendemain de son veuvage est contagieux. Si elle ne scandalise plus ses femmes de chambre et ses suivantes, elle les affranchit de scrupules.

Les carnets de voyage de Sanlucar ne sont pas seulement le journal des rapports de Goya avec la duchesse. Une autre silhouette de femme y apparaît. Elle est plus forte que la duchesse, plus jeune aussi, d'une joliesse qui diffère de la beauté marmoréenne de l'autre. Elle a des cheveux moins abondants et courts. On la voit de dos, remontant ses jupes ou ajustant une jarretière. On la voit au lit : « Suzanne guettée par deux vieillards. » A demi habillée, elle appelle quelqu'un de dehors. On la voit à la sortie du bain, toute nue, et se mirant avec complaisance dans une glace à main.

Malgré sa grande passion, Goya semble avoir profité d'une occasion qui s'offre facile. C'est à Sanlucar le règne de la fantaisie, le règne du caprice. L'homme qui a déjà dépassé la cinquantaine, isolé dans sa surdité, tend à se prouver à lui-même son pouvoir de séduction. Tourmenté par la jalousie, il essaie peut-être de rendre la duchesse jalouse ou seulement moins sûre d'elle-même. Mais cette consolation ou cette revanche avec une jeune femme aux mœurs trop libres ne l'apaise guère. Une chanson populaire espagnole dit : « Qu'est-ce que la jalousie? Un homme sage et un rustre te diront : Aime, et tu le sauras. »

Goya aime. Il semble pour la première fois secoué d'une passion aussi violente. Il est pris jusqu'aux entrailles. Les tourments qu'il traverse délivrent dans ces profondeurs une

veine créatrice. D'un chaos de sentiments complexes, une grande œuvre se dégage peu à peu, une œuvre d'accusation. Un plaidoyer de l'amertume. Les déceptions du passé viendront se cristalliser une à une autour de ce premier noyau de ressentiment qui va grandir avec une force qu'il ne prévoit pas. Une grande œuvre naît, une des plus amères peut-être qui aient jamais été réalisées d'une main d'homme. Les carnets du voyage de Sanlucar ne contiennent que les premières esquisses des « Caprices ». Le journal intime d'une passion qui coudoie une amourette est aussi celui du cheminement d'une idée créatrice. Tout s'y confond encore, les impressions prises sur le vif et les visions de son œuvre future. Il s'impatiente de cet essaim de jeunes fats qui tournent autour de la duchesse. Il s'impatiente de son indulgence pour les vieux beaux, les soupirants imbéciles. Il s'inquiète de ses chuchotements à l'oreille, des mots ardents qui s'échangent à haute voix devant lui, et qu'il n'entend pas. Il s'agace même de l'indifférence avec laquelle sa maîtresse semble céder à tous, l'âme lointaine. Il se croit peut-être prêt à lui pardonner d'aimer. Il s'indigne de la voir se jouer de l'amour. L'homme du peuple en lui se révolte contre l'insincérité de ces passe-temps mondains. Demain, cette conversation galante servira au « Caprice » : « Lequel des deux est le plus dévoué? », qu'il accompagne du commentaire suivant : « Pas plus l'un que l'autre. Lui est un charlatan d'amour qui dit la même chose à chaque femme, et quant à elle, elle ne songe qu'aux cinq rendez-vous qu'elle a donnés entre huit heures et 9 heures, et il est déjà sept heures et demie. »

La duchesse se fait faire la cour par un vieux beau si myope qu'il l'effleure de tout près pour la regarder à travers son face-à-main. Demain, ce croquis passera dans l'œuvre de Goya. Demain, cette jolie femme du « Caprice » : « Même ainsi il ne la reconnaît pas », ressemblera beaucoup à la duchesse. Elle aura ce geste frôlant d'une épaule qui se dérobe et provoque à la fois, elle aura cette habitude familière de ramener de ses doigts effilés le fichu sur la poitrine. Et Goya commentera, indigné, l'insistance de ce vieux soupirant : « Comment la reconnaî-

trait-il? Aucune lunette n'est assez forte; il faudrait du jugement et de l'expérience du monde, et le pauvre monsieur ne possède ni l'un ni l'autre. »

Mais ses carnets de voyage n'exhalent pas seulement sa rancune contre la femme qu'il aime. Dans l'atmosphère trouble de Sanlucar naît Goya le moraliste. C'est sa réaction de paysan robuste, à l'âme saine et foncièrement équilibrée, contre les raffinements qu'il partage et désapprouve à la fois. Il profite de la facilité des mœurs de son entourage et il s'inquiète en même temps des conséquences; que deviendront demain ces filles écervelées qui cèdent trop vite aujourd'hui? Il imagine les pièges multiples que tend le vice aux êtres épris d'une vie facile. Il s'indigne et s'apitoie. Il prêche même; on dirait qu'à côté du procès qu'il fait à la duchesse, il en fait aussi à celle qu'on suppose être sa camériste ou sa suivante. Il l'a dessinée dans le carnet de Sanlucar, ajustant son bas; demain elle figurera dans son œuvre avec la même indifférence feinte aux regards d'un fat aguiché, qu'il a dessiné sur une autre page. C'est le « Caprice » nº 17, qui porte la légende : « Il est bien tiré. »

Ce n'est qu'un point de départ. Un procès personnel se transforme en une mise en accusation d'un grand mal social.

D'une esquisse rapide du carnet naîtra demain cette scène de la jeune fille qui étale avec complaisance ses belles jambes, dans leurs bas tout neufs, tandis qu'une femme, baissant ses yeux complices, lui peigne les cheveux, et qu'une vieille accroupie à côté d'elle égrène un chapelet : c'est le « Caprice » nº 31. « Elle prie pour elle! » Goya se complaît dans cette opposition d'une laideur décrépite et d'une jeunesse aujourd'hui triomphante, à son image de demain. Son esquisse du carnet passera dans les « Caprices » : histoire de cette jeune beauté professionnelle qui, ayant fait son apprentissage à Cadix, part à la conquête de Madrid et rencontre, au cours d'une promenade au Prado, l'horrible vieille mendiante qu'elle repousse : « Dieu lui pardonne, c'était sa mère. »

Les idées germent, un peu au hasard. Elles attendent une dernière impulsion, le bouleversement intérieur ou la douleur

aiguë pour hâter l'éclosion. La jalousie de Goya connaît encore des phases d'apaisement, des retours de confiance, les heures où la possession complète procure la sérénité. C'est dans un de ces moments de bonheur confiant que Goya peint la duchesse d'Albe à Sanlucar, deux ans après avoir fait son portrait en robe blanche. Il utilise pour ce portrait son esquisse de la duchesse en mantille. La belle femme a un peu épaissi pendant ces deux années. La mantille qui se croise sur la poitrine voile des formes plus amples. Mais l'ovale parfait de son visage est intact. Ses traits immobiles sont aussi surprenants de régularité. Dans le calme impérieux de son attitude, elle apparaît plus dominatrice que jamais. Le défi de ses grands yeux ouverts est teinté à la fois d'un peu de mépris et d'un peu de tristesse. La bouche minuscule est presque sévère.

Le costume voyant qu'elle porte jure avec son attitude altière et son expression impérieuse. C'est le costume de Maja, un corsage d'un jaune brillant avec de longs poignets en dentelle d'or. Une ceinture de soie rouge est drapée autour de sa taille. Un nœud de rubans or et blanc est piqué dans la masse noire des cheveux.

Sa silhouette se dresse, sombre, dans l'encadrement de la mantille contre un horizon plat, des rives aux teintes vertes et d'un jaune roux, un ciel pâle. Elle est immobile. La petite main blanche, ronde, aux doigts effilés pend le long de la jupe noire. L'index pointe avec insistance vers le sol. L'inscription dans le sable, avec le nom de Goya et la date 1797, est invertie, de façon à être lisible au modèle. Deux bagues décorent cette petite main blanche. La bague ronde sur l'annulaire porte l'inscription : Alba ; l'anneau, sur l'index tendu : Goya.

Antonina VALENTIN.

I. R. Skikne.

APARTHEID EN AFRIQUE DU SUD

> « *Il y a certains points sur lesquels tous les Africains du Sud sont d'accord, tous les partis et toutes les fractions, sauf ceux qui sont complètement fous. Le premier est que c'est une politique fixe de maintenir la suprématie blanche en Afrique du Sud.* »
>
> (Général J. C. Smuts, alors Premier Ministre, *Discours à l'Union House de l'Assemblée,* Le Cap, 13 mars 1945).

> « *L'Afrique du Sud est une terre de noirs — et non de blancs. Il en a toujours été ainsi; il en est toujours ainsi; et il en sera toujours ainsi.* »
>
> (Anthony Trollope, 1877).

Deux millions un quart de blancs et huit millions de non-blancs considèrent l'Afrique du Sud comme leur patrie. Mais la minorité blanche qui élève cette prétention sur le pays refuse de reconnaître que c'est aussi la patrie d'une majorité non blanche. Telle est la clé des complications, des tensions et des antagonismes qui obscurcissent l'horizon sud-africain.

Les noirs (c'est-à-dire les Africains, quelque sept millions un quart), qui forment la majorité de la population, sont physiquement et culturellement des indigènes de l'Afrique. La population blanche descend des premiers colons venus d'Europe en Afrique du Sud il y a quelque trois cents ans.

Le trait caractéristique de la colonisation blanche est que les blancs n'ont pas cherché à établir un simple contact de hasard avec le milieu sud-africain. Au contraire, ils ont conquis matériellement le pays, détruit le pouvoir indépendant des tribus primitives. Il ont poursuivi leur conquête en enfonçant profondément leurs racines dans le sol et s'y sont installés à demeure. Cette manière d'agir a déclenché un processus social qui fait de l'Afrique du Sud un pays unique dans l'histoire.

En d'autres parties du monde colonial, les conquérants impé-

rialistes étrangers considéraient la colonie où ils étaient venus comme le lieu d'un exil plus ou moins long. L'homme blanc d'Afrique du Sud s'est taillé une position absolument différente. Il a dès le début rompu tous liens avec la métropole et commencé de bâtir une société blanche enclavée dans un continent noir et de caractère distinct. Les Afrikanders en particulier ont développé une langue indigène, l'*afrikaans*, une culture propre, et un genre de vie, qui ont créé en eux un profond attachement pour ce pays, et leur ont donné une solide mainmise sur lui.

Qu'ils parlent l'anglais ou l'afrikaans, les blancs appartiennent entièrement au type de société qu'ils ont eux-mêmes institué depuis leur venue. Ils se considèrent encore comme des Européens, et dans les grandes occasions parlent d'eux-mêmes comme des « gardiens et des soutiens de la civilisation occidentale en Afrique ». Mais à force de s'isoler de l'Europe occidentale, et comme conséquence du type de domination qu'ils ont de l'extérieur imposé aux Africains, ils ont complètement abandonné les traditions humanistes et démocratiques de la civilisation occidentale. De sorte qu'ils sont des Sud-Africains blancs, façonnés par le genre de vie nouveau qu'ils ont adopté, et surtout par leurs relations avec la masse noire qui les a cernés dès le début, qui les cerne à présent et qui ne cessera jamais de les cerner.

Car ils ont installé et maintenu sur la majorité noire un système de domination que les puissances impérialistes européennes sont en ce moment forcées d'abandonner ou d'adoucir. Alors que dans le monde occidental, auquel ils prétendent se rattacher, il y a eu un mouvement vers une plus grande démocratie (mises à part naturellement les monstruosités totalitaires [1] du fascisme et du stalinisme), et vers une plus grande participation des masses populaires au gouvernement et à la société, en Afrique du Sud, l'évolution a joué en sens inverse. Les blancs ont subi l'influence de forces différentes. Leur passé, la conquête de l'intérieur par les Voortrekkers, la soumission des tribus africaines primitives, ont nourri en eux la conviction fanatique que l'Afrique du Sud est et doit rester éternellement un pays de blancs. A leurs yeux, la question ne se pose même pas — c'est une croyance assurée, inébranlable — la raison même de leur existence. Pour la défendre, ils sont prêts à tout détruire.

1. N.D.L.R. — Nous laissons à l'auteur la responsabilité de ce langage, aussi bien en ce qui concerne le stalinisme qu'en ce qui concerne les « progrès de la démocratie ».

Les faits parlent autrement. L'inéluctable réalité est que l'Afrique du Sud comporte une majorité de noirs : quatre contre un blanc. C'est un pays de noirs. Ou plutôt elle le serait, si elle était organisée sur la base d'un recensement démocratique. Mais c'est précisément contre cette éventualité que la société blanche s'est organisée. En conséquence, la société blanche s'est retranchée dans une opposition à la majorité noire qui l'encercle et s'est arrogé un pouvoir absolu sur ceux qu'elle a soumis. Parce qu'ils gouvernent sans le consentement et contre les intérêts de la majorité, ils ne peuvent vivre que par un régime de coercition. De là un fossé infranchissable entre les noirs et les blancs. Ils ont partagé le pays en castes raciales, créant une société à suprématie blanche enracinée, vivant du labeur et de l'esclavage de la société noire.

L'Afrique du Sud est soumise aux distinctions de race, criblée de divisions et de subdivisions. Les maîtres sont divisés en sections de langue anglaise et sections de langue afrikander. Les Afrikanders vivent sur les souvenirs de la conquête de leurs républiques boers indépendantes par les Britanniques. Ils ont le sentiment que les Britanniques ont brisé leur paisible économie agricole et féodale, et imposé un système économique capitaliste étranger « qui est de caractère judéo-britannique, et aussi de mentalité judéo-britannique, avec ses profiteurs cosmopolites et son mode de vie cosmopolite [1] ».

Ils ont le sentiment que ce nouveau système, bien qu'il ait adopté l'idéologie et les vues du Boer féodal, n'en constitue pas moins encore une menace pour la suprématie blanche. Ils s'efforcent aujourd'hui d'établir leur domination sur la vie politique et culturelle de la société blanche. Mieux enraciné en Afrique du Sud, le Boer est pénétré de l'idée que lui seul en comprend les problèmes, et que lui seul peut préserver au mieux les intérêts de la race blanche.

Le groupe non-blanc est lui aussi divisé . Il y a le groupe africain, le groupe mixte (« les *coloured* [2] », qui sont un million) et le groupe indien (environ 300.000). Ces trois groupes sont aussi séparés l'un de l'autre par des haines, des préjugés et des rivalités, qui sont entretenues par la manière dont la classe dirigeante a délibérément dressé chaque groupe l'un contre l'autre.

1. Prof. L. J. du Plessis, *Discours au Premier Congrès Économique Afrikander*, 1939.
2. Gens de couleur.

Ces divisions et subdivisions raciales donnent une société où s'additionnent tous les risques de conflit inhérents à l'existence même de chaque groupe racial. Mais ce sont les relations entre tous ces groupes, particulièrement entre les blancs et les non-blancs qui constituent le problème central du pays.

Le gouvernement nationaliste à présent au pouvoir représente l'idéologie la plus rigoureusement développée et la plus crûment formulée de la population blanche dans son ensemble. Sa venue au pouvoir n'est pas une rupture avec les traditions profondes ou les habitudes de la société blanche. Sur la question fondamentale de la politique sud-africaine, celle de la suprématie blanche, la différence entre l'actuel gouvernement et son prédécesseur est de degré, non de nature. Son programme n'est qu'une expression plus provocante du rassemblement de la réaction blanche devant son problème crucial — « la question indigène ».

Car la politique aujourd'hui appliquée a été la politique de tous les partis blancs, particulièrement depuis la formation de l'Union Sud-Africaine en 1910. La variation essentielle est que les nationalistes veulent défendre le statu quo, que le Parti Uni a contribué à créer, par des mesures plus agressives. Ce qui les distingue de l'autre parti, c'est la brutalité cynique avec laquelle ils annoncent leur intention de maintenir la suprématie blanche. Le Parti Nationaliste a été porté au pouvoir par sa campagne pour « sauver la civilisation blanche » et pour mettre en pratique le programme d'*Apartheid*.

Apartheid est un mot afrikander, dont l'équivalent français ou anglais est « séparation », « ségrégation ». Il s'applique en principe à une société blanche complètement séparée et isolée de la majorité non blanche dans laquelle elle est enclavée. Ou plutôt cela serait vrai dans une société où les mots pourraient avoir un sens simple et sans ambiguïté. Dans le monde réel, où les mots ont à exprimer des conflits d'intérêts matériels et d'intérêts de groupes, ce terme est employé pour maintenir l'idée de la séparation dans l'esprit des blancs, en masquant le sens de la réalité, de la pratique. C'est un mot dont on se sert pour cacher certains desseins réels et certains besoins de la société blanche.

L'apartheid est fondée sur un certain nombre de présomptions qui se sont combinées et incrustées au cœur de la pensée blanche. Blancs et noirs sont fondamentalement, c'est-à-dire biologique-

ment, différents. Telle est la première présomption. Ils ne se trouvent pas seulement à des niveaux différents de développement historique, mais sont condamnés de toute éternité à vivre dans des royaumes différents et opposés. Ensuite, le blanc est, par nature et sans contestation possible, supérieur. Aucune égalité, politique, sociale ou économique ne peut donc être admise entre ces deux groupes, et il n'y a pas d'appel possible contre cette condition de sujétion permanente. Le blanc est le maître, et pour rester le maître, il doit être, en tant que Herrenvolk, à jamais séparé de la masse noire inférieure et domestique. Il a le monopole du pouvoir, et la conquête, l'idéologie, la tradition et la force, lui donnent le droit de maintenir à tout jamais ce monopole.

Les Africains ne sont pas seulement incapables de s'assimiler à la civilisation blanche, ils sont encore regardés comme une espèce d'humanité entièrement différente, comme des sous-hommes, ou au mieux comme n'ayant atteint qu'à l'intelligence d'un jeune enfant, qui, en raison de son incapacité à aller plus loin, doit rester constamment, éternellement, le pupille du tuteur blanc.

Selon la doctrine de l'Église Boer, influencée par la lecture de l'Ancien Testament, les Noirs sont les enfants de Ham, condamnés par Dieu à être « coupeurs de bois et puiseurs d'eau ». L'égalité sociale est impensable, puisqu'elle implique l'intermariage, qui est un mal par lui-même parce qu'il « avilirait » la race blanche, et une abomination envers le Seigneur. Elle détruirait la race blanche, qui doit à tout prix, par le fer et par le feu, se garder intacte et pure.

L'apartheid implique, comme corollaire, que les non-blancs soient séparés des blancs dans l'espace. Ils doivent vivre dans des secteurs séparés, aussi loin que possible les uns des autres. L'Africain doit se développer suivant sa nature. Pour cela, des réserves spéciales lui sont assignées : c'est sa « demeure naturelle ». Tous les secteurs se trouvant en dehors de ces réserves sont des secteurs blancs, où l'Africain doit être considéré comme un travailleur de passage, qui a quitté sa demeure nationale.

Dans les villes, où de fait les Africains ne devraient pas se trouver selon les fanatiques de la ségrégation, mais où ils sont indispensables à l'économie blanche, il leur est interdit de monter dans les trams et les autobus réservés aux blancs, ils sont parqués dans des réserves ou des ghettos délimités par des grilles, exclus des restaurants, cinémas, librairies, parcs blancs, isolés

dans les trains en des compartiments spéciaux, etc. En fait ils sont isolés partout, sauf pour le travail. Partout, sauf à son lieu de travail, le noir est un lépreux que l'on doit tenir à l'écart, aussi loin que possible du blanc, et regarder comme une perpétuelle menace de contamination « pour l'antique qualité de la race blanche ». A son endroit, toutes sortes de crimes et d'outrages sont permis, et même considérés comme salutaires. Le groupe *coloured*, qui possède encore le droit de vote dans la province du Cap, sur la même liste électorale que les Européens, est désormais sur le point d'en être privé, et d'être placé sur une liste *coloured* séparée avec droit d'élire trois députés blancs au Parlement. Si l'on franchit ce nouveau pas vers la privation des droits civiques, c'est avec l'intention de supprimer toute influence ou pression *coloured* sur la politique blanche. A d'autres égards, les *coloured* sont l'objet du même système de ségrégation. Les Indiens sont un élément étranger et inassimilable qui devrait, selon la doctrine ségrégationniste, être rapatrié au plus tôt.

Pourtant cette description elle-même ne révèle pas l'intensité du sentiment associé à cet appel à l'*apartheid*. C'est un « appel du sang », un réveil des instincts les plus profondément refoulés, les moins conscients, qui relève de la psychopathologie. Dans l'atmosphère raciale chargée de l'Afrique du Sud, ce sentiment reçoit son plus fort soutien des couches les plus basses de la population blanche des villes et des secteurs ruraux, qui se sentent elles-mêmes victimes de la concurrence politique, sociale et économique. Mais il pénètre la société blanche dans son ensemble, depuis le vieux philosophe-homme d'État Smuts, jusqu'au pauvre blanc le plus misérable, le plus ignorant et le plus fanatique.

Car l'apartheid est la principale défense de la société blanche contre les noirs qui l'assiègent. C'est la réponse à l'inévitable défi d'un groupe majoritaire qui, malgré toute la crasse et la misère et le sang répandus sur sa vie, tend encore à se révolter contre les barrières qui l'entourent.

Attaquée sans cesse par la masse compacte de ses assiégeants, la forteresse blanche tremble sur ses bases. Il faut constamment tenter de nouvelles sorties, fabriquer de nouvelles terreurs; plus augmente le nombre des Africains appelés par l'industrie au cœur de la forteresse blanche, plus les lois doivent devenir répressives, plus nombreuses doivent être les forces de police, plus grande devient

la crainte d'être débordé par le nombre et dépassé en puissance, plus extrêmes les doctrines et les violences matérielles. Derrière tous leurs raisonnements sur les blancs et les noirs, ils sont profondément troublés par le sentiment qu'ils sont les exploiteurs et les massacreurs d'un peuple, les porteurs de la « malédiction de Caïn ». Car ils savent qu'ils ne peuvent chasser les noirs du pays ni oublier leur lancinant péché. C'est une vérité qu'ils doivent constamment et fiévreusement dénoncer, qu'ils ont pourtant sans cesse sous les yeux. L'apartheid donne à tous ces gens si dangereusement sollicités et menacés le sentiment d'une position assurée, d'une permanence de leur condition de maîtres. Tels sont en bref les liens qui unissent la théorie et l'atmosphère de la ségrégation.

En pratique, il n'y a pas et il ne peut pas y avoir d'apartheid. Car c'est précisément dans le travail que la ségrégation s'effondre et se révèle arbitraire. Si l'on voulait rendre la ségrégation effective, l'apartheid dans le travail devrait en être la première condition : ce sont en première instance les relations sociales et les conditions de travail qui déterminent une vision du monde et sont à la base de toute civilisation. Cela aurait pu être tenté par le premier groupe hollandais venu coloniser le Cap au XVIIe siècle. Ils auraient pu créer une société purement blanche, qui se serait apppuyée sur « la liberté des hommes et la liberté de l'industrie », et sur des fermiers blancs libres et indépendants. Il n'y avait pas de raisons climatiques pour empêcher les premiers blancs de rester une société entièrement blanche. Au début l'administration hollandaise fit des efforts désespérés pour maintenir la séparation entre blancs et africains. Mais les colons blancs brisèrent toutes les barrières établies pour séparer les deux races, et, par des guerres violentes et par l'expansion, attirèrent à eux les Hottentots et les Africains, au point de faire finalement d'eux les pierres angulaires de la société blanche. Dès le début, la société blanche s'est bâtie sur l'esclavage et l'assujettissement de la population non blanche.

L'histoire postérieure de l'Afrique du Sud a été la conséquence normale de ce début. Dans l'histoire de l'Afrique du Sud, le blanc a été le colonisateur, le conquérant, le propriétaire de la terre, le prospecteur de mines, l'industriel capitaliste. Son rôle n'a pris une importance historique que dans la mesure où il a intégré les tribus africaines jadis indépendantes au monde industriel moderne. Mais les traits distinctifs de la société sud-

africaine ainsi établie découlent des formes singulières d'exploitation qu'a créées le blanc pour établir et protéger son droit à la domination. La théorie de l'apartheid n'est que l'esclavage revu et corrigé, adapté aux exigences du monde moderne. Un double processus se développant selon deux orientations opposées a ainsi donné leur forme aux relations sociales et au type de société qui existent aujourd'hui.

D'un côté, il y a toujours eu, et il y a encore, une demande pressante et agressive de main-d'œuvre africaine. Le blanc a consacré toute son ingéniosité, son énergie et sa supériorité matérielle à mobiliser toutes ses ressources politiques et économiques aux fins de faire de l'Africain un travailleur pour son profit à lui et son enrichissement. Des guerres ont été menées pour s'assurer de la terre et du travail de l'Africain, et l'absorber dans une association économique étroite avec la société blanche dominante, mais où il jouerait le rôle d'exploité. Pendant un siècle entier, jusqu'à la soumission finale des tribus africaines, le blanc a transformé les Africains, d'ennemis qu'ils étaient, situés dans la périphérie de la société, en travailleurs serviles à l'intérieur de cette société.

« ... A aucun moment, aucune des communautés n'a réussi à obtenir une ségrégation même approximative des indigènes. Chaque guerre n'a servi qu'à les introduire plus profondément et plus inextricablement dans les rangs de leurs vainqueurs. Chaque guerre n'a contribué qu'à prouver ce qu'il y a d'indestructible dans la vie indigène, prête à changer de forme pour survivre, à passer de la dépendance à la sujétion pour continuer d'exister. Devant la civilisation européenne, les indigènes n'ont pas battu en retraite. Chaque coup qui tombait sur eux, apparemment les éloignait, mais profondément les amenait à une plus grande intimité. Les barrières qui auraient dû les tenir à l'écart, les guerres qui auraient dû décimer chez eux les hommes faits, l'alcool et les maladies qui auraient dû les ronger, n'ont finalement rien fait de tel. Ils apprenaient à vivre d'une manière nouvelle dans des logements surpeuplés et des taudis; leur sang diluait le poison qui le pénétrait; et leur corps se faisait aux conditions des mines de diamant et des camps de construction de chemin de fer. La pression de la colonisation blanche les a aspirés dans chaque artère et chaque membre du corps social de l'Afrique du Sud, et il est devenu impossible de les en retirer sans danger. Le plus grand fait économique et social de l'histoire du siècle n'est pas l'exploitation des mines d'or et de diamant, ni même l'agriculture, mais

la dépendance complète à l'égard de la main-d'œuvre noire [1] »

La situation présente, qui résulte de la politique de ségrégation passée, rend inapplicables les nouveaux projets de complète apartheid. Il y a déjà plus d'Africains vivant en dehors des « secteurs indigènes » qu'à l'intérieur. L'ancienne politique a assuré aux fermiers et aux propriétaires, qui constituent environ 10 % de la population rurale, la propriété de 88 % de la terre. Les non-blancs, 90 % de la population rurale, vivent sur les 12 % restant. Certes il y a des « secteurs spéciaux » pour le « développement africain autonome » — ils se reconnaissent du premier coup d'œil à leur stérilité. Les réserves, comme on les appelle, sont sous le contrôle administratif absolu du gouvernement blanc. Elles sont surpeuplées, habitées surtout par des vieillards qui meurent lamentablement de faim et de maladie, par des femmes et des enfants à qui leurs petits lopins de terre n'assurent même pas l'existence la plus misérable. Dans de telles conditions, la ségrégation est complètement impraticable.

Les jeunes gens sont obligés de quitter les réserves qui, appauvries et usées par l'érosion, ne peuvent les nourrir. Incapables de subsister, accablés d'impôts, ils sont forcés d'abandonner leur « demeure naturelle » pour chercher du travail dans les fermes blanches, dans les mines d'or et de diamant, dans les industries des villes, et comme domestiques chez les blancs.

Ces circonstances ont donné naissance à une population urbaine de travailleurs noirs qui n'ont pas de racines dans leur « demeure naturelle » des réserves, et ont développé des habitudes économiques et sociales qui en réalité rendent leur expérience plus proche de celle de la classe pauvre des blancs que de celle de leurs frères de tribu.

Par-dessus tout, une ségrégation complète menacerait l'existence de la société blanche elle-même. La civilisation industrielle blanche avec tous les privilèges qu'elle a donnés au blanc ne peut se passer de la main-d'œuvre noire bon marché que la ségrégation lui procure et qui assure la vie de cette société. Si, exaspérés par la crainte et les préjugés, les blancs brisaient les ponts, l'histoire reviendrait en arrière, et la société blanche qu'ils mettent tant d'acharnement à préserver, se désintégrerait et tomberait en ruine. La classe blanche dirigeante, quelles que soient ses outrances de langage, le sait parfaitement. L'apartheid est impossible. C'est précisément la dépendance à l'égard de la main-d'œuvre noire, le pro

1. De Kiewet. *The Imperial Factor in South African History.*

cessus persistant d'absorption de cette main-d'œuvre par l'industrie que la classe blanche dirigeante possède et fait marcher, qui a donné à la société sud-africaine son unité et sa cohésion. Ainsi s'établissent le cadre et la structure de la société sud-africaine.

L'autre aspect du processus, l'autre face de la ségrégation, c'est la politique menée délibérément par les blancs pour empêcher les Africains de s'adapter à leur nouveau milieu en tant que participants égaux et libres. Ils les ont introduits dans la nouvelle société et les en ont exclus. Le poids entier de la société blanche empêche les Africains d'utiliser pour leur avancement et l'amélioration de leur situation les nouveaux progrès de l'*industrialisme* à quoi ils ont été associés de force et qui devient maintenant un mécanisme implacable travaillant à leur suppression.

La ségrégation tend à ce seul résultat : dépouiller les non-blancs dans leur ensemble d'une existence démocratique dans une société industrielle moderne. Par la ségrégation, la classe blanche dirigeante dresse une barrière qu'il est impossible aux non-blancs de franchir. En même temps, la ségrégation impose au non-blanc une vie inférieure et dégradée dans son propre monde de castes. Le double processus d'absorption et de rejet a créé le paradoxe d'une situation où blancs et noirs sont si intimement emmêlés qu'ils vivent et travaillent dans le même monde industriel, alors qu'ils sont complètement séparés sur le plan social, politique et culturel. Ainsi deux sociétés se sont-elles formées, qui vivent côte à côte, et pourtant dans un antagonisme fondamental.

L'une est une société capitaliste ouverte, l'autre une société fermée de travailleurs assujettis. Les blancs jouissent de tous les droits formels d'une société démocratique — suffrage universel, liberté de parole, de conscience, liberté de mouvement et d'association, égalité devant la loi. Les non-blancs n'en ont aucun. « Nulle part dans le monde... il n'existe un système de despotisme semblable à l'administration des Affaires Indigènes en Afrique du Sud. En d'autres parties de l'Afrique, nous trouvons un pouvoir absolu sur la population indigène : mais ce pouvoir est pouvoir d'une puissance extérieure : il n'a aucune prétention au gouvernement parlementaire. Dans l'Union sud-africaine en revanche, nous trouvons tout l'attirail du gouvernement parlementaire côte à côte avec la puissance absolue et autocratique d'un despotisme [1] ».

1. W. P. M. Kennedy et H. J. Schlosberg. *The Law and Custom of the South African Constitution.*

Ce « despotisme autocratique » s'exprime de bien des façons. Il signifie qu'il y a deux lois en Afrique du Sud, une pour les blancs, l'autre pour les non-blancs. Il signifie aussi que les non-blancs sont l'objet d'une série de mesures spéciales qui tendent à les réduire à un état tel de servitude qu'ils ne puissent jamais aspirer à la liberté.

Les lois sur les permis (*pass laws*) ont été la principale mesure de police contre les Africains. Dès l'instant qu'un noir entre dans une ville, il tombe sous le coup de la loi martiale. Dans sa vie quotidienne, il a besoin de douze permis (papiers). Il doit avoir un permis pour séjourner dans la ville elle-même, un permis pour chercher du travail, un permis renouvelé tous les mois pour prouver qu'il travaille encore, une carte d'identité, un permis pour entrer dans une concession, un laisser-passer de nuit, un permis de logement, un reçu annuel des contributions, etc. Pour l'intelligentsia, si peu nombreuse qu'elle soit, on a créé un permis qui atteste qu'elle est dispensée de ces permis. Si quelqu'un n'est pas en mesure de produire l'une quelconque de ces pièces, le délit peut entraîner la prison. « La situation légale est aujourd'hui telle que la police peut arrêter n'importe quel Africain dans les rues principales... à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, et que n'importe quel procureur compétent trouvera sans la moindre difficulté quelque délit à lui reprocher [1]. »

Comme si l'enrégimentement et la loi martiale n'étaient pas suffisants, il y a chaque nuit des rafles de police, pour dénicher les « mécréants ». On a construit plus de prisons que d'écoles. Les rafles de police demandent les papiers, les reçus des contributions, vérifient si les gens n'ont pas sur eux d'alcools clandestins. Elles ramènent fréquemment plus de 2.000 personnes (quelquefois jusqu'à 10.000) par week-end, rien que sur le Rand. Au total, quelque 82 % de la population non blanche ont été emprisonnés pour un délit ou pour un autre.

Les mines d'or, où est concentré le capital britannique et qui sont si importantes pour la structure financière de la zone sterling, sont l'industrie la plus fortement centralisée du pays, et celle qui emploie le plus de main-d'œuvre africaine. Elles sont exploitées d'une part avec toutes les ressources de la technique la plus moderne, et d'autre part selon un système de contrôle de la main-d'œuvre qui réduit le mineur africain à la

1. W. J. Lewin. *Race Relations*, pamphlet.

condition de prisonnier. Il est recruté directement dans les réserves. Une fois en ville, il est enfermé dans des casernes (des *compounds* [1]), gardé, surveillé, coupé par des clôtures de barbelés du contact avec la ville et les concessions. Pour y aller il a besoin d'un permis spécial du directeur du *compound*. Il n'a pas de travail fixe, sa femme et sa famille doivent rester dans les réserves, lui-même est pris dans une navette sans fin entre les réserves et les mines. La formation de syndicats est interdite. Lorsque 75.000 mineurs noirs se sont mis en grève en 1946, la police d'État les a contraints à coups de fusil et à coups de baïonnette à reprendre le travail. Il y a eu 25 morts, des milliers de blessés. Smuts était à cette époque à la tête du gouvernement et délégué à la Conférence de la Paix.

Dans les fermes blanches, les travailleurs noirs vivent presque comme des serfs. Ils peuvent amener leur famille, mais aucun homme ne peut quitter la ferme sans l'autorisation de son maître. S'il le fait, la police en est avertie, il est ramené de force et fouetté. Les travailleurs des fermes sont eux aussi recrutés, et, dans les plus grandes fermes, retenus dans des casernes.

En vertu de l'*Acte sur l'Administration indigène*, le gouverneur général, en tant que chef suprême, a des pouvoirs autocratiques sur les Africains. Il peut, par proclamation, arrêter et détenir tout Africain jugé dangereux pour la tranquillité publique. Il peut interdire dans n'importe quel secteur indigène les rassemblements de plus de 10 personnes. Il n'y a pas d'*habeas corpus* pour les Africains. A n'importe quel moment sont opérées des arrestations en masse sans mandat.

Les populations non blanches de l'Afrique du Sud sont dans une impasse. Toutes ces formes modernes de l'esclavage les empêchent d'échapper à ce fléau. Pour l'Africain en particulier, la société blanche a brisé son ancien monde sans lui en donner un nouveau. Elle a détruit les bases tribales traditionnelles de son existence, et barré la route de l'avenir après avoir fermé la route du passé.

L'apartheid en Afrique du Sud est l'œuvre d'une société épouvantée par les conséquences de ses propres activités. Elle se propose de supprimer l'assimilation du non-blanc à la civilisation occidentale moderne, à laquelle en fait il appartient déjà. Elle prétend lui interdire de participer à l'histoire moderne en tant que force indépendante et libre.

1. Enclos où s'élèvent des habitations d'usine.

Mais ce « plan grandiose » de subordination perpétuelle peut-i durer? Pour le moment, la classe blanche dirigeante a encor l'initiative, et le pouvoir de maintenir sa suprématie, bien qu'i commence à lui glisser des mains. L'Union traverse en mêm temps une crise économique. Sa population blanche a mené u train de vie au-dessus de ses capacités productives et de celle du pays. Il en est résulté un déficit commercial à l'égard de zones sterling et dollar qui a épuisé tous les moyens de paiemen du pays. Le gouvernement a été forcé de restreindre les impor tations, ce qui revient à réduire l'extravagant niveau de vie de couches supérieures de la société blanche. Il leur faudra se con tenter de moins de voitures de luxe, de radios, de vêtement américains, de marchandises de consommation importées. L'Unio souffre aussi d'une pénurie sérieuse de capitaux étrangers. Mai la raison essentielle des difficultés présentes est que la doctrin et la pratique de l'apartheid empêchent les non-blancs d'apporte leur contribution au développement économique et industri du pays. Pratiquement, les lois, les coutumes et les institution de l'Union sont organisées de telle manière qu'elles créent de conditions dans lesquelles la force productive est étranglée pa des limitations raciales. Une illustration de cette idéologie d caractère presque féodal se trouve précisément fournie par l Dr Jansen, aujourd'hui ministre des Affaires indigènes. Au cou d'un débat parlementaire, il a déclaré : « Si l'industrialisatio signifie que la population européenne de nos cités européennes do être engloutie par les indigènes, alors je ne suis pas partisan d l'industrialisation ».

Naturellement cette déclaration est pure mauvaise foi. Ell signifie en pratique que des milliers d'Africains envahisse continuellement le Witwatersrand, le cœur industriel de l'Unio Ce sont pour la plupart des jeunes gens. Il arrive 357 hommes pou 100 femmes. Ceux qui trouvent du travail ne sont employés qu'o casionnellement, et sans profit. En 18 mois la main-d'œuvr est renouvelée du tout au tout. Près de 75 % des emplois ne dure pas un an. Les salaires sont d'ordinaire si misérablement b qu'ils ne permettent pas de nourrir un salarié et sa famille. E quête d'un salaire suffisant, ils errent sans fin d'emploi en empl Mais ils cherchent en vain. Car la classe blanche dirigeante n'e pas disposée à leur permettre de se spécialiser ou d'améliorer leu conditions de vie. Le service domestique est l'un des débouchés q

ournissent le plus de travail aux Africains. Une enquête récente concluait que, « par sa façon d'utiliser les ressources de sa main-l'œuvre, l'Afrique du Sud se rapproche plus de la coutume de 'Orient que de la pratique du monde occidental, où le travail des hommes est trop précieux pour un tel gaspillage de main-d'œuvre ».

L'économie de l'Union sud-africaine subit le contre-coup de ette politique antédiluvienne, qui abaisse la productivité à un niveau inférieur a celui des pays de l'Est européen et du Moyen-Orient. Elle a créé une population non-blanche qui vit dans un état de misère effrayant, tellement sous-alimentée que le taux le la mortalité infantile s'établit entre 150 et 250 pour mille. De orte que cette politique de contrainte, destinée à maintenir a suprématie blanche, commence maintenant à saper les bases économiques de son existence.

Sur le plan politique, la société blanche est divisée contre elle-même. Après quarante ans d'Union, la population blanche est presque aussi écartelée aujourd'hui qu'elle l'était en 1899 lors du conflit entre les deux colonies britanniques et les deux Républiques Afrikanders. Cette division présente aussi de grands dangers pour la stabilité de la société blanche. La conséquence en est que le gouvernement nationaliste s'oriente vers un régime plus autoritaire. Il ne prend en considération dans le groupe blanc que les « champions de l'esprit national », qui se consacrent à la tâche de sauver la civilisation blanche (c'est-à-dire eux-mêmes), et voit dans l'opposition un bloc antinational d'Anglais, de Juifs, de « communistes » et de « libéraux ». Tous ceux-là, pense le gouvernement, tous ces groupes récalcitrants et prêts à l'obstruction, il faut les empêcher de gouverner et (même s'ils sont anglais) de gêner ceux qui se dévouent à sauver les blancs de la domination noire.

Le gouvernement entreprend une campagne destinée à réduire l'opposition et à aboutir à un contrôle politique plus serré (quoique encore constitutionnel) de la population blanche elle-même. Ce n'est que récemment qu'a été passée la « loi sur la citoyenneté sud-africaine », qui transforme en « étrangers » 70.000 immigrants venus dans le pays pour renforcer la suprématie blanche. La loi prévoit que les immigrants ne pourront prétendre à la citoyenneté sud-africaine qu'après cinq ans de résidence, et qu'alors même, le ministre de l'Intérieur pourra rejeter les demandes sans avoir à fournir d'explications et sans accorder au demandeur le droit de faire appel. Cette clause est destinée à empêcher le nombre de

voix pro-britanniques favorables à Smuts de s'accroître pendant les années qui vont suivre, d'importance cruciale pour le gouvernement nationaliste. Auparavant un citoyen britannique acquérait automatiquement la citoyenneté sud-africaine après deux ans seulement de résidence.

Les Juifs sont encore considérés comme des « blancs », bien que ces dernières années, il y ait eu de vagues projets parmi les sections nationalistes les plus extrémistes de les classer dans la catégorie spéciale des « Orientaux ». Aucun acte d'antisémitisme déclaré n'a été commis jusqu'à présent, mais les Juifs d'Afrique du Sud peuvent avoir à faire face à des attaques de plus en plus violentes à mesure que la situation empirera et que de nouveaux objets de haine devront être trouvés en compensation.

Cependant le danger essentiel qui menace le statu quo vient d'en bas. Les émeutes sanglante de Durban, entre Indiens et Africains, sont un symptôme frappant de ce que réservera l'avenir. Ç'a été pour cette fois un horrible pogrom entre deux groupes non-blancs opprimés. Mais on a eu la révélation de l'indignation refoulée des populations non-blanches contre leur éternelle servitude. Déroutées qu'elles sont par leur impuissance devant les blancs, leur haine et leur affolement se retournent contre elles-mêmes. Mais la destruction, le meurtre et le pillage dont ces émeutes ont été l'occasion donnent un avertissement à une société qui refuse au ressentiment existant la possibilité de s'exprimer par des voies démocratiques. Tous les Africains du Sud connaissent bien ces orages soudains et ces déluges qui peuvent en quelques minutes inonder une ville entière. Ils doivent maintenant s'attendre à faire connaissance avec les orages politiques et sociaux qui menacent leur climat social.

Que réserve donc l'avenir à ce malheureux pays? Son histoire, l'imbroglio des races et des antagonismes, ont conduit la société dans une impasse. Aucune solution facile, simple ou pacifique n'est possible. Rien, sinon une catastrophe imprévisible, ne peut mettre fin au durcissement de la société en deux camps irréconciliables. Le camp blanc va avoir une conduite de plus en plus irrationnelle, vivant de plus en plus dans la panique et la crainte, s'en remettant de plus en plus comme première ligne de défense à l'oppression raciale, et aux mitrailleuses comme deuxième ligne. L'une des décisions les plus significatives prises par le gouvernement nationaliste est d'armer ses partisans des secteurs

uraux et urbains. Les *Defence Rifle Associations* de l'Union oivent voir leur force présente portée de 25.000 à 80.000 hommes, es hommes étant considérés comme des troupes auxiliaires pour maintien de l'ordre. Comme l'a dit le ministre : « Nous veillerons ce que la population ait dans les mains le plus grand ombre de fusils possible. » Ce qu'ils veulent empêcher, ils ne ont que le rendre plus probable. A s'armer eux-mêmes, ils rendent lus, et non pas moins, inévitables les possibilités d'effusion de ang et de violence.

Le camp non-blanc n'est pas resté complètement silencieux. Ses apacités de révolte se sont déjà manifestées. Il y a eu des grèves ù des hommes et des femmes ont fait le sacrifice de leur vie. In mouvement de squatters se fera jour spontanément et, un jour u l'autre, 100.000 personnes habitant des cabanes abandonneont leurs réserves insupportablement surpeuplées pour s'insaller en terrain interdit et défier les efforts de la police armée pour s en déloger. La résistance passive, les troubles civils, la révolte ontre les permis, les efforts faits pour unifier les trois groupes on-blancs, sont des indications sur les formes que prendra l'inexoable opposition des non-blancs. D'une manière ou de l'autre, ils efforceront de combler leur retard et d'atteindre à ces droits émocratiques qui fascinent tous ceux qui n'en jouissent pas. i les droits politiques et sociaux leur sont interdits — et ils le eront sûrement — une telle violence et de telles effusions de ang surviendront que blancs et noirs risqueront de s'entretuer t de faire du pays une ruine et un désert.

En 1934, Smuts attaquait la dictature nazie, comme « fondée ır la négation de la liberté — non à titre d'expédient temporaire, ıais par principe... La négation des libres droits humains doit à longue mener à un cataclysme... Supposer que l'on peut dans monde moderne se passer de la liberté dans un gouvernement umain, que l'on peut gouverner sans le libre consentement de population gouvernée, c'est nier l'évidence de la libre nature umaine aussi bien que des faits de l'histoire ». Voilà ce que muts disait à propos de l'Europe. Par quelle alchimie idéologique, ıême avec l'aide des mitrailleuses, ce qu'il disait de l'Europe esserait-il d'être vrai aux frontières de l'Afrique du Sud?

(Août 1949.) I. R. SKIKNE.

(Traduit de l'anglais par René Guyonnet.)

Étiemble.

EINSTEIN, DUMÉZIL, HORACE ET CUCHULAINN

I. — Einstein et Dumézil

Nos excellents journaux s'ingénient chaque semaine à lancer dans le commerce ou vers la gloire de pauvres diables d'écriveurs qui leur retombent sur le nez. Et que je te lance Roger Peyrefitte, et le touche-pipi à l'eau bénite; et que je te lance un Abellio, prophète d'un passé trop sanieux pour être oublié : imbécile ou canuleur, c'est pour moi toute la question : imbéciles ou canuleurs, ce monsieur et ses complices devraient être maintenus hors d'état de nous mettre dans l'État qu'ils nous préparent.

A supposer que nous nous en guérissions, de ces génies à la petite semaine, nos excellents journaux nous sortent leur tout grand jeu, s'ils le font à la pythonisse; ou leur joker, s'ils le font à la régulière : une sainte, rien de moins; mieux encore, une juive; mieux encore, une juive antisémite. Qui donc prétendrait notre France en péril, la France de Jeanne d'Arc et de Simone Weil?

D'un cœur plus léger, désormais, quand ils refuseront d'augmenter le salaire de leurs ouvriers, nos pharisiens pourront se dire que, ce faisant, ils nous préparent dix autres saintes.

Depuis vingt ans, et plus, j'accompagne de mon estime cette femme déchirée, qui choisit de donner aux humbles, par douloureuse conversion peut-être, tout ce brûlant amour dont un autre visage, un autre masque même, lui eût permis de calciner un partenaire. Et si l'on n'avait point taxé de désertion, durant la guerre, son illustre frère le mathématicien, eût-elle avec tant de rigueur exercé contre soi tant de sévices et tant de haine? La bouffarde au coin du bec, les jambes croisées au sommet d'une armoire, on vous revoit encore, Simone Weil, du temps que vous étiez élève de l'École. On vous demande pardon pour ce qu'ils font de vous, pour ce baptême de désir qu'ils désirent vous accorder, à vous qui,

si proche que vous vous soyez voulue du Christ, n'avez jamais voulu devenir une chrétienne. Ils ont espéré avoir le vieux Littré; ça n'a pas réussi. Avec Rimbaud, ils ont failli nous avoir : il s'en est fallu d'une lettre, une seule, qu'ils ont négligé de détruire. Comprenez-les. Incapables de fabriquer leurs propres saints, ils en volent à droite, à gauche. Ils savent bien qu'aucune âme de Simone Weil jamais ne viendra les étouffer de son mépris. C'est ce qu'ils appellent, ces messieurs-là, s'enraciner.

Pour nous enraciner selon votre enracinement, vous n'avez pas souhaité qu'on nous décervelât. Pour nous faire saigner de toutes les plaies de nos millions de christs : chômeurs, déportés, enfants battus ou trop choyés, épouses qu'on assied à cru sur des fers rouges, vous n'avez pas voulu, et si fort que vous ayez pu haïr votre Israël, qu'on vous associât aux prophètes antisémites, à nos caïns d'Abellios.

* * *

Ils parlent tous d'enracinement. Et je m'enracine et tu t'enracines et nous nous enracinons. C'est pour mieux rester à la surface d'un monde qu'ils ignorent ou qui leur fait peur : un monde presque tout de misère et d'injustice. Et vous vous figurez qu'ils vont s'y enraciner? Pas si bêtes!

Ils continuent à se rêver au centre de l'ancien monde, un bon petit monde euclidien, avec de sages parallèles qui tout benoîtement s'en vont vers l'infini rejoindre un Dieu en trois personnes. Entre un facteur rural et un facteur Rhésus, ils ne font pas très bien la différence, vous savez. Ils croient en Dieu et au temps et composent de savants livres où l'on se demande encore si l'espace est ou non le *sensorium* de Monsieur Dieu. L'occultisme pour eux n'a presque plus de secrets. Ah! ne craignez rien; ils inventeront l'occultisme au carré : ils s'enracinent.

Mais voici : les parallèles ne s'en vont pas vers l'infini. La lumière ne veut plus nous venir en ligne droite : lorsqu'ils passent tangentiellement aux bords solaires, les rayons lumineux suivent des géodésiques qui singulièrement tendent vers l'hyperbole. Le soleil déforme l'espace, qu'il incurve localement, entraînant autour de soi, sur cette voie naturelle, sur la piste relevée de l'espace-temps courbé, les planètes engagées dans ce six-jours cosmique

de quelques milliards d'années. Depuis plusieurs millions de siècles, la force de répulsion l'emporte dans l'univers sur la force d'attraction : « elle règne pratiquement sans rivale » dans le monde que viennent de nous ouvrir les télescopes géants des monts Wilson et Palomar : espace déjà si distendu que certains photons jamais ne nous parviendront de certaines zones de notre sphère : de ces zones où l'expansion écarte de nous les galaxies avec une vitesse — qui l'eût cru? — supérieure à celle de la lumière. En fait 99 % des galaxies ont culbuté dans cette portion de l'univers où les vitesses de récession dépassent le 300.000 kmh.

Si donc, je m'enracinais, ou me risquais à essayer, il me semble que je commencerais par essayer une sérieuse composition non pas de lieu (nous avons dépassé ce point mort où l'on aurait pu en rigueur « trouver *le* lieu »), une composition plutôt d'espace-temps. Il me faudrait alors reviser quelques-unes de nos idées sur le soleil, sur Jésus, l'autre vrai soleil, et sur Staline, le dernier vrai de vrai soleil.

Non pas que cette composition d'espace-temps nous accule au désespoir distingué des *nouveaux discours du docteur O'Grady*, et nous fasse avec lui rêver de rats, comme les alcooliques en leur trembleur délire; de rats qui nous relèvent. Non : je ne sais rien de plus calmant, ou ce qui revient au même, de plus tonique, rien qui nous invite à mieux nous enraciner, que d'imaginer avec force, tous les matins, avant l'heure de gymnastique, une sphère dont la demi-circonférence soit égale à quelque 160.000.000.000.000.000.000.000 de kilomètres. Rien de plus rassurant, que de calculer qu'un milliard d'humains, s'ils se relayaient tous les cent ans à bord d'une fusée parcourant 1.600 kmh. n'auraient accompli qu'une infime partie de ces seize milliards d'années-lumière qui mesurent aujourd'hui la demi-circonférence de notre monde en fuite. Rien qui nous renvoie plus sagement, plus gravement, à nos amours, à nos besognes, à nos humbles vérités provisoires, à celles de nos vérités qui ne sont pas provisoires. Rien qui nous mette en garde plus serrée contre les coups, hauts et bas, des candidats vrais-soleils.

Cet univers que nous impose aujourd'hui notre expérience, en même temps qu'il nous invite à quelque modestie, et nous décourage de ce narcissisme auquel nous ne sommes que trop sollicités de succomber, c'est un si sublime agencement de mécanismes et de pensées, un si audacieux enchaînement de raisons qui sur nos

spectrographes en inscrit l'évidence, qu'un orgueil sain, une féconde joie corrige l'excès de notre humilité. Du même effort justement qui le conduit en ce point où Dieu meurt quand se joignent les parallèles, l'homme est entraîné vers un point, mais justement c'est le même, où sans vanité il doit être content de soi. Frère des araignées, des fourmis, des rats, j'y consens; mais fourmi capable de mesurer des parallaxes hypothétiques, mais araignée habile à tisser un réseau où ce ne sont point des mouches qui viennent s'engluer à mort, des astres plutôt qui sans s'y blesser y inscrivent leurs vitesses radiales — en précisant qu'il s'agit d'une vitesse de fuite, ou d'une vitesse d'approche; rats, mais capables de peser par équation tout le riz d'une Chine qu'ils n'auraient jamais vue, rats pestiférés, mais guérisseurs de peste.

Qu'ils nous dispensent de plus longtemps prendre au sérieux leur « humanisme », ceux qui ne sont pas capables d'éprouver la joie que donne à l'homme une plus juste idée de sa place dans l'univers qui est *pour nous* le vrai : celui de l'expansion et de la relativité, celui des quanta et des rayons cosmiques.

Et si je poursuivais mon enracinement, dans l'espace-temps courbé où les filles sont aussi désirables, quand elles le sont, que dans un univers de parallèles euclidiennes, ce serait en lisant le vieux livre d'Eugène Simon, cette *Histoire naturelle des araignées* qui, s'il y avait une raison à la gloire, serait aussi fameux que les bouquins de Fabre. Penser que les araignées sécrètent quatre calibres et qualités de soie mais que leur pudeur, qui refuse de filer devant la camera, nous interdit de savoir comment jouent les opercules et s'ils sont spécialisés : celui-ci pour la soie à cocons, celui-là pour la soie à pièges, cet autre..., je me dis que tous nos « prophètes » feraient bien de la boucler et de prendre des leçons de choses.

Chères araignées si calomniées, qui devez à des dictons, à la rime *chagrin-matin*, à la rime *soir-espoir*, de périr sur-le-champ ou de survivre jusqu'au prochain soleil, si nous comprenions que notre vie, notre mort ont des causes aussi profondes — je le dis, on peut me croire, sans ironie : qu'est-il de plus profond, de plus exigeant qu'une rime ? — comme nous serions et à jamais heureux : réconciliés avec l'absurde !

Oui, si je m'enracine, que ce soit donc entre la toile du spectrographe et celle de l'araignée, écartelé à quatre chevaux furieux : l'espace et le temps, le mythe et l'histoire, au beau milieu du

monde vrai, en cette sanglante place de Grève dont l'échafaud reste le centre horrible et nécessaire [1].

* * *

Comme il faut à l'homme des temps modernes, pour adéquatement se situer dans le monde, tenir un compte exact des équations d'Einstein (*les équations en savent plus long que nous*, disait Paul Langevin, qui les connaissait assez bien), pareillement il lui faut, pour adéquatement se situer en ce point de douleur exquise où l'histoire en lui se dissocie du mythe, connaître et pratiquer l'œuvre de Georges Dumézil.

Avec quels éclats de bon rire, en 1934, je lus *Méthodes et mœurs de la linguistique caucasienne* [2] ! Qu'est-ce qu'il prenait pour son titre, le prince Troubetzkoy ! Il y avait de quoi, je l'avoue. Il ne disait pas un mot, vous entendez, pas un mot « de cet énorme mécanisme de précision qu'est le verbe caucasien du Nord-Ouest »; il ne faisait « aucune allusion au jeu des préverbes et des indices personnels »; rien sur les huit conjugaisons; rien, derechef, sur l'« admirable », sur le « passionnant système verbal du tcherkesse » ! Quand j'eus fini cet érudit pamphlet, et bien que je fusse plus ignorant encore du tcherkesse, de l'oubykh et même de l'abkhaz que feu le prince Troubetskoy (je le dis « feu » sans savoir s'il a rendu son âme à Dieu, car pour moi de ce jour il mourut à la science), il y avait dans la brochure de Dumézil ce je ne sais quoi qui me prouvait le bon droit de l'auteur, et que c'était un monsieur. J'aurais souhaité le connaître : de loin, j'aimais en lui cette joyeuse cruauté, qui s'appliquait enfin à des objets qui la méritent : aux cinquante (ou quatre-vingt-dix-sept) nuances du consonnantisme tcherkesse; tant de science et tant de feu; tant d'audace et de minutie.

Dès que parut *Ouranos-Varuna* [3], je m'y ruai : de plain-pied en plein ciel. Il s'agissait cette fois de confronter aux mythes de Varuna la fable grecque d'Ouranos. « N'est-il pas frappant que les *liens de Varuna* (appliqués aux premières créatures) soient ainsi conçus comme une douloureuse distension du ventre ? Et quand nous voyons, chez Apollodore et chez Hésiode, la même

1. Voir : *Einstein*, par Philippe Frank; *L'expansion de l'univers*, par Paul Couderc, P. U. F.
2. Adrien Maisonneuve, 1934.
3. Adrien Maisonneuve, 1934.

action d'Ouranos conçue tantôt comme un *liage* souterrain, tantôt comme un *gonflement* intolérable du ventre de Gaia, cet accord de l'Inde et de la Grèce, après tant d'autres rencontres entre Ouranos et Varuna, peut-il être fortuit? » Non, bien sûr. Au dieu grec Ouranos correspond exactement un dieu védique Aruna (et même : un dieu indo-iranien).

Et après? Après, c'est *Flamen-Brahman* [1], qui parut l'année suivante. Je connaissais enfin Dumézil. J'avais pu apprécier l'aisance, la fantaisie avec laquelle il portait si jeune un si vaste savoir : tant de langues, d'abord : grec, latin, chinois, celtique, langues romanes, caucasiennes, slaves et germaniques, arménien, sanscrit, je ne sais même pas le nom des langues qu'il connaît : on me fera grâce du reste. Comme la plupart des têtes bien faites, on le trouvait toujours prêt à donner du temps au relâche du corps, à celui de l'esprit. Parce qu'il venait après *Ouranos-Varuna*, ce *Flamen-brahman* fut pour moi ce petit morceau de « toubique » dont les joueurs de saute-mouton savent fort bien qu'il révèle un gros mouchoir. Victime à la fois et bourreau dans les plus importants sacrifices de la religion védique, « placé au premier rang de la maison des rois », le brahmane exerce dans l'Inde une fonction parfaitement symétrique de celle à Rome du flamine. Lui aussi le *flamen*, on le dit « vivante victime ». Jusque dans le détail des privilèges et des interdits, la préhistoire du flamine recoupe celle du brahmane.

Dumézil tenait sa grande idée. On sait, de science désormais assurée, qu'aux second et troisième millénaires avant Jésus-Christ des bandes armées, pourvues du char, du cheval, et qui jusqu'alors avaient vécu quelque part entre Baltique et mer Noire, se répandirent en tous sens (comme en leur ordre ou désordre nos galaxies), conquérant tout sur leur passage : vers l'Atlantique, vers l'Asie, vers la Méditerranée, leurs chars victorieux emportaient les hommes nouveaux. Tout ce monde parlait alors les dialectes d'un même langage; même civilisation matérielle; mêmes rites et mythes. Structure sociale, prêtres et dieux, tout alors était commun. Peu de siècles plus tard, quand les diverses couches d'envahisseurs à leur tour se rencontraient, elles ne se connaissaient plus pour parentes et se massacraient avec joie; méconnaissables, les langages. Dès 1918, Vendryès rassemblait un important matériel

1. Paul Geuthner, 1935.

linguistique d'où ressortait cette évidence : l'indo-iranien et l'italo-celtique ont en commun beaucoup de mots : des noms d'objets rituels par exemple. Depuis un siècle, les linguistes étudiaient les dialectes indoeuropéens; ils avaient enfin renoncé à récrire les fables d'Ésope, celles de Pidpay et celles de La Fontaine en cet idiome supposé qu'étaient censés parler les hommes à char et à cheval; ils constituaient donc des catalogues de mots, des grammaires comparées et l'on pouvait entrevoir les parentés du celtique et du sanscrit, de l'italique et du breton.

Au lieu de borner son effort à recenser des ustensiles de culte ou de cuisine, Dumézil avait rapproché Ouranos de Varuna et du flamine le brahmane : fondant ainsi la mythologie comparée du monde indo-européen. Peu de temps avant la guerre de 1939, ses *Mythes et dieux des Germains*[1] mettaient au jour, dans la fable scandinave et germanique, les répondants d'Indra, de Varouna, des Nâsatya; dans la structure sociale des Germains, les trois grandes classes indo-européennes. Ni M. Daladier, ni je suppose M. Léger, ne lurent cet ouvrage dans l'avion qui les emmenait vers Munich : noir sur blanc, tout y était annoncé : le coup de Prague, celui de Dantzig, et le reste. M. Daladier, qui est agrégé d'histoire, croyait *faire* de l'histoire. Qu'avait-il besoin de compter avec les mythes? En se reconstituant, conformément à des mythes que Dumézil pouvait rejoindre en Perse, en Irlande, dans le Latium, l'Allemagne hitlérienne enseignait pourtant au monde que l'histoire ne se nourrit pas moins avidement de fables que de minerais, ou de déterminisme prétendu géographique. Sous l'influence de Lavisse et de ses successeurs, nous avions si parfaitement réussi à oublier tout ça, qui nous gênait. Dumézil, juste à temps, nous rafraîchissait la mémoire; juste à temps : un peu trop tard.

Avec les deux séries d'essais sur les origines de Rome, voici mieux, si possible : *Jupiter-Mars-Quirinus*, *Naissance de Rome*, *Naissances d'Archanges*, qui ont paru dans la collection « la Montagne Sainte-Geneviève », avec le *Do Kamo* de Leenhardt (un bon livre sur le mythe et la personne dans le monde mélanésien); *Horace et les Curiaces*, *Servius et la Fortune*, *Tarpéia*, publiés dans « les Mythes romains »[2].

Assurément ce n'est pas Dumézil qui le premier douta de Tite-

1. Presses Universitaires de France, 1939.
2. Tous ces volumes, chez Gallimard, de 1941 à 1948.

Live. Tite Live, déjà... Voilà vingt-cinq ans et plus, mon premier professeur d'histoire m'avait troublé en m'expliquant avec pitié que mon *De Viris* ne racontait qu'« histoires » à dormir debout. Lui, nous enseignait plutôt une histoire à dormir assis, ce que sagement nous faisions, de sorte que j'ignore ce qu'il substituait aux exemples du *De viris.* Ma foi, tant pis : aussi bien Dumézil vient-il de jeter bas tout ce qu'on enseigna, depuis un quart de siècle, sur la prime histoire de la royauté romaine.

La première triade Jupiter-Mars-Quirinus, qui doutera désormais qu'elle corresponde, trait pour trait, à : Mitra-Varuna, Indra, les Nâsatya? Les trois fameuses et non moins mystérieuses «tribus», les Ramnes, les Tities, les Luceres, qui embarrassaient si fort nos professeurs, les voici qui retrouvent enfin le sens et le rang qu'un texte de Properce, pour peu qu'on le lise avec l'intelligence et le savoir de Dumézil, en effet nous conservait : les Ramnes répondant aux *rex* et aux augures; les Luceres, à l'ordre militaire, les Tities, à la fécondité. Mais Romulus? Numa? Tullus? Les premiers rois? Romulus, autant dire, transpose à la romaine le dieu védique Varuna, le magicien aux prestiges; Numa, c'est Mitra, le dieu juriste; Tullus Hostilius, *militaris rei institutor*, incarne dans l'histoire la caste des guerriers; dans l'Inde, c'est Indra.

Mais les *faits*? Monsieur! Les faits *historiques*? La guerre des Sabines? Celle de Rome et d'Albe, le combat des Horaces contre les trois Curiaces?

La guerre des Sabines? Comme on admire que Dumézil, après des siècles, soit le premier à y reconnaître l'évidence, une version nouvelle d'une autre guerre, aussi fameuse : celle des Ases et des Vanes. Faits et personnes de l'histoire, tout ainsi reprend sa juste place; Horatius Cocles, héros borgne des batailles, à côté d'Odin le seigneur borne de la guerre. Ce Mucius Scaevola — qui m'écœurait, à cause de son prénom où je lisais mucus, mucosité, dans mon langage : morve au nez — c'est à Tyr, le dieu manchot, qu'il donne son unique bras. Alors, nous avons compris : Ramnes, Tities, Luceres, autant dire : brahmanes, kshatriya, vaiçya, les trois blocs de l'ordre védique, ou encore, si j'ai bien compris :

Mitra-Varuna = Odin = Jupiter-Fides = Romulus-Numa = Brahmanes = Flamines = Ramnes.

Indra = Thor = Mars = Tullus = Kshatriya = Horatii = Luceres.

Nâsatya = Freyr = Quirinus = Tatius = Vaiçya = Quirites = Tities.

Ce qui me paraît plus beau infiniment que la rencontre sur une table d'opération d'un parapluie et d'une ou deux machines à coudre.

Ainsi les Romains, qui « pensent historiquement », ont récrit en histoire les mythes que ceux de l'Inde, qui « pensent fabuleusement », avaient conservé tels quels. Mais les structures n'ont point varié : aux Védas, en Germanie, comme dans l'« histoire » de Rome : trois dieux commandent aux trois fonctions sociales : religion, guerre, fécondité. Tite-Live, ce sont les Védas, revus et corrigés par un peuple raisonnable, et trop peu porté à la fabulation. La fable l'embarrasse; il en fait de l'histoire. Sur le palimpseste, Dumézil a su déchiffrer tous les rituels de l'Inde antique.

Quel pavé, dans la mare aux grenouilles orthodoxes! Il faut voir comme les revues savantes ont reçu ce mauvais esprit. Chaque latiniste lui oppose un faux-sens; chaque helléniste, la nuance d'une particule; chaque spécialiste de Zoroastre, telle interprétation d'un détail subalterne. Oublieux, tous tant qu'ils sont, de la règle d'or où se mesure la pensée : *kiun-tseu pou k'i*, c'est-à-dire : *l'honnête homme ne se pique de rien.*

***

Je sais trop peu de choses pour objecter à Dumézil quoi que ce soit. En revanche, le travail auquel depuis douze ans je me livre, et que bientôt je livrerai, sur la naissance et la structure du mythe de Rimbaud, m'impose d'adopter sa thèse d'un seul bloc, et d'enthousiasme. Et d'abord, « quel enrichissement, pour les jeunes cerveaux, que de toucher, d'explorer les mécanismes mystérieux qui font que, d'une même idéologie préhistorique, Zoroastre a pu former une théologie abstraite et philosophante, la Scandinavie, des légendes divines volontiers monstrueuses, et Rome, l'histoire de ses propres origines! » Et puis, quel éclairage neuf du nazisme, ou de l'ordre stalinien : si tant de jeunes Allemands sans effort douloureux passent de l'un à l'autre c'est qu'Adolf Hitler, comme avant lui Joseph Staline (qu'il a copié) ont rendu à des peuples indo-européens les structures, les rites et quelque chose des mythes ancestraux, structures si appropriées à la nature de l'homme social qu'on en chercherait vainement de meilleures : brahmanes,

kshatriya, vaiçya; clergé, noblesse, tiers-état; Parti, Wehrmacht, Arbeitsfront; Parti, Armée Rouge, Syndicats, voilà qui correspond à l'âme triple de Platon, aux trois besoins primordiaux des hommes et des sociétés. Quelle chance enfin, grâce à Georges Dumézil, d'en finir avec le dédoublement, si arbitraire, si malsain, de deux fausses notions : histoire et mythe. Si les équations d'Einstein nous invitent impérieusement à ne penser le temps qu'en fonction de son espace, et l'espace, qu'en fonction de son temps, les équivalences de Dumézil que j'ai résumées ci-dessus, nous imposent de reconstituer le milieu naturel à l'homme en devenir : ni pure histoire, ni fable pure; plutôt, ce que van der Leeuw appelait *mythistoire.*

Espace-temps et mythistoire, abcisse et ordonnée de notre fonction terrestre. On sait qu'Einstein nous donna la première. L'autre, c'est Dumézil qui m'en a fait cadeau : Dumézil est pour moi l'un des grands hommes de ce siècle [1].

ÉTIEMBLE.

1. Pour les gens pressés : un volume récent, *L'héritage indoeuropéen à Rome*, Gallimard, 1948, donne en moins de trois cents pages l'essentiel de la théorie, et les réponses de Dumézil aux principales objections.

Jean-Jacques Salomon.

SUR HOELDERLIN

Er kann im Gedichte
Nicht leben und bleiben
Er lebt und bleibt in der Welt.

Il va de soi que la littérature a joué son rôle dans le destin de Hoelderlin, mais la part qu'elle y a prise n'a pas été essentielle. Eût-elle été plus grande, qu'il aurait bien pu ne demeurer de lui que le « message » lointain d'un romantique attardé. Du moins n'a-t-il jamais vu dans le langage de quoi satisfaire complètement la mission qu'il s'était donnée : fasciné par le besoin d'agir, et d'agir sur son temps (quelle n'avait pas été son ambition, après la Révolution française, d'être un Robespierre ou un Bonaparte pour l'Allemagne !) il n'eut jamais l'occasion d'assumer le moindre rôle politique, et sans doute n'en avait-il pas la moindre vocation. La vie qu'il eut fut bien différente de celle qu'il se destinait, lorsqu'il suivait, encore adolescent, les cours de l'Université de Tübingen, aux côtés de Schelling et de Hegel : ni aventureuse, ni spectaculaire, ni héroïque. Sa mère, pieuse, sévère et tyrannique, le vouait à la carrière pastorale : il n'y consentit jamais. Ne sachant guère où trouver son destin, si c'était à lui de le rencontrer ou à son destin de le choisir, ainsi posait-il l'éternel débat de l'Occident, débat des fatalités et de la liberté, où nul n'a jamais su ce que refuser aux unes, et ce qu'accorder à l'autre. Mais il vécut jusqu'au bout, et le langage ne lui fut là d'aucun secours, le drame de sa solitude.

Encore s'agit-il d'une solitude peu commune. Une vie qui n'est plus ressentie que comme une solitude promet de l'être comme un destin auquel on se soumet. Tel, que l'existence du monde autour de soi contrarie, fasciné par l'indépendance à son égard des choses et des hommes, entend ne pas se faire illusion : s'il rompt avec les hommes, c'est pour marquer son exception. Mais bien

autre, celui pour qui la fraternité commence à la rupture, qui n'a de complicité qu'avec ce dont le sens lui échappe, tour à tour évident et secret : celui-ci assume la part la plus difficile, et s'il se renonce c'est pour retrouver, au-delà de ses propres interrogations, la certitude d'une communion. La tragédie est une attente qui se résout en destin : pour les Grecs, c'était l'attente d'une décision divine à leur égard, fatalité qu'ils se devaient de ménager; pour l'homme moderne, c'est l'attente de la mort, qu'il peut, selon qu'il se révolte ou s'y soumet, nier ou transfigurer en salut. Quoi qu'il en soit de pareils comportements, la mort mûrit en l'homme sans autre recours pour celui-ci que sa méditation de vivant. Ainsi a-t-il fallu à Hoelderlin beaucoup de patience, et dans cette patience, moins de résignation que de consentement, jusqu'à ce que la mort le séparât enfin d'un monde où sa vie durant il fut *séparé*. Lui qui n'a pas cessé, et dans sa vie et dans son œuvre, de prononcer son congé, quand bien même fût-il près de consentir à une existence romantique où l'amour ni la douleur n'ont fait défaut, il n'accomplit la rupture décisive qu'au milieu de son âge. Mais l'on aurait tort de mettre au compte du romantisme cette tendance au « suicide métaphysique ». Ni déchirement ni refus : Hoelderlin n'a pas connu la révolte, et la nécessité de la séparation lui est toujours apparue comme la seule manière de se réconcilier avec les hommes. En cela, il n'a rien du héros moderne dont l'insurrection ouverte contre le monde passe du désespoir au défi, héros prisonnier d'une existence vagabonde qui n'a, à quoi se raccrocher, que la dérision de ses propres incertitudes. Ce n'est ni Sisyphe ni Prométhée. Bien plutôt, tel Empédocle à qui il consacra trois versions d'une pièce inachevée, a-t-il été saisi d'une complicité profonde avec la nature, au sein de laquelle il s'est poétiquement inclus et noué. Et sans doute, ce qui l'a mené dans cette voie du renoncement ressemble, bien plus qu'au souci mystique de tirer un trait final derrière lui, à la conscience implicite d'appartenir, de ressortir au Néant que sa vocation lui donnait charge d'approcher. Toute la vie et l'œuvre de Hoelderlin ont été un effort pour rendre à la dignité d'une épreuve l'existence poétique, mais toute sa vie et toute son œuvre portent l'empreinte de ce soupçon sur le Néant qui permettra plus tard à M. Heidegger de reconnaître en Hoelderlin l'un de ses précurseurs. Si l'on veut, de même que pour M. Heidegger l'angoisse, le Néant joua pour Hoelderlin le rôle d'un matériel d'expression privilégié.

C'est aussi que nul ne fait, plus que le poète, l'expérience des rapports impossibles. Dans ce monde qu'il prend sur lui de louer, il se mesure à l'absence, au vide, au néant, et il se rend compte que ce qui justifie les relations humaines, c'est ce qui les rend impraticables, que ce qui unit les êtres, c'est ce qui les éloigne et ce qui les éloigne, ce qui les rapproche. Fondamentale ambiguïté : la fraternité ne peut s'exprimer qu'en termes de solitude, l'amour en termes de séparation, et la communion en termes de différence. Et son œuvre ne peut être autre chose que le mémorial des séparations auxquelles la vie l'a contraint. C'est *Hypérion* — le roman de la séparation — dont le héros ne peut rencontrer son ami qu'après avoir perdu son maître, et ne rencontre Diotima qu'après avoir perdu son ami. C'est *Empédocle* dont les trois versions inachevées s'attardent autour du suicide du héros, visage nouveau des ruptures à accomplir, où n'entrent jamais le désespoir ni la tentation d'édifier, mais le bonheur de faire la preuve d'un destin et le courage de le mener jusqu'au bout [1]. Car le poète a quitté ceux-là mêmes à qui il était le plus attaché, sa mère, Louise Nast, Suzanne Gontard; enfin il « se quittera » lui-même — mais jamais il n'aura été si près des êtres et de la vie que lorsqu'il aura pris congé d'eux.

On comprend, dès lors, que pour aller jusqu'au bout de son aventure solitaire, il lui ait fallu conserver intacte son innocence. C'est ici que l'on est tenté de retrouver en Hoelderlin l'un des trois compères idéalistes de Tübingen qu'a frappé le plus la civilisation grecque. Pour s'attirer la bienveillance des divinités, les Grecs n'avaient qu'à demeurer innocents, c'est-à-dire étymologiquement, inoffensifs par rapport aux dieux : notion louche, si louche qu'elle n'a pas manqué de fonder la tragédie. Rien alors ne se payait plus cher que le péché d'orgueil, puisqu'aussi bien rien n'était moins goûté des dieux que la démesure des hommes, leur ambition de rivaliser avec eux. Quand Hoelderlin écrit : « Je puis bien dire qu'Apollon m'a frappé [2] », il entend, lui que les dieux ont interpellé, qu'à ce péché d'orgueil il est parmi les hommes le plus exposé. Le poète est l'Élu, mais cette condition même lui fait courir les plus grands dangers :

1. Cf. la thèse du directeur de la Sûreté Nationale, du temps où il s'essayait aux « Biographies intérieures » : Pierre Bertaux, *Hoelderlin* (Hachette, 1934).
2. Lettre à Böhlendorf (*Correspondance*, Gallimard, 1948).

Il ne peut pas dans le poème
Vivre ni demeurer
Il demeure et vit dans le monde [1].

Mais s'il fait de ce monde son séjour, c'est qu'il n'y en a qu'un. Quelle que soit sa vocation mystique, le poète garde le contact avec les choses et les hommes de son temps. C'est bien parce que l'éternité lui apparaît exactement équivalente à un néant qu'il ne consent à voir ce monde que peuplé de dieux : de ce qui nous entoure, tout est divin, et nous-mêmes le sommes,

Rois de la finitude [2].

L'on est tenté encore de reconnaître à Hoelderlin l'innocence d'un adolescent demeuré. Lui-même ne manquait pas de souligner la nostalgie de l'enfance qui l'habitait : « Et un jour, quand je serai l'enfant aux cheveux gris... [3] » A le voir, sur l'un des rares portraits que l'on ait de lui, il semble bien, dans ce visage qu'éclaire une expression naïve et douce, que l'on ait affaire à un enfant. Dans sa conférence sur Hoelderlin, on se souvient que M. Heidegger partait de cette définition de la poésie comme « l'occupation la plus innocente de toutes », pour démontrer que si elle a l'air d'un jeu, d'un discours aussi extérieur qu'inoffensif, elle en est, en fait, tout l'opposé. C'est que l'innocence, dont le poète sent en lui la nécessité, est la condition de la poésie. Ce thème de l'innocence revient souvent dans l'œuvre de Hoelderlin, et l'on peut se demander, moins ce qu'elle est, que ce qu'elle met en cause.

Si les choses ont mal tourné pour Rimbaud et Van Gogh, c'est qu'ils ont connu les « démons », et leur destin, sinon leur œuvre, n'aurait de sens sans l'appui éclatant de leur mort désespérée. Mais Hoelderlin n'a pas connu les « démons », et il n'a pas attendu de la mort qu'elle changeât, comme dit Malraux, sa vie en destin. Loin du désespoir de l'homme moderne, il proclamait sa volonté impérieuse d'être à la mesure d'un monde qu'il n'abdiquait pas, et la grandeur, ce n'était pas à ses yeux d'attendre que la mort mît un terme à son existence jusqu'alors obscure et douloureuse,

1. *Buonaparte.*
2. Könige der Endlichkeit... (*Hymne an die Freihet*).
3. *Hyperion*, III, 429.

mais de mener jusqu'au bout un destin que la mort même ne pût sauver. Car ce qui lui fit écrire *Empédocle* fut cela même qui l'écarta du suicide : le pressentiment explicite d'être un initié, poète que les dieux s'étaient plu à épargner, et à qui il appartenait, homme parmi les hommes désormais le plus menacé,

sous les orages des dieux, de demeurer tête découverte [1].

Nul doute que l'innocence soit la condition de la lueur poétique, l'épreuve à laquelle Hoelderlin s'est soumis. Mais puisque la poésie est avant tout une mise en cause du langage, comment le poète peut-il éviter de donner forme à un langage pur, c'est-à-dire vide de sens, sinon vide de mots? La vocation d'innocence est déjà une manière de discrédit porté sur la parole comme moyen d'action. Et s'il appartient au poète de fonder son discours, d'ouvrir chacun de ses poèmes à l'essence de la poésie, il ne peut guère se donner d'autre objet suprême que le silence. Un poème n'est tel que s'il entrevoit l'essence de la poésie, et la tient en suspens dans le génie de formes irremplaçables. Mais toute poésie renvoie au silence dont elle est née : il n'est pas possible d'aborder la création poétique sans noter que le destin du langage est d'exprimer le silence par des mots, de communiquer à la nuit la transparence d'un monde révélé par la parole. Aussi, de même qu'il a l'expérience des rapports impossibles, le poète connaît l'impossibilité de l'innocence :

...Une fois
J'ai vécu comme les dieux, et il n'en faut pas plus [2].

...« Il n'en faut pas plus » pour perdre l'innocence. Le poète ne peut pas concilier en lui l'inconvenance de ses prétentions à faire surgir du langage le mystère du monde, et l'ambition de demeurer, tel un enfant, inoffensif. Néanmoins il doit parler — lui dont « le Sacré est la Parole » — mais parler même va être impossible. Il n'est pas *libre* d'exprimer l'ineffable — car l'ineffable reste tel, par conséquent indépendant du poème qui, plus il semble approcher l'énigme dont il se veut le jour, plus il s'en écarte et en accroît la nuit. A peine exprimée, la parole du poète définit le

1. ...unter Gottes Gewittern, ihr Dichter! mit entblössten Haupte zu stehen.. (*Wie wenn an Feiertage*).
2. ... Einmal — Lebt'ich, wie Götter, und mehr bedarfs nicht (*An die Parzen*).

langage comme le plus complet silence qui soit : ce qui était à exprimer demeure inexprimé, le mystère reste un mystère, le jour est à l'abri dans la nuit. Et le poète, que les dieux avaient élu pour qu'il révélât ce jour, force lui est d'avouer devant eux son échec. La fascination qu'a exercée sur lui l'innocence finit par exprimer l'échec de son innocence : il a voulu trop dire, et il n'a rien dit; il est allé trop loin, et il n'est plus nulle part. Le poète est à la recherche d'une sanction introuvable de la vérité : s'il élève sa voix, c'est pour reconnaître qu'il ne lui appartient même pas, fût-il parmi les hommes le plus exposé, de légitimer son entreprise par autre chose que le langage. Au bout du compte, il se retrouve séparé de sa poésie elle-même, et il doit payer cette impuissance de sa liberté. Ainsi la poésie a-t-elle eu pour Hoelderlin l'importance d'une épreuve, mais cette épreuve, il était dit dès l'origine qu'elle serait insurmontable. *Il ne peut pas dans le poème vivre ni demeurer.* Mais dans le monde où il vit et demeure, il ne court d'autre risque que celui de manquer le mystère dont il se veut l'interprète. Si la poésie n'est pas inoffensive, et si le poète est le *sérieux* de la poésie, son garant et son épreuve, il ne lui reste plus qu'à se nourrir de son échec, qu'à justifier la liberté qu'il a prise de créer, lui dont le destin est de manquer ce dont il s'est approché au plus près, de ruiner ce qu'il visait à fonder, de s'isoler de tout ce dont il a voulu se croire l'ami, le confident et le héraut.

Désormais, c'est au Néant qu'il a affaire : il est là, sous-entendu par les choses, et en elles aussi présent que dans le silence, la parole. Le poète se confronte avec lui, s'y réduit et s'identifie à ce compagnon secret de sa solitude, qu'il n'a plus même à nommer pour qu'il soit l'évidence de sa vocation renoncée. De quel prix va-t-il payer l'impossibilité où il se trouvait d'accorder son existence à l'épreuve du langage! L'adolescent demeuré est devenu un homme des lointains, qui se choisit nié et renoncé pour suggérer à sa vie la forme d'un destin maîtrisé. Hoelderlin prend désormais congé d'une vie sans héroïsme, où il fut et se voulut toujours séparé des hommes, et le plus irréductible à ceux-là mêmes qui l'aimaient et dont il était aimé — lui qui rêvait pour sa vie d'un destin exemplaire, et qui n'a cessé de grossir son œuvre d'hymnes à la communion. Et le voici, résigné au dénouement vrai, qui s'en va à la dérive, s'effaçant de plus en plus en lui-même, indifférent à soi et au monde. Frappé d'une folie qui n'en est pas une, il consent pour la première fois à son destin. Mais qui sait si son

destin ne l'a soudain apprivoisé?... On le confie à un menuisier de Tübingen, qui l'hébergera jusqu'à sa mort. Quarante ans passés loin de tout dans une chambre *ronde* (!) au sommet d'une tour qui domine la vallée du Neckar, où il aimait à reconnaître la main et la présence des hommes, qu'il tient désormais à distance. Et s'il en est qui d'aventure parviennent jusqu'à lui, il les accable de politesses, débite des phrases incompréhensibles — en sorte qu'il n'ait plus à répondre aux questions insoutenables, qu'il n'ait plus même à penser — et lorsqu'un importun sollicite des vers, il s'assied à son pupître et demande : « Votre Sainteté en désire-t-elle sur l'Esprit du siècle, sur la Grèce ou sur la poésie actuelle [1] ? » Il ne vit plus ni ne demeure dans le poème ni dans le monde. Du néant il fait son séjour, pour l'éternité absent de soi et des hommes. Maintenant, il ne s'appartient plus que dans l'attente, sans recours aucun contre sa lassitude, son dépaysement et la tragédie qui s'annonce, par quoi son attente va se résoudre en destin. Il avait écrit : « ... Longtemps, avons-nous été en quête de notre destination... [2] » Il a trouvé dans l'évidence du Néant sa liberté.

Jean-Jacques SALOMON.

1. Cf. *Hölderlin-Vermächtnis* de Norbert von Hellingrath.
2. ...lange haben — Das Schickliche wir gesucht... (*Der Ister*). *Das Schickliche*, c'est le convenable, mais il y a aussi *Schiksaal* et *Geschick*. Je dois à M. Jean Beaufret cette traduction de *Schickliche* par *destination*.

Jean-H. Roy.

DE COLETTE WILLY A MADAME COLETTE

« La prose de Colette, une gourmandise! » disait, je crois, Gonzague Truc. En ces temps déchirés, où la littérature à son tour témoigne et s'engage, l'égoïsme confortable du gourmand semble dérisoire. On ne *s'attable* plus devant un livre ou un poème. Gide lui-même, s'il se dresse contre l'engagement, exige de son lecteur autre chose qu'une bouche fine. La lecture, comme vice solitaire, a sans doute des affinités avec la gourmandise : mais le lecteur d'aujourd'hui n'est plus jamais seul, et il le sait. Le mot « roman » évoquait autrefois des histoires merveilleuses traduites du latin, à l'usage du vulgaire, des contes dont se berçaient les pèlerins sur la route d'Espagne, des vers chantés par les troubadours aux dames recluses des châteaux. La véritable tradition du roman, c'est probablement la midinette qui l'incarne aujourd'hui, dévorant des histoires de princes charmants, de riches Américains, ou de bals somptueux. Littérature d'évasion, littérature de compensation, littérature inavouée que ses lecteurs savourent dans un coin du métro, avec la honte du gosse trop grand qui suce encore des berlingots. Pour ceux-là, la littérature-gourmandise a gardé toute sa valeur. Mais on n'écrit plus pour ceux-là. On écrit *contre* son lecteur beaucoup plus que *pour* lui. Insulter son public, le déconcerter, lui faire découvrir un monde nouveau, le plus souvent sordide ou misérable, enfin l'arracher à lui-même, l'envoûter ou le dégoûter, telle paraît être l'ambition de la plupart des écrivains de notre temps. Aux amateurs de style et de vers ciselés, il n'y a plus que le refuge vers les Anciens, les belles reliures, le calme profond d'une bibliothèque déjà démodée. Seul Marcel Aymé ose encore, sans succès, associer le mot « confort » au mot « intellectuel ».

Si la prose de Colette est une gourmandise, Colette est con-

damnée. Nous prononcions ce verdict d'un cœur allègre à la lecture de *Minne*, de *Claudine*, de ces œuvres gaillardes plaisamment illustrées, que Willy signait, auxquelles il donnait son cachet de vieux noceur, acceptant de se reconnaître en Maugis, et souriant à des fredaines parfois imaginaires. Le mot gourmandise est faible pour cette prose-là. Littérature de puberté à l'usage des vieux messieurs, littérature de collégiennes à l'usage des collégiens, mais littérature tout court, non! Après avoir lu le *Fanal bleu*, nous avons découvert Colette derrière Willy. C'était un peu tard, évidemment. Willy a signé seul un ouvrage intitulé : *Suzette veut me lâcher*, illustré de déshabillages très 1900, et dont voici les premiers mots : « Pourquoi remettez-vous votre pantalon, comtesse! » Il suffit de le comparer aux *Égarements de Minne*, où les situations sont fréquemment du même genre, pour mesurer l'apport de Colette. Les dialogues de Pierre Laroche, pour le film l'*Ingénue Libertine*, ont la sagesse de conserver le plus souvent mot pour mot le texte du roman. On peut y trouver quelque légèreté, mais la prose n'a pas vieilli et les situations prennent au cinéma une profondeur souvent pathétique.

Aujourd'hui, Colette n'annexe plus *Minne* à ses œuvres, mais seulement *Claudine*, en collaboration avec M. Willy. Le mot collaboration est entre guillemets. Avouerons-nous que, tout compte fait, grâce au film, nous préférons *Minne* à *Claudine* — pourtant revendiqué par Colette dans un ouvrage où elle décrit sa propre enfance : *La Maison de Claudine*, et qui reste peut-être son chef-d'œuvre. Malheureusement, l'ombre équivoque de Willy, définie par ce prospectus qui mérite d'être cité in extenso, plane encore autour de Colette : « *En bombe*, roman moderne par Willy, orné de cent illustrations photographiques des plus curieuses et d'un intérêt absolument nouveau. Qui n'a pas lu les *Claudine*, qui n'a pas désiré connaître ces personnages si énigmatiques, si raffinés, que Willy a dépeints avec tant d'esprit et d'osé? — C'est cette curiosité que nous avons voulu satisfaire, en demandant aux personnalités visées dans *Claudine* de bien vouloir se prêter à l'illustration de notre spirituel roman *En Bombe*. Et Willy, Willy lui-même, l'auteur, n'a pas craint les indiscrétions de l'objectif, il a posé pour l'illustration de son ouvrage. — Il a voulu être l'acteur de toutes les scènes qu'il a si hardiment peintes, si puissamment décrites. Qui aurait pu, en effet, les interpréter avec plus d'âme, plus d'idéal, plus de vérité, que l'auteur lui-

même? — Le titre invoque l'idée de gaieté, c'est en effet tout le long de la gaieté et de l'esprit. C'est désopilant et pas rasoir, comme le dit si bien un personnage de *En Bombe*. — *En Bombe*, avec ses cent photographies, est non seulement un livre, mais un album, l'album des *Claudine*. — Prix franco : 3 fr. 50 ». La photographie qui allèche le client représente en effet le crâne chauve de Willy penché sur le corset d'une dame, avec pour décor un lit et une chaise.

La jeune provinciale qui a débuté avec un monsieur de cette sorte comme professeur de style, et qui s'appelle aujourd'hui Madame Colette, mériterait notre admiration, même si son œuvre personnelle n'était que de second plan. Or, ses ennemis eux-mêmes sont forcés de le reconnaître, elle occupe une place extraordinaire dans notre époque. Elle ne paraît pas se rattacher à l'un des courants littéraires qui ont réussi. Aussi loin de Gide que de Sartre, de Proust que de Malraux, de Claudel que de Mauriac, elle reste un mystère. Ces seuls noms comparés au sien nous font mesurer son originalité. Une gourmandise? Grâce au ciel, non! Si l'on veut, une gourmande, et surtout, une femme sincère, qui n'a rien abandonné d'elle-même pour écrire : peut-être la première femme absolument sincère de notre littérature.

Il y aurait beaucoup à dire sur les difficultés que rencontre une femme quand elle veut s'exprimer sans respect des convenances et en s'exposant au scandale. Aujourd'hui, grâce à quelques audacieuses, les hommes accordent à la femme une place dans les lettres, au delà du journal de l'épouse idéale, de la jeune fille modèle, ou de la bonne mère au courant des derniers potins, dont Mme de Sévigné reste l'exemple le plus illustre. Le XIXe siècle a vu fleurir une littérature épistolaire plus spécialement réservée aux épouses de diplomates, nobles de préférence. Mais ces épouses gravitaient dans l'orbe de leur seigneur et maître. Ces œuvres « délicieusement féminines » l'étaient d'autant plus que le lecteur masculin sentait à chaque page l'influence du mari, ou la dévotion admirative qu'on éprouvait à son égard. Il y a encore quelque chose de cela dans les œuvres que Colette écrivit « en collaboration » avec Willy. Pour Minne, à partir du moment où Antoine a su l'émouvoir, le monde n'existe plus, ni ce stupide baron qui s'est pourtant tué pour elle. (Notons, en passant, que le film de Jacqueline Audry, si courageux, n'a pas suivi Colette sur ce point et se contente d'un sui-

cide manqué). Antoine est son maître, Minne lui appartient. La possession charnelle entraîne possession légale.

Bien vite cependant, nous apprenons en lisant *Le képi*, par exemple, que cette sensualité de la femme n'est pas soumise à l'homme, mais au plaisir. Elle s'éloigne, malgré les apparences, des déshabillages 1900 et des débauches publicitaires de M. Willy. Ce qu'on appelle l'acte de chair devient vraiment *fruit* défendu, nourriture mûrie par une nature d'avant le péché : « Il n'y a qu'à fleurir, arrosée de volupté, qu'à devenir rose et joyeuse, et toute nourrie de la volupté d'être une femme comme les autres », pense Minne. Où est le péché, dans cette histoire scabreuse? Le désarroi de certains critiques catholiques devant *l'Ingénue libertine* vient de là : beaucoup de libertinage, mais pas de péché. Colette est bien la fille de Sido, qui allait à la messe avec son chien, sans même savoir son Pater, afin d'avoir deux ou trois moments bien tranquilles pour songer à ses affaires, et qui imposait à son curé, par ses bâillements, d'écourter son sermon.

« Les sens, pourquoi pas *le* sens, ce serait pudique et suffisant », note Colette dans *Ces Plaisirs*. Sait-elle qu'elle rejoint ainsi le XVIIe siècle, et même Descartes? Elle ne s'en inquiète pas. Il s'agit d'exprimer cette correspondance pour elle évidente, et que Baudelaire cherchait si laborieusement :

« *Oreiller de chair fraîche, où l'on ne peut aimer* »,

écrivait-il à propos de Rubens. Colette évoquerait plutôt Renoir, mais c'est cela : oreiller de chair fraîche. Le paysage lui-même devient charnel. Il n'y a plus de décor, la peinture est faite d'une seule facture. Le monde est réconcilié, comme dans cette célèbre kermesse tournoyante, où les arbres semblent participer à l'ivresse. Le mot facilité est celui qui vient le plus facilement aux lèvres, en regardant une toile de Rubens. Comme Rembrandt semble travaillé, à côté de lui! et pourtant... Éloge de la paresse, facilité prodigieuse! Pensant à Colette, on dirait parfois : facilité dangereuse.

Peut-elle avoir un sujet? Peut-elle épuiser un thème? Elle est inépuisable. Elle n'a qu'un seul thème : la chair. La chair, et non l'amour. L'amour n'existe pas chez elle. Son personnage le moins bien venu est celui de cette femme qui simule le plaisir pour plaire à un amant trop timide. « Mais qu'est-ce que le cœur, Madame?

Il vaut moins que sa réputation. Il est bien commode, il accepte tout. On le meuble avec ce qu'on a, il est si peu difficile... Le corps, lui..., à la bonne heure... Il a comme on dit la gueule fine, il sait ce qu'il veut. Un cœur, ça ne choisit pas, on finit toujours par aimer. J'en suis bien une preuve. » (*Ces Plaisirs*, p. 34.) L'opposition classique entre l'amour et la chair, le mépris de la chair par le véritable amour, tout cela disparaît. C'est la chair maintenant qui a le droit de mépriser l'amour. Comment la chair peut-elle être malheureuse, comment peut-elle être coupable, autrement qu'en étant malheureuse? Pourquoi s'étonner alors de ce sensualisme tranquille et sans limite, qui unit la nature, les animaux, et les hommes, dans un accord absolu et joyeux. La série des *Claudine* scandalise par ses héroïnes amoureuses les unes des autres. Qui n'a pas lu *Ces Plaisirs* pourrait y supposer encore la perversité commerciale de Willy. Mais dans cet exposé bizarre, et parfois ennuyeux, de sa philosophie, Colette s'explique. La sensualité saphique est probablement pour elle le meilleur refuge contre l'amour, le moyen de le changer en regard aussi bien qu'en caresse et d'en faire une réalité quotidienne et sans heurt. Le seul crime que Colette ne pardonne pas aux lesbiennes, c'est que l'une s'habille en homme et joue au mâle. S'aimer en autrui, aimer une image identique à la sienne, et non un simulacre honteux! Quel rêve, celui de ces dames de Llangollen qui vieillissent ensemble, sans même éveiller le scandale, dans un château anglais...

« Peut-être cet amour, qu'on dit outrageux pour l'amour, échappe-t-il aux saisons, au déclin de l'amour. » Car le seul drame, pour la chair, est celui du vieillissement. Si tous les êtres avaient le même âge, Colette n'aurait pas écrit un seul roman. Son éternelle histoire, c'est celle de la vieille maîtresse et du jeune amant, de la jeune fille et du vieil amateur de femmes, de la première et de la seconde, de l'amour chevronné et irréprochable qui se découvre un passé, du blé en herbe et des épis mûrs. Prenons les nouvelles du *Képi*. La première, qui donne son titre au livre, est l'histoire d'une femme de 45 ans, amoureuse d'un jeune militaire, qui découvre avec horreur la laideur de son amante. La seconde s'appelle *un Tendron*; le titre à lui seul définit la nouvelle. Il reste cinquante pages pour des souvenirs d'enfance, et c'est fini. A la longue, malgré une prose admirable, cette monotonie dans l'inspiration fatigue d'autant plus que l'intrigue

leur succès, comportent des ficelles un peu grosses. On sent l'actrice en possession de son public, trop adroite à produire ses effets; et l'on peut se demander si ses seuls romans auraient suffi à donner à Colette la place qu'elle occupe aujourd'hui...

Mais par un paradoxe étrange, si les héros de Colette ne savent pas vieillir, elle a su admirablement le faire. Elle est devenue lentement le personnage principal de son œuvre, et certainement le plus jeune : Madame Colette. Nous la voyons si bien faire des coquetteries avec son arthrite, ou recevoir une jeune fille effrontée, mais craintive, en s'avisant soudain qu'elle aussi, autrefois, avait peur des vieilles dames. Ici, la sincérité traverse de part en part l'œuvre d'art et la justifie. Colette dresse sa statue, patiemment, devant nous. Ce n'est pas une statue de femme de lettres. Elle s'inspire d'un visage obstiné de Bourguigonnne malicieuse, de la silhouette cassée par l'âge qui se levait avant l'aube pour scier du bois, pour donner à manger aux poules, ou pour déplacer une vieille armoire avec laquelle elle dévale tout son escalier. Appuyée sur le souvenir de Sido, campée au milieu de ses bêtes, riche d'un style qu'elle prétend hérité de sa mère, Colette jette autour d'elle un regard qui a la précision de celui de Proust, sans en avoir la préciosité maladive.

On pense à un Giono qui n'aurait pas maudit la ville, à un Jouhandeau qui serait né et qui vieillirait en marge de la religion. Avec sa robuste santé paysanne, que toutes les tentations de la capitale n'ont pas réussi à entamer, avec sa sensualité tranquille jamais tourmentée ni repentante, Colette nous offre l'exemple exceptionnel d'un écrivain qui assume son passé sans remords et sans impudence et qui, tournant délibérément le dos à l'inquiétude de l'époque, réussit cependant à la séduire.

Jean-H. Roy.

NOTES

Livres

Psychologie de la colonisation, par *O. Mannoni* (Éditions du Seuil).

Abordant l'analyse des situations coloniales, M. Mannoni, qui condamne fort explicitement le colonialisme, ne renonce pas pour autant à s'interroger sur l'éventuelle efficacité des solutions anti-colonialistes; dénonçant l'attitude raciste, il n'en fait pas découler la négation pure et simple du problème racial; et son effort de compréhension psychologique, sans s'opposer .à l'explication économique, ose s'en prétendre complémentaire... Il est beau d'écrire ainsi pour un public encore inexistant. La perspective adoptée m'ayant en outre paru susceptible de réintégrer à certains schémas classiques une signification humaine qu'ils ont plutôt tendance à laisser échapper, j'en étais venu à concevoir une certaine estime pour l'originalité de l'auteur, et le plus vif intérêt pour sa méthode — quelque fragiles que pussent apparaître certaines de ses conclusions.

Las! Il paraît que, ce faisant, je me rendais complice d'une abominable entreprise, qui ne pouvait consister qu'à « noyer le poisson ». En réalité, M. Mannoni n'était rien d'autre qu'un suppôt du colonialisme; et si je me refusais à admettre que telle fût son intention, du moins devais-je constater qu'*objectivement* c'est à ce moulin qu'il apportait de l'eau. Ainsi ce livre trahissait-il la cause de l'émancipation des peuples opprimés, parce qu'il entreprenait d'expliquer par des complexes inconscients l'oppression dont ces peuples sont victimes; ainsi déguisait-il en un rébus pour psychanalystes un problème infiniment plus sérieux — dont les données fondamentales sont d'ordre économique et dont la solution ne saurait être poursuivie que sur un plan strictement politique. La mystification, il faut l'avouer, eût été d'une bonne taille : et je comprenais mal comment j'avais pu demeurer sans défiance. Mais on commet parfois de si inconcevables méprises... J'ai donc relu ce texte subversif — et ne l'ai guère trouvé différent de ce qu'il m'était tout d'abord apparu.

L'attitude adoptée par l'auteur est d'ailleurs fort simple : elle implique le souci de recourir à des essences concrètes pour décrire des situations de fait. En particulier, il serait vain d'étudier des relations inter-humaines en y substituant aux protagonistes réels quelque notion abstraite de l'Homme. « A une certaine conception abstraite de l'humanité, définie comme une

espèce biologique, répond une conception abstraite de la personne, unifiée par un « je pense » métaphysique. Mais, *sous quelque forme qu'elle se déguise*, cette unification toute théorique de la personne *est faite pour* ignorer les conflits effectifs... Seul l'examen concret des situations de fait nous permet d'entrevoir ce que devraient être la véritable unification de la personne et la véritable unification de l'humanité, et elle nous montre que ces deux unifications coïncident dans leurs traits généraux. La psychologie oblige à entreprendre cet examen concret qui révèle les conflits véritables... » (p. 215). Du point de vue de l'auteur lui-même, cette intervention de la psychologie — en se donnant pour but de rendre possible une *étude* « raisonnable, scientifique, objective, dans ce domaine de l'humain » — concerne du même coup les problèmes d'*efficacité pratique*, dans la mesure même où l'action sur le plan politique exige qu'il soit tenu compte des situations de fait. Le phénomène colonial implique « l'existence d'une situation de fait psychologique » : ne pas chercher à en élucider les structures, c'est se faire « complice d'une politique de *grands principes*, qui traitera les conflits réels comme des accidents étrangers à ses théories, ce qui est une manière de laisser les mains libres aux forces les plus obscures et les plus irresponsables » — et par conséquent de compromettre la vertu même qui devrait être celle de cette politique, dans l'hypothèse où elle se veut *révolutionnaire.*

Les analyses de M. Mannoni supposent l'emploi d'une méthode assez souple, que son bagage notionnel apparente aux diverses théories psychanalytiques mais dont l'orientation, le style et la démarche effective évoquent plus encore les descriptions phénoménologiques. Ces analyses sont par ailleurs centrées sur Madagascar, et sur « le Malgache typique » — avec toutefois cette réserve : « il n'est pas certain que l'ensemble des Malgaches se laisse ramener à une unité typique. Il y a un grand nombre de groupes ethniques... à des degrés d'évolution divers... Pour être précis, nous devrions dire que nous étudions *la dépendance chez les Malgaches en cours de colonisation et particulièrement chez les Merina* » (33).

La notion de *dépendance* qu'on oppose ici à la classique notion d'*infériorité* désigne « un ensemble de conditions psychologiques et sociales... qui expliquent comment se freine et s'annule le développement de l'infériorité dans un type de collectivité auquel appartient la collectivité malgache. La dépendance et l'infériorité forment une alternative, l'une exclut l'autre. Ainsi en face du complexe d'infériorité nous serons amené à placer un « complexe de dépendance », qui lui est en quelque sorte symétrique et opposé. Nous verrons que la différence entre ces deux traits psychologiques peut servir à caractériser deux mentalités, deux types de civilisation, deux structures de la personnalité » (32). Cette opposition, que les descriptions ultérieures assoupliront en la concrétisant, mérite qu'on y réfléchisse. On notera d'une part son allure déconcertante, dans la mesure où les peuples colonisés sont traditionnellement conçus comme atteints du fameux complexe d'infériorité; or c'est ici « l'extrême rareté de l'infériorité chez le Malgache *typique* » qui a servi de point de départ aux réflexions de M. Mannoni : « Un Européen plus ou moins infériorisé a tendance à ressentir... une condition objective de dépendance comme une infériorité... le Malgache... ne se sent au contraire en infériorité que

lorsque les liaisons de dépendance sont d'une façon ou d'une autre compromises » (32). Par ailleurs, l'opposition dont il s'agit n'est pas absolument symétrique. Car l'Européen typique se sent « inférieur » *en se refusant à l'être*, cependant que le Malgache typique s'éprouverait « dépendant » *en souhaitant de le demeurer* : le grand souci du premier « c'est de ne pas être *inférieur* soit à l'idée qu'il se fait de lui-même, soit à la situation », mais le grand souci du second serait de « ne pas se sentir *abandonné* » (43). Alors que le complexe d'infériorité européen implique *un conflit dialectique au sein de la personnalité*, les Malgaches vivraient leur « complexe de dépendance » *dans une sorte d'immanence comblée.* Rappelant cette formule du Dr André Berge : « L'homme moderne s'essaie maladroitement à être adulte, sans être toujours mûr pour l'état d'orphelin », M. Mannoni dit du Malgache qu'il « n'essaie absolument pas, maladroitement ou non, de devenir adulte à notre manière ». Le thème occidental d'une libération fondée sur la « mort du père » ne saurait avoir d'équivalent dans une vision du monde où le père n'est que l'interprète naturel de la volonté des morts — l'autorité de ces derniers étant indiscutable parce qu'ils constituent « la source unique et inépuisable de tous les biens. La vie vient d'eux, le bonheur, la paix, et surtout la fécondité. Les Malgaches disent et croient que les morts sont la racine invisible de leur race; les vivants n'en sont que les pousses momentanées... » (44).

Naturellement, si le phénomène de la colonisation à Madagascar pouvait être interprété comme la simple rencontre d'un psychisme de l'infériorité et d'un psychisme de la dépendance — c'est-à-dire d'un *besoin de dominer* chez les colonisateurs et, chez les colonisés, d'un *besoin de dépendre* — on en devrait conclure que tout s'y passe pour le mieux dans le meilleur des mondes, les « difficultés » n'y procédant jamais que de l'étourderie des Malgaches, devenus provisoirement oublieux de leurs plus véritables aspirations. En fait, M. Mannoni n'hésite pas à compter parmi les sources de la « révolte » de 1947 le sentiment d'abandon qu'éprouvèrent les autochtones en prenant conscience du désaccord qui régnait à leur sujet entre les Européens[1] — les uns les encourageant à se considérer comme des hommes libres, les autres condamnant cette liberté comme un mal et leur manifestant une hostilité croissante. Ainsi était mise en question l'autorité de ceux-là mêmes qui « se trouvaient situés, dans les réseaux de dépendance, à peu près à la même place que les morts ». Dès lors les Malgaches ne pouvaient que s'estimer « abandonnés » et « trahis »; « coupables » au surplus, puisque l'Européen ne leur paraissait plus assez solide pour prendre sur lui, comme il l'avait fait jusqu'alors, tant de fautes commises contre les coutumes depuis son arrivée dans l'île... On sait comment la culpabilité et le remords engendrent la peur, la haine et l'agressivité : « la conjoncture psychologique était donc suffisante pour conduire à des sentiments d'hostilité ». Les événements de 1947 correspondraient ainsi à « un grave renversement de transfert » : « Les Malgaches n'ont pas accueilli les Français, il y a cinquante ans, comme on accepte un arbitre ou un nouveau patron.

1. A propos de diverses mesures de « démocratisation ».

Ils ont transféré sur eux des sentiments beaucoup plus forts, et le Français, en répondant à leur manière à ces sentiments, ont, sans l savoir, créé une situation confortable, bien qu'elle reposât sur un malen tendu. Depuis, les choses ont évolué. Maintenant le Malgache cherche à projeter sur nous ses défauts et ses mauvaises intentions; il voudrai s'identifier avec d'autres chefs... », il souhaite « le rétablissement de lien de dépendance clairs et solides sur les modèles traditionnels ».

Seulement, lorsque M. Mannoni parle d'un « renversement de trans fert », il s'agit bien pour lui d'un phénomène qui, cette fois, est devenu irréversible; aucun raidissement de la politique française à Madagascar ne saurait désormais rendre aux administrateurs et aux colons cette autorité — analogue à celle des morts — sur laquelle ils ont durant 50 ans fait reposer, plus sûrement que sur la force des armes, la mise en exploitation du pays. Mais d'autre part, si le transfert initial qu'on nous a décrit correspond à une réalité, le psychologue n'a sans doute pas tort de nous rappeler qu' « un transfert n'est pas liquidé par cela seul que celui qui en est l'objet le refuse ». Il nous assure qu'une émancipation brusque et totale risque de créer une « situation d'abandon »; cela ne nous empêche nullement de la concevoir comme « le point de départ d'une crise qui, avec le temps, pourrait aboutir à un progrès réel. On peut soutenir cette thèse; mais il faut voir ce qu'elle implique » (175). En tout cas, le psychologue tient à préciser que ses analyses ne sauraient autoriser, par elles-mêmes, des conclusions d'ordre politique; il note même que de telles études risquent d'être « continuellement faussées par le souci de les appliquer avec des arrière-pensées intéressées ». Et s'il s'aventure à circonscrire plus nettement les données du *problème* politique, c'est pour écrire : « Un *self-government* nous paraîtrait acceptable s'il reposait sur les bases idéologiques et psychologiques que nous appelons *démocratiques*... L'acquisition d'une mentalité plus démocratique se confond avec la libération de la dépendance psychologique et l'achèvement de l'autonomie personnelle... C'est le peuple qui doit progresser et non l'élite. Et il doit progresser par lui-même et non en suivant des guides, c'est-à-dire sans perpétuer une situation de dépendance psychologique » (184-186).

Il reste, bien sûr, que M. Mannoni n'est apparemment pas marxiste. Si toutefois il l'était, je le trouverais fort avisé de procéder à ces mêmes recherches. A quoi l'on répondra, j'imagine, qu'il s'agit là d'une hypothèse absurde, et qu'il faut choisir : car sur le plan de la connaissance on a aussi créé deux « blocs ». L'un est marxiste orthodoxe, et l'autre, par définition, ne l'est pas. Et l'hostilité du premier à l'égard du second semble commandée par une sorte de *phobie de la subjectivité* — fort peu marxienne si l'on se réfère en particulier à certaines définitions que Marx a données des classes sociales, et fort peu révolutionnaire s'il n'est pas aberrant de concevoir la révolution comme le ressaisissement par l'homme de sa propre histoire. A la limite, on obtient cette attitude étrange qui vise à l'humanisation du monde en déniant toute portée aux attitudes des hommes. Après tout, les phénomènes sociaux, si objectivement qu'on les veuille définir, n'apparaissent jamais que vécus par des hommes, et la façon dont ces hommes les vivent *collectivement* doit bien leur

conférer à son tour quelque objectivité seconde. Si l'expression « conscience de classe » n'est pas vide de sens, elle suppose une telle *dialectique*. Devra-t-on la tenir pour une mystification? — En réalité, la mystification consiste non pas à rendre compréhensibles les phénomènes objectifs mais à les transformer en phénomènes subjectifs. Si M. Mannoni avait prétendu rendre compte de l'exploitation coloniale par la psychologie de la dépendance, son projet serait certes tout à fait condamnable. Mais il observe lui-même qu'il n'a adopté dans le cours de son étude qu'« un point de vue unilatéral, celui de la psychologie »; cependant qu'il précise par ailleurs : « Il ne s'agit pas de trouver une explication psychologique aux faits de colonisation. Il s'agit de savoir pourquoi nous les voyons dans une certaine perspective qui nous trompe ».

Enfin, ne devra-t-on pas convenir avec l'auteur que l'exploitation économique prend en pays de colonisation un aspect particulier, et qu'elle y devient exploitation *coloniale*? « Dire que le nègre est malheureux parce qu'il est exploité, c'est incontestablement une vérité. Mais c'est une vérité incomplète si l'on n'explique pas aussi qu'il est exploité parce qu'il est un nègre. Et la vérité complète, c'est peut-être que la situation coloniale telle qu'elle se constitue par la mise en relation concrète des hommes blancs et noirs, est exploitée par des forces économiques qui, en elles-mêmes, peuvent n'avoir rien de colonial, sinon l'origine lointaine, et abstraite pour elles, de leurs profits ».

Du point de vue d'une action politique, les recherches de psychologie sociale fourniront toujours des résultats ambigus. Si l'homme révolutionnaire pense encore, il saura bien en faire son profit et remédier lui-même à leurs insuffisances. Mais si d'aventure il avait cessé de penser, on comprendrait certes fort bien qu'il saisisse dans toute réflexion une arme à l'usage exclusif de ses adversaires. C'est à lui, comme on le voit, qu'il appartient d'en décider.

Francis JEANSON.



Le Docteur Faustus, par *Thomas Mann*, traduit de l'allemand par Mme *Louise Servicen* (Albin Michel, édit.).

Le dernier roman de Thomas Mann nous parvient, précédé du bruit d'interminables discussions. Les problèmes esthétiques, politiques, romanesques et musicaux [1], soulevés dans ce testament intellectuel ont été

1. L'étude technique des théories musicales soutenues par Thomas Mann n'entre pas dans le cadre de cet article. Nous les négligerons donc, ainsi que son échange de lettres, assez venimeux, avec Arnold Schönberg.

examinés avec une attention particulière aux États-Unis ; avec une hostilité à peine dissimulée, par l'ensemble de la critique allemande.

L'accueil réservé en Allemagne au *Docteur Faustus* fut, en effet, d'une sévérité qui ne s'explique que par des raisons extra-littéraires. Le message de « l'enfant prodigue » qui. sous le soleil de Californie, n'avait pas abandonné ses prétentions de jouer au « præceptor Germaniæ », a provoqué une véritable levée de boucliers de la part des intellectuels allemands, lesquels disséquèrent sans ménagement ce roman, oubliant qu'il s'agissait d'une œuvre d'imagination et non d'un programme politique.

Thomas Mann n'a guère dû s'étonner de ces attaques. Il en avait une longue expérience, car si nous faisons abstraction des *Buddenbrook* — publiés il y a 50 ans — et que leur forme classique préservait de toute contestation, aucune de ses œuvres postérieures, qu'elle fût politique ou littéraire, n'a connu une approbation sans réserve.

La Montagne Magique étonna lors de sa parution (1924) et ce fut tout juste si on l'accepta en tant que roman. Puis on s'habitua à ce nouveau genre romanesque, qui triomphait alors en France (Gide) et en Angleterre (Huxley). Les Allemands inventèrent même un nom pour lui et l'*Intelligenzroman* fut pendant un certain temps à la mode.

Mais Thomas Mann ne s'est pas senti lié par elle. Il consentit même à décevoir tous ses nouveaux admirateurs en publiant dix années plus tard sa tétralogie biblique, consacrée au mythe de Joseph, où il reprit — au moins en apparence — la tradition du roman romanesque.

A ce moment-là il était de bon ton de le considérer comme « fini », dépassé par l'évolution de la littérature contemporaine, et l'on s'apprêtait à le classer définitivement comme un des derniers grands représentants du roman classique issu du XIXe siècle.

Pourtant Thomas Mann cherchait une nouvelle voie. Sans renier la continuité de son œuvre, l'auteur de *La Montagne magique* poursuivait l'exploration de ce domaine du roman, essayant d'en élargir les cadres, les brisant de toutes parts, pour en faire le genre esthétique par excellence, susceptible d'embrasser tous les autres.

Cette tentative se trouve au centre de toutes les recherches auxquelles s'est livré Thomas Mann au cours de ce demi-siècle. Créer une *forme d'expression totale*, tel est l'objectif ultime, le rêve peut-être inaccessible qu'il s'agit de cerner par tous les moyens que la prose met à notre disposition. Seule l'infinie malléabilité de la forme romanesque pourra éventuellement permettre de réaliser cette synthèse de l'épopée, du récit et du mythe par l'intermédiaire d'une *prose poétique*, qui semble à Thomas Mann le véhicule le plus parfait pour traduire toute la complexité de son message, à la fois esthétique et intellectuel.

Tous les excès, toutes les ruptures sont autorisés à l'intérieur du roman, puisqu'il n'y a pas de règles établies, unanimement admises. L'apparent désordre cache peut-être une harmonie interne, qui surgira aux termes d'une expérience, poussée à ses limites extrêmes. Thomas Mann s'inscrit en faux par chaque ligne de ses grands romans contre la fameuse phrase de Valéry, qui dénonce l'inutilité esthétique « des marquises qui sortent

à cinq heures [1] ». Il semble croire qu'un amoncellement de hasards et de futilités apparents où se reflètent tous les côtés accidentels de la vie la plus quotidienne, devra nécessairement dégager un ordre supérieur, qui se traduira par l'éclosion d'une nouvelle forme d'expression, plus riche et plus complexe que celles que nous connaissons.

Thomas Mann ne se départit jamais de ce but final : toute pensée, qu'elle soit philosophique, politique ou même religieuse, ne représente jamais pour lui une fin en soi, mais reste toujours strictement subordonnée à un souci proprement esthétique. C'est seulement dans l'ordre esthétique que peut être absorbée et maîtrisée la confusion d'un monde que Thomas Mann n'avait jamais cessé de dénoncer.

Les origines de cette théorie sont faciles à déceler. Thomas Mann n'a jamais caché l'influence décisive qu'eut sur sa pensée la philosophie de Schopenhauer. La primauté de l'art, son rôle fondamental pour toute connaissance humaine, est un credo permanent, qui traverse tous les écrits de l'auteur de *La Montagne Magique*.

Seulement, chez Schopenhauer, la musique restait la forme suprême de toute expression esthétique. Wagner, avec son drame musical, avait déjà cru trouver la forme parfaite de tout art, en subordonnant le mot à la musique et Thomas Mann, admirateur passionné du maître de Bayreuth, est longtemps resté fidèle à son enseignement.

Le Docteur Faustus marque dans l'évolution intellectuelle de Thomas Mann une étape nouvelle ; la rupture avec Schopenhauer et Wagner est cette fois consommée et il semble qu'elle ait été consciente et voulue.

Bien sûr, le héros du Faustus est un musicien; seul un musicien pouvait aux yeux de Thomas Mann exprimer à la fois la dernière incarnation du mythe faustien, l'âme allemande, l'Allemagne elle-même et traduire en même temps la tragédie de l'artiste et la crise de l'art à notre époque.

Jamais, en effet, la musique n'a joué un rôle aussi prépondérant chez Thomas Mann et jamais elle ne fut tellement sujette à la nouvelle forme d'expression totale qui cherche à la détrôner et à la remplacer par le discours.

Les descriptions musicales du *Faustus* reviennent tout au long du livre, sans cesse reprises, comme si l'auteur voulait prouver encore une fois qu'il a réussi à dompter la magie pure des sons par celle des mots.

Mais Thomas Mann a un autre grand modèle : Gœthe et son Faust. Après d'innombrables écrivains d'Outre-Rhin, de Lenau à Gerhart Hauptmann, Thomas Mann a préparé, pour couronner son œuvre, un Faust qu'il pose à côté de l'œuvre du sage de Weimar comme un nouveau jalon des lettres allemandes. Pour créer un nouveau mythe allemand, il fallait, en effet, chercher Gœthe sur son propre terrain.

L'excursion biblique de *Joseph et ses frères* n'avait été qu'un prélude

1. Nous parlons, bien entendu, des seuls romans. Dans ses nouvelles, Thomas Mann semble, au contraire, suivre à la lettre le conseil de Valéry. *La Mort à Venise* reste un des rares exemples que l'on trouve dans la littérature mondiale, où il serait impensable de supprimer une seule phrase sans mettre en danger la structure interne de l'œuvre tout entière.

au *Faustus*; le mythe oriental était trop loin de toute tradition occidentale pour permettre à Thomas Mann de l'intégrer à une continuité littéraire germanique.

Il nous a livré toutefois un nouvel aspect de son œuvre : le pessimism foncier du disciple de Schopenhauer avait disparu et Thomas Mann essayait de tracer les linéaments d'un nouveau mythe, celui du héro heureux, grâce à la figure du jeune Joseph, véritable Fabrice biblique

Rien de pareil dans *le Docteur Faustus* : on a l'impression que Thoma Mann, lorsqu'il s'approche d'un sujet allemand, se replonge dans l'atmosphère du drame, de l'ambiguïté et du désespoir.

Il est vrai que la figure de Faust ne sert que de prétexte. Derrière e à travers elle, l'auteur scrute toute l'histoire allemande, le destin de c peuple auquel il reste attaché par un curieux sentiment, où se retrouven toutes les nuances qui vont de l'admiration au refus le plus catégorique Les critiques allemands ont tenté de démontrer que l'attitude négativ l'emportait chez l'émigré, des lecteurs moins prévenus opteront, je pense pour la théorie contraire.

Que représente exactement cet Adrien Leverkühn, musicien contemporain, incarnation moderne d'un mythe médiéval? Il est facile de donne des réponses superficielles qui s'imposent dès les premières lignes, e l'identifiant purement et siplement au destin de l'Allemagne. Cette première impression reste vraie, mais n'éclaire que partiellement les intention de l'auteur.

Il est également visible que la vie de Leverkühn est calquée sur cell de Nietzsche, et lorsqu'on a énoncé ce nom, on a retrouvé, après Gœthe Schopenhauer et Wagner, la dernière influence profonde subie par Thoma Mann et celle qui demeure peut-être la plus décisive.

Les étapes de la vie de Leverkühn suivent assez fidèlement celle d Nietzsche, avec la seule différence que Thomas Mann l'a déplacée dan le temps. Leverkühn naît un demi-siècle après Nietzsche — au momen où celui-ci sombrait dans la folie — et il meurt en 1940, date du déchanement ultime de la démence hitlérienne. Les causes extérieures de l maladie de Leverkühn sont encore inspirées par celles qui semblent avoi provoqué la folie de Nietzsche : Thomas Mann nous décrit son aventur avec une prostituée, auprès de laquelle il contracte la maladie qui précipit sa chute.

Tous les thèmes habituels de Thomas Mann se retrouvent dans l *Faustus* : la mort, l'art, la musique, l'humanisme, la décadence de l bourgeoisie et surtout cette interrogation constante et obsédante : où v le monde, quel est son destin, qui représente la vérité, l'artiste ou l'homm politique, et si c'est le créateur d'œuvres d'imagination, a-t-il le droit d vouloir traduire ses rêves dans la réalité?

Il serait facile de réduire le problème central à la discussion platonicienn sur le rôle de l'artiste dans la cité. Thomas Mann va plus loin. Il fa raconter le destin de Leverkühn par son ami d'enfance, Serenus Zeitblon qui représente l'humanisme classique et qui considère, avec admiration e effroi, l'évolution tragique de son compagnon. Son destin se confon peu à peu à ses yeux — et à ceux de l'auteur — avec le destin de l'Allemagne, qui représente donc la folie, la démence destructrice, mais e

même temps l'idéal de l'artiste moderne s'efforçant de dépasser la réalité pour transformer la vie. Leverkühn est l'homme qui provoque Dieu, qui se souvient du *Eritis sicut Dei*, mais qui en même temps porte l'espoir suprême de l'humanité, car il a osé — pour citer un mot de Lénine — prendre son rêve au sérieux.

C'est l'Allemagne qui reste pour Thomas Mann le représentant — très probablement unique — de cette promesse d'évasion et de dépassement de la condition humaine. Selon lui, seule l'Allemagne a tenté de réaliser le rêve du surhomme nietzschéen, seule l'Allemagne a assumé les risques que comportait cette tentative. Il est à peine croyable que cette assimilation, flatteuse entre toutes, ait échappé à tous les critiques allemands du *Docteur Faustus*.

Bien sûr, Thomas Mann enregistre l'échec. Mais tout son livre est une plaidoirie, qui sollicite des circonstances atténuantes. Qu'a-t-on en fait essayé d'opposer à cette tentative grandiose? Ici la réponse de Mann devient, à l'égard de tout ce qui n'est pas allemand, d'une sévérité qui marque une régression partielle par rapport à son attitude de ces vingt dernières années, et on a l'impression que l'auteur rejoint parfois ses positions de jeunesse lorsque, au cours de la guerre 1914-1918, il revendiquait l'hégémonie pour le peuple allemand et même pour le militarisme prussien.

Cette dernière revendication a disparu, la Prusse est désavouée et même oubliée, mais la foi en une mission allemande subsiste et se perpétue. Zeitblom, l'humaniste, est une des figures les plus dérisoires que Thomas Mann ait jamais créées et il est certain que sa condamnation vise tout « l'Occident ». Dans *La Montagne magique*, Settembrini, cet autre humaniste, luttait à armes égales avec tous les tenants des doctrines adverses, et si l'on sentait que les sympathies de l'auteur allaient plutôt à Hans Castorp, Naphta et Peeperkorn, son intervention directe restait effacée et ne se manifestait que très rarement.

Cette fois, l'humaniste est un pantin. Zeitblom ne comprend rien aux événements de notre époque, qui le dépassent, malgré son honnêteté et sa bonne foi. Il reste un spectateur impuissant, définitivement écarté du déroulement implacable de l'histoire.

Nous arrivons enfin au diagnostic des causes de l'échec. La réponse de Thomas Mann est encore une fois claire et péremptoire. Après s'être séparé de Gœthe, Schopenhauer et Wagner, Mann cherche à se débarrasser de la dernière influence qui le hante : celle de Nietzsche.

Le diable, dans un dialogue étonnant, qui donne la clef du livre, ne pose, en échange de tous les dons qu'il promet, qu'une seule condition : Leverkühn devra renoncer à tout amour. Il aiguille sa victime sur le chemin de l'orgueil, et la mènera, seule compensation possible de l'absence d'une passion partagée, vers la volonté de puissance.

On a peut-être trop négligé un aspect curieux et à notre sens fondamental des paroles du diable, et qui reparaît chaque fois que Leverkühn parle sous l'empire de l'enfer. A ces moments cruciaux, le style du livre se transforme et l'auteur se sert d'un curieux langage médiéval, teinté d'une ironie apitoyée, pour montrer qu'il prend distance par rapport à ses personnages.

Ce diable qui parle le langage de Martin Luther — en français, grosso modo, celui de Rabelais [1] — tout en exposant des théories fort modernes, représente, aux yeux de Thomas Mann, la malédiction proprement allemande. C'est au Moyen Age, semble insinuer l'auteur, que l'esprit allemand a dévié, en cherchant son incarnation par des moyens exclusivement politiques.

C'est donc la volonté de puissance politique qui constitue le grand péché de l'Allemagne. Sa mission reste, pour Thomas Mann, certaine, mais il croit qu'elle s'est tragiquement trompée dans le droit des moyens.

Après cet échec, reste-t-il encore une issue, un chemin vers la rédemption? C'est à ce moment [2] que Thomas Mann reprend la parole, toujours par le truchement de ses personnages, pour proposer son remède. Et nous retrouvons ici son point de départ, sa conception esthétique fondamentale qui prime toutes les autres, qu'elles soient politiques ou philosophiques, et qui nous conduit vers un panesthétisme.

Il est facile de contester certaines doctrines de Thomas Mann, d'ironiser sur ses points de vue philosophiques, souvent étrangement démodés [3], si on ne les replace pas dans un tout d'ordre esthétique. Les idées exposées dans ce livre ne revendiquent aucune originalité sur le plan de la pensée pure et les considérer comme les parties d'une doctrine philosophique autonome relève d'une erreur manifeste. *Le Docteur Faustus* est bien un *Intelligenzroman* et le premier terme n'acquiert tout son sens que conjugué à la volonté évidente de l'auteur d'exprimer des idées — souvent fort connues — dans une synthèse nouvelle qui soit avant tout esthétique. Il suffit de comparer le *Journal du Docteur Faustus* que Thomas Mann a publié peu de temps après le roman, avec le *Journal des Faux-*

1. Il convient de rendre hommage à la traduction de Mme Louise Servicen qui a réussi à surmonter les difficultés inextricables du texte original. Peut-être n'a-t-elle pas rendu assez sensible au lecteur français l'ironie constante qui traverse ce livre.

2. L'analyse de la signification de ce roman nous a fait négliger le roman lui-même. Il mériterait pourtant une étude à part. Un désordre savamment agencé permet à l'auteur de remplir ces pages d'une foule de personnages, qui occupent une place nettement déterminée dans le déroulement du drame. Des noms symboliques (Zeitblom : fleur du temps) cachent souvent mal des personnes aisément reconnaissables. Deux figures de femmes représentent, une fois de plus, le désarroi de la bourgeoisie allemande. L'examen des diverses compositions de Leverkühn renforcerait encore notre interprétation : en effet, l'opéra-bouffe qu'il écrit sur des thèmes inspirés par une œuvre de Shakespeare explique toutes les réserves de Thomas Mann sur l'humanisme de la Renaissance.

Au point de vue politique, Thomas Mann joue admirablement avec le décalage du temps qu'il a introduit dans son récit. Zeitblom écrit au cours de la seconde guerre mondiale pour raconter des faits qui se déroulent de 1900 à 1940. L'appréciation des grands événements de la dernière guerre (Stalingrad, débarquement, etc.) lui permet de marquer la différence de l'attitude allemande à l'égard des buts de guerre du Kaiser et des objectifs de Hitler.

3. Cf. H.-E. Holthusen : *Die Welt ohne Transcendenz*, opuscule dirigé contre *Le Docteur Faustus* (Hambourg, 1949).

Monnayeurs, pour constater que le raisonnement discursif n'est pas son domaine et que ses idées ne gagnent de conviction qu'une fois étoffées et représentées par des personnages vivants.

C'est Thomas Mann qui emploie les termes de « grâce », de « rédemption » et de « perdition » à propos de problèmes esthétiques. Il est, à notre sens, hors de doute que c'est dans ces passages que s'exprime la conclusion de son roman. « L'art veut cesser d'être une apparence et un jeu, il veut devenir une connaissance lucide ».

Heinrich Mann, son frère aîné, avait une fois écrit que l'art, la puissance et la guerre sont les seuls vices surhumains, mais que l'art reste le péché le plus terrible, car il englobe les deux autres. Thomas Mann lui fait écho : « On a grand tort de voir dans l'esthétique un compartiment étroit et spécial de l'humain. Elle est bien davantage, au fond, *elle est tout* » (c'est nous qui soulignons). Et dans le *Journal du Docteur Faustus*, Thomas Mann précise sa pensée, en reprenant une phrase de T.-S. Eliot, pour constater que seul un roman qui nie le roman est capable d'embrasser et d'exprimer tous les problèmes esthétiques.

La politique a échoué et avec elle la violence. Thomas Mann cherche — et il a essayé de nous donner, dans ce livre qui figure incontestablement parmi les grandes œuvres de cette première moitié du XXe siècle — « un art à tu et à toi avec l'humanité ».

François ERVAL.

Spectacles

La Cantatrice chauve, pièce de *E. Jonesco*, au théâtre des Noctambules.

Cette pièce fait rire les spectateurs qui viennent, trop peu nombreux, l'entendre. Mais ils auraient tort de s'en tenir là. La pièce vaut mieux que cela. D'ailleurs le rire qu'elle suscite est équivoque : d'une part il naît aux répliques saugrenues, aux imbécillités gravement proférées, aux lieux communs astucieusement désarticulés et comiquement reconstitués; d'autre part il est provoqué par le jeu des acteurs, naturel et conventionnel à la fois, naturel parce qu'à n'en pas douter ces gestes et ces mimiques sont les nôtres, conventionnel parce qu'ils sont dépouillés de toute signification qui leur viendrait des répliques échangées, parce qu'ils sont réduits à l'état de purs gestes et de pures mimiques. On rit du décalage entre les mots et les conduites, le naturel des conduites se heurte drôlement à la sottise des mots : on rit ainsi du naturel, de la sottise, mais bientôt également de la sottise d'un naturel qu'on ne peut renier. C'est alors que le rire se transforme en malaise : le spectacle est sur la scène, certes, mais n'est-il pas d'abord, tous les jours, en nous et autour de nous? Je connais des gens qui sont sortis de la salle, précautionneux, inquiets de ce qu'ils allaient dire et, pour un peu, aphasiques. Cette pièce apparemment folle serait-elle donc une excellente pièce réaliste? C'est le cas, je crois, mais il faut préciser qu'une pièce véritablement réaliste ne peut absolument pas être une pièce comme les autres. Le réalisme au théâtre est nécessairement étrange; c'est pourquoi le côté burlesque de *La Cantatrice chauve* ne procède nullement d'une fantaisie arbitraire.

Au théâtre, d'ordinaire, le réalisme n'est qu'un instrument très partiellement utilisé pour donner de la crédibilité à l'intrigue qui se déroule sur la scène. L'essentiel reste cette histoire, et, quand elle l'exige, tant pis pour le réalisme, ou plutôt forçons-en la dose, tous les coups de pouce sont permis tant qu'ils sont dissimulés par l'intérêt du sujet. Pourquoi se gêner, d'ailleurs, car enfin on ne dupe que des gens qui sont venus pour se laisser faire. En fait, l'imitation de la réalité suppose une contradiction secrète (à peine secrète : chacun sait bien que la scène n'est pas le monde) — entre elle-même et son modèle. Ce mensonge constitue l'essentiel de la cérémonie qu'est « une soirée au théâtre ». Il est accepté par consentement réciproque : aux trucs de l'auteur, à la machinerie du metteur en scène répond le « comme c'est vrai ! » du bon public. Cela n'a d'ailleurs aucune importance, puisque, encore une fois, cette volonté mensongère de repro-

duire le réel n'est qu'un moyen. Son triomphe est d'être oublié : le spectateur s'en va content, il croit avoir vu « quelque chose ».

Mais on peut — et c'est ce qui se passe avec *La Cantatrice chauve* — inverser la situation. Le réalisme n'est plus alors un moyen, il est une fin et peu importe que paraissent invraisemblables les moyens de cette fin. On ne transpose plus sur la scène certains aspects du réel pour faire passer cette pilule qu'est la pièce, mais ce qui se passe sur la scène doit en quelque manière venir mettre en cause notre réel à nous, spectateurs. Il ne s'agit pas d'imiter la réalité, il s'agit de la faire comprendre. Le réalisme ne consiste plus à donner une certaine couleur de vraisemblance à une histoire inventée, il signifie simplement ceci : que ce qui se dit et se fait devant nous nous concerne directement, sur le moment même, et non facultativement, par le biais de la signification abstraite d'un sujet complaisamment exposé. Le spectateur doit être surpris par le spectacle de ce qu'il a coutume de voir sans comprendre.

Ce qui complique la situation pour M. Jonesco, c'est que la réalité lui apparaît comme un non-sens, un jeu ridicule. Comment alors exprimer directement le sens de ce non-sens? Comment exprimer positivement ce qui est seulement négatif? Il faut que ses personnages parlent pour ne rien dire, que leurs propos soient équivalents aux plus vides qu'on puisse imaginer et, pour qu'on ne se méprenne pas sur le caractère absolu de cette équivalence dans la futilité, que la pièce finisse par où elle avait arbitrairement débuté! Et le spectateur sort, lui aussi, par l'entrée, comme toujours sans doute, mais cette fois il s'en aperçoit et se croit mystifié : il était venu au théâtre et il ne s'est rien passé. Il était là et il se retrouve là, stupide. Bien sûr, il peut ensuite se secouer et se dire que la réalité humaine, ce n'est pas que cela. Mais c'est cela aussi.

Jean Pouillon.

POLÉMIQUE SILONE-TOGLIATTI

La presse italienne a publié ces mois derniers un texte d'Ignazio Silone qui paraît aujourd'hui en français dans le volume collectif Le Dieu des ténèbres *— par A. Kœstler, I. Silone, R. Wright. A. Gide, L. Fischer et S. Spender (Calmann Lévy éditeur). A ce texte, Togliatti a répondu par une lettre dont* la Documentation française *a publié une version française, et Silone à son tour a répliqué par une analyse de son propre rôle dans le Parti Communiste italien après 1927, qui figure, elle aussi, dans* Le Dieu des ténèbres. *Nous donnons ici la lettre de Togliatti et le dernier texte de Silone.*

Une lettre de Palmiro Togliatti

Sous le titre : « Une lettre de Palmiro Togliatti à la revue *Comunità* — Contribution à la psychologie d'un renégat — Comment Ignazio Silone fut expulsé du parti communiste », le quotidien communiste *Unità* (6/1) publie le texte ci-après.

Le camarade Togliatti a envoyé à la revue *Comunità* la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro 5 de la revue *Comunità* (septembre-octobre 1949), vous publiez un article d'Ignazio Silone, intitulé « Une sortie de sûreté ». Si j'ai bien compris, cet article est extrait d'un projet d'anthologie de renégats du communisme, c'est-à-dire d'auteurs qui, comme Gide, ou Kœstler, ou Silone lui-même, après avoir été communistes ou sympathisants du communisme, sont devenus anticommunistes. Cette anthologie, d'après ce que j'ai lu, devrait servir essentiellement, selon les uns, à montrer que le détachement du communisme crée chez ceux qui en font l'expérience un état d'esprit particulier qui ne s'effacerait plus jamais, ou selon les autres à montrer qu'on voit toujours se détacher du communisme ceux qui étaient prédestinés à s'en détacher par certaines qualités innées. Cette recherche est intéressante, et je ne nie pas qu'elle puisse même être pour nous, communistes, assez flatteuse. Si nous n'étions pas un mouvement sérieux, qui implique un engagement profond aussi bien de la pensée que de la volonté, non seulement nous ne pourrions être, comme nous le sommes, sûrs de notre succès ; non seulement nous ne pourrions avoir

donné à notre pays un homme comme Antonio Gramsci et des milliers de combattants héroïques pour la liberté, mais l'étude de la psychologie de nos renégats n'intéresserait vraiment personne. Quel intérêt présenterait l'analyse des motifs qui peuvent avoir amené, par exemple, un libéral de nos jours à sortir de son parti pour y rentrer quelque temps après, à en devenir le chef, à en sortir à nouveau, à rester sur le seuil, etc., en avant et en arrière, selon le mouvement du vent qui entraîne les portefeuilles ministériels?

Dans le texte de Silone, cependant, il ne s'agit pas seulement du développement de ce thème; il y a aussi des allusions directes à ma personne et à mon activité. Il s'y trouve des affirmations qui ont trait à la situation que Silone eut dans le parti communiste en une période où j'étais le dirigeant le plus responsable de ce parti. Cela me donne le droit de faire une réponse, ou plutôt une mise au point, et je ne crois pas devoir faire appel aux lois qui régissent actuellement la presse, mais exclusivement à votre courtoisie et à votre intérêt pour les débats politiques, pour vous demander quelques colonnes de votre revue. Cela sera utile, me semble-t-il, si l'exercice de cet élémentaire droit de réponse me permet d'apporter une contribution à l'étude de cette physiologie particulière du transfuge du communisme dont certainement Silone est l'un des exemplaires les plus en vue.

Dans les événements de jeunesse à travers lesquels Silone (que nous appelions alors Pasquini, et dont le nom véritable était Tranquilli) fut amené à donner son adhésion au parti de la révolution prolétarienne, je ne trouve rien de particulier. Le chemin parcouru par lui a été à peu près celui d'un grand nombre de nos militants. La chose importante, cependant, je le reconnais, c'est de réussir à passer de l'aspiration générale à la justice pour les travailleurs, à la conscience de ce que doit être le parti politique révolutionnaire de la classe ouvrière dans les conditions de la lutte de classe et de la lutte politique de notre temps. Mais, pour Ignazio Silone, les choses furent beaucoup plus simples. En tout cas, il n'est pas sorti de notre parti : il en a été expulsé. Ce n'est donc pas lui qui décida qu'il n'était pas fait pour notre parti; c'est nous qui, après une longue expérience, conclûmes qu'il n'avait pas les qualités que doit posséder, non seulement un dirigeant, mais même un simple militant du parti communiste. Et je voudrais ajouter immédiatement qu'il s'agit de qualités assez élémentaires, d'honnêteté et de sincérité dans les rapports avec l'organisme auquel on appartient, de dévouement à la cause pour laquelle cet organisme combat.

La réunion de l'Exécutif de l'Internationale en mai 1927.

Je laisse de côté toutes les remarques touchant la crise que, dans divers pays, le mouvement communiste traversa pendant la période de constitution de l'Internationale Communiste. Cette Internationale, son nom même le dit, ne pouvait pas être un ramas de réformistes, de syndicalistes anarchiques, d'extrémistes bavards, d'opportunistes, d'intellectuels ramollis, etc. Il fallait choisir et former, dans le mouvement ouvrier mondial, des cadres politiques nouveaux, et cela — on n'a jamais pu, et on ne pourra jamais le faire sans d'âpres luttes politiques.

J'en viens donc directement au fait que Silone place au centre de son récit et qui le scandalise : la réunion de l'Exécutif élargi de l'Internationale Communiste en mai 1927. Les choses se sont vraiment passées comme Silone les raconte (sauf quelques inexactitudes sur lesquelles je n'insisterai pas, et qui sont sans importance). Je n'arrive vraiment pas à comprendre comment on peut dire que ce qui se passa au cours de cette réunion prouvait que « le groupe dirigeant russe » était coupable d' « intrigues et d'abus de pouvoir... contre toute expression indépendante des autres partis affiliés ». Au cours de cette réunion, la délégation du parti russe (bolchevik) présenta un projet de résolution contre Trotski et les trotskistes. La résolution était telle que, si on l'avait approuvée, elle aurait signifié l'exclusion du groupe condamné. Les délégués français, italiens, suisses, espagnols (et belges aussi, si mes souvenirs ne me trompent pas) déclarèrent qu'ils n'étaient pas encore convaincus de la nécessité de ce vote. Il s'agissait de partis qui, pour des raisons diverses, étaient alors moins directement au courant de la manière dont la lutte contre le trotskisme se déroulait dans le parti russe. Pour nous, communistes italiens, il s'agissait, à tort ou à raison, de tenir compte de la nécessité d'orienter les cadres en Italie et en prison; on pouvait craindre — à tort ou à raison, je le répète — qu'une décision prise au cours de cette réunion ne fût pas encore comprise par tous. Mais que firent alors les camarades russes? Silone lui-même le dit. « Si un seul délégué, dit alors Staline, est contraire au projet de résolution, ce projet ne pourra pas être présenté en séance plénière. » Les délégations invitées ne modifièrent pas leur opinion; le projet fut donc retiré. Peut-on dire que cette conduite fut « déloyale », « tyrannique », et qu'elle étouffa toute expression indépendante? Il me semble que c'est le contraire. Sachant que nous étions tous de bonne foi et étant eux-mêmes de bonne foi, les camarades russes respectèrent notre « liberté » de ne pas être encore complètement convaincus, nous permirent d'attendre, « d'expérimenter », etc., c'est-à-dire firent précisément ce que, d'après Silone et les autres renégats, ils seraient complètement incapables de faire.

L'histoire a décidé.

J'ai trouvé rarement un calomniateur qui détruise ainsi sa propre calomnie par ses paroles mêmes, par l'exemple donné par lui.

Lorsque j'examine maintenant les choses, je reconnais que les réserves que nous fîmes alors devant la proposition des bolcheviks étaient déplacées. Staline avait raison, car il connaissait mieux que nous quel traître était Trotski. Et l'Exécutif qui, quelque temps après, condamna Trotski durement, était composé de camarades qui avaient déjà acquis cette conviction. Il avait le droit de le faire; mais nous, si nous l'avions voulu, nous aurions fort bien pu, sans autre danger que celui d'ouvrir une discussion, déclarer notre désaccord. Non seulement nous ne le fîmes pas parce que nous comprîmes comment les choses se développaient, mais Silone lui-même ne montra pas la moindre disposition à le proposer. Sur le fond du débat, l'histoire a décidé. La ligne défendue dans la révolution chinoise par Staline a conduit Mao Tsé-Toung aux victoires que l'on sait. Trotski a sombré dans la trahison.

Mais c'est ici qu'est la chose la plus belle en ce qui concerne Silone. Il s'étonne que l'on ait donné aux communistes anglais le conseil de dissimuler aux dirigeants syndicaux réactionnaires leur qualité de communistes, afin de pouvoir demeurer dans les syndicats. On dirait que c'est un champion de la « vérité » qui se révolte en lui, que c'est un ennemi à tout prix du « mensonge ». Mais on aurait pu tout aussi bien reprocher aux communistes qui travaillaient en Italie, pendant le fascisme, de ne pas manifester publiquement leur qualité de communistes, ou de ne pas la dénoncer à l'Ovra. Exclure d'un syndicat un ouvrier parce qu'il est communiste c'est, en effet, un abus de pouvoir, une mesure réactionnaire, une mesure de type fasciste à laquelle il est permis de souscrire par n'importe quel moyen. Mais le sincère Silone, ce champion extraordinaire de la vérité depuis l'enfance, comment se conduit-il donc dans notre parti?

La réunion fameuse qui aurait déchiré le voile et qui lui aurait montré l'immoralité des communistes et de leur « échec » eut lieu en 1927. Silone fut expulsé du mouvement communiste par une résolution qu'approuva, le 4 juillet 1931, le Bureau politique du Parti communiste suisse, dans lequel il s'était réfugié. Il eut donc quatre années de pénible crise, de réflexion, de tourment intérieur? Nullement; car au cours de ces années, Silone continua à faire partie de nos organismes dirigeants les plus élevés, du Comité central, du Bureau politique (ce qui est aujourd'hui la Direction), du Secrétariat, et qu'il fut même secrétaire chargé de l'organisation. Et on ne peut pas dire que, dans ces postes, il ait été passif, spectateur indifférent d'une dégénérescence fatale. Au contraire, il mena une vive lutte, et sans aucun scrupule, de moralité et de sincérité, pour devenir — lui qui nous dit qu'il était alors en proie à un doute atroce — le dirigeant de tout notre parti. Était-ce de l'ambition? Était-ce quelqu'un qui le faisait agir ainsi pour des buts évidents? Ou était-ce lui-même qui tendait, comme il semble le faire encore poussé par sa nature, à désagréger l'organisation politique dont il faisait partie? A l'heure actuelle il n'est pas facile de répondre.

L'expulsion de Tasca et du groupe trotskiste.

Mais voici comment on arriva à l'expulser de nos rangs. En 1929 et en 1930 nous dûmes mener une action énergique pour nous débarrasser de quelques éléments opportunistes découverts dans notre centre dirigeant. Le premier expulsé fut Angelo Tasca qui, pendant l'occupation de la France par les Allemands, alla finir parmi les « socialistes » soutiens de Pétain et de la collaboration avec Hitler. Silone approuva cette expulsion; il la vota en même temps que tous les autres; il écrivit des articles pour expliquer que cette mesure était juste. Toutefois, l'expulsion de Tasca et la nécessité de corriger quelques erreurs qui avaient été faites précédemment par tout le centre dirigeant avaient créé dans ce centre une situation confuse. Silone intervint activement le 15 janvier 1930 par une lettre au Comité central. Dans cette lettre, tout en reconnaissant que les dirigeants du parti s'étaient jusqu'alors « préoccupés plutôt du parti que de leur biographie » (et c'était peut-être alors, c'est peut-être encore

là ce qui nous sépare fondamentalement de ce monsieur; mais par bonheur pour notre pays, notre parti a toujours été dirigé par des hommes qui savaient mettre le sort du mouvement au-dessus de leur personne), dans cette lettre donc, Silone accuse tortueusement les dirigeants du parti de ne pas avoir su appliquer la ligne politique de l'Internationale communiste, et il se propose lui-même comme le seul homme capable de la comprendre et de l'appliquer. Lorsqu'on lit ce qu'il écrit aujourd'hui, lorsque l'on constate qu'il affirme que, dès 1927, et même avant, il voyait la « faillite » de l'Internationale communiste et repoussait, pour des raisons de moralité, à ce qu'il dit, les méthodes selon lesquelles cette Internationale était dirigée, lorsqu'on pense qu'en 1930 il voulait être reconnu comme le véritable dépositaire de la politique de l'Internationale, on commence à se faire une idée assez précise de ce que c'est que la morale pour Silone; on commence à mieux comprendre quelle est la psychologie particulière de ces renégats; on comprend comment il leur était impossible de rester dans une collectivité de combattants honnêtes et de gens de bien.

La manœuvre de Silone.

Mais veut-on savoir comment Silone avait organisé son attaque? Peut-être M. Saragat et M. Romita trouveront-ils dans cette histoire quelques analogies avec des événements récents. Peut-être en tireront-ils quelques enseignements utiles.

Tandis que Silone écrivait sa lettre au Comité central, trois autres membres de la direction lançaient une attaque à l'intérieur du Bureau politique pour un changement radical de politique et de direction. Ils demandaient essentiellement que l'on renonçât à l'effort continuel pour maintenir vivant le parti à l'intérieur du pays, et ils assaisonnaient de plusieurs prétextes politiques cette revendication liquidatrice. Naturellement, les « trois » et Silone étaient d'accord. Par cet accord qui, toutefois, aurait dû rester secret, Silone préparait pour lui la responsabilité de se présenter au bon moment (et même de se présenter à l'Internationale elle-même) comme l'homme supérieur aux deux groupes en lutte, comme l'homme destiné à sauver les choses en prenant dans ses mains la direction de tout, etc. Le plan échoua. La majorité de la Direction condamna Silone et les « trois ». Le Comité central, où se trouvaient les camarades qui travaillaient en Italie, confirma sans hésitation la condamnation, et il en aggrava les conditions. Les « trois » passèrent à la lutte déclarée contre le parti, donnèrent leur adhésion au groupement trotskiste français, commencèrent une campagne publique pour discréditer le parti lui-même et ses dirigeants. Ils ne pouvaient qu'être expulsés, et ils le furent.

C'est alors que se produisit le coup de théâtre. Silone, sans y être sollicité par personne, envoya au Comité central (janvier 1931) une déclaration dans laquelle il dit :

« 1° Je suis d'accord avec la ligne générale de l'I.C. et du P.C.I.;

« 2° Je n'ai jamais eu, et je n'ai rien de commun, ni pour la politique ni pour l'organisation, avec le groupe des trois expulsés;

« 3° Je condamne ce groupe... Et je suis solidaire de la lutte que l'I.C. et le P.C.I. ont menée et mènent contre la fraction trotskiste;

« 4° J'accepte sans réserve aucune la discipline et les décisions de l'I.C. et du P.C.I. »

La déclaration était complète, absolue, énergique; elle avait été faite spontanément et, puisque nous n'avions pas encore la preuve que Silone, lorsqu'il l'écrivait, était un menteur effronté; les choses auraient dû en rester là. Mais la déclaration fut rendue publique, et ce fut alors aux « trois » de protester fièrement, de prouver publiquement eux-mêmes que Silone avait toujours été et était encore d'accord avec eux, qu'il avait connu leurs rapports avec Trotski, qu'il les avait suivis, stimulés, dirigés dans toute la lutte contre le parti. Tout cela résultait d'une abondante correspondance politique de Silone qui fut publiée dans un bulletin édité par Trotski lui-même.

Un trait d'hypocrisie.

Notre champion de la « vérité », cet homme qui est par-dessus tout ennemi du mensonge, tenta, lorsqu'il fut démasqué, d'entrer dans une autre voie, et il nous envoya une lettre qui pourrait être publiée en appendice à *Tartuffe* comme un trait d'hypocrisie qui n'a jamais été dépassé. Cette lettre est à notre disposition, et nous pourrons la publier, si c'est nécessaire. L'argument sur lequel Silone se fonde, c'est que les communications pour la coordination de son action avec celle du groupe trotskiste n'avaient pas été écrites (matériellement) par lui. Il les avait fait écrire (sous sa dictée) par sa femme! Mais après tout cela, il terminait sa lettre en affirmant toutefois qu'il resterait dans le mouvement communiste aussi longtemps qu'il resterait parmi les hommes! Nous considérâmes cet écrit comme la preuve définitive qu'il était impossible de garder dans notre parti, qui est une organisation sérieuse, un champion aussi charlatanesque du double jeu. Nous demandâmes au parti suisse de prendre les mesures nécessaires, et l'expulsion eut lieu après une réunion présidée non par Di Vittorio, mais par Ruggero Grieco.

Mais ici encore, Silone veut ajouter un mensonge. Comme il ne peut pas se poser en héros et en homme persécuté, puisque sont vivants et bien vivants tous les témoins de cette lamentable histoire, il dit qu'il a été expulsé pour « des motifs infamants », c'est-à-dire pour avoir dit qu'il était un « anormal ». Peut-être pense-t-il réussir ainsi à s'entourer d'un peu de cette auréole d'anormalité à laquelle tient tant un autre renégat, André Gide. Mais cela n'est nullement conforme à la vérité. Le communiqué d'expulsion, rédigé par les camarades suisses, fut publié dans notre revue, le *Stato Operaio*. Il a deux pages. Il expose d'abord les positions défendues par Silone dans ses textes écrits; puis il rapporte exactement la conversation qui eut lieu lors de la réunion finale, et il dit notamment : « Il a confirmé tous les points de sa lettre... Il a déclaré être un anormal politique, que son cas est un cas clinique, etc. ». Suivent les motifs de l'expulsion dans lesquels ces aveux ne sont nullement invoqués, mais où l'on porte un jugement politique sommaire sur toute la conduite

tenue par le centre dirigeant de notre parti en l'une des périodes les plus difficiles de sa vie.

Valeurs détruites?

Je laisse maintenant le soin de juger aux personnes qui ne sont pas « anormales ». Nous avons parlé alors d'un cas de « bas-fonds politiques ». On veut maintenant nous présenter la conduite de Silone comme la révélation de je ne sais quelles valeurs de la moderne métaphysique des mœurs qui, chez nous, militants communistes, seraient méconnues, foulées aux pieds, détruites. La mode l'exige ainsi; mais nous sommes des hommes simples. Notre moralité ne connaît pas ces complications métaphysiques grâce auxquelles un escroc devient un héros de la pensée contemplative et de la volonté pure. Nous nous en tenons au jugement des hommes simples. Nous appelons l'intrigant intrigant, et le menteur menteur. A l'un et à l'autre nous ne donnons pas de place dans nos rangs. Voilà tout.

Cordialement, et avec mes remerciements.

Palmiro TOGLIATTI.

P.-S. — J'avais terminé cette lettre, et j'allais l'expédier lorsqu'on m'a signalé que l'article de Silone a été repris plus ou moins largement, et quelquefois sans rappel de l'auteur ni citation, par une troupe de champions de la plume, et qu'il fait actuellement le tour des quotidiens. Je m'attends à le voir reparaître sous la signature des classiques les plus connus de l'anticommunisme, de Tupini le petit, du jésuite Lombardi qui nous fera un sermon, et même peut-être de Benedetto Croce et de Vittorio Gorresio. Je suis donc obligé d'adresser moi-même mes explications à la presse quotidienne, par une mesure en quelque sorte préventive. Je vous envoie tout de même une copie; mais si vous estimez qu'il n'est plus possible de la publier dans votre revue, je reconnais que toute la faute est à moi.

***

La *Stampa* (15/1) publie la dépêche suivante :

Rome, 14 janvier.

Ignazio Silone répond aujourd'hui dans le *Mondo* à l'attaque lancée contre lui par Togliatti dans la première semaine de janvier. Il affirme qu'il avait prévu la réaction du leader communiste, car celui-ci ne pouvait réagir que de la manière qui est celle du parti communiste italien à l'égard des hérétiques : accusation d'abjuration, de trahison, de fausseté.

L'écrivain fait remarquer ensuite que nul ne peut donner sa démission du parti communiste italien, et qu'on est toujours expulsé de ce parti pour « des motifs infamants », si bien qu'on voit se former chez l'expulsé le même complexe mental de peur et de crise que chez le chrétien qui encourt l'excommunication de l'Église.

Silone parle ensuite du nœud de contradictions dans lequel la politique nouvelle alors décidée par Moscou jeta le communisme italien, le faisant dévier de la ligne de conduite suivie jusqu'alors, et accusant de mauvaise foi, sinon de trahison, les figures les plus significatives du mouvement. C'est ainsi, par exemple, que Gramsci fut condamné publiquement et déclaré opportuniste et petit bourgeois, tandis que tous les chefs socialistes, de Turati à Labriola, furent violemment attaqués.

***

A la suite de la lettre de Togliatti, Ignazio Silone a ajouté à son texte initial les éclaircissements suivants sur son rôle dans le parti communiste italien après 1927.

Nous étions à l'été de 1927. Je demeurai encore au centre du Parti, en pleine activité et avec des charges importantes, jusqu'au printemps de 1929, moment où je demandai et obtins un congé illimité, pour de graves raisons de santé, et ce fut seulement durant l'été de 1931, me trouvant encore à l'écart de toute activité politique et après diverses vicissitudes dont je vais parler, que je rompis définitivement avec le Parti et me vis, par conséquent, « expulsé ».

Comment m'a-t-il été moralement possible, après ce dernier séjour à Moscou, de m'attarder encore à ce point dans un Parti communiste? Cette objection n'est pas seulement d'ordre polémique et externe; en vérité, c'est une question que moi-même, plus tard, je me suis posée sérieusement et à plusieurs reprises. En d'autres termes, pourquoi eus-je besoin de quatre années pour sortir d'un type de contradiction dont la solution, maintenant, ne m'occuperait guère plus d'une minute ou deux?

Les vrais motifs, je puis le dire, ne furent pas vils; et, puisque j'y suis contraint par Togliatti, je veux m'astreindre à les exposer, même s'il m'est devenu pénible d'en parler. Mais en fin de compte, si la liberté maintenant m'est chère, c'est parce que je sais combien, pour la conquérir, j'ai souffert.

Dans le journal de son Parti (et sincèrement je lui souhaite qu'il ne doive jamais le répéter devant un tribunal russe), Togliatti a été forcé, après l'impression de la première version du présent écrit, de réciter son *mea culpa* pour les graves hésitations, pour les dangereuses incertitudes qui marquèrent son passage du boukharinisme au stalinisme, autrement dit d'une fraction qui n'était plus majoritaire à la nouvelle et plus stable majorité.

Pour ma part, si je me reporte à la même période, je n'éprouve nulle difficulté à admettre que la crise, pour moi aussi, fut grave; elle le fut pour un motif, on le conçoit, tout à fait contraire à celui de Togliatti; elle aboutit, me semble-t-il, à une décision plus importante; car il est bien plus difficile d'abandonner à leur destin toutes les fractions du léninisme russe et de redevenir tout simplement un libre socialiste.

D'une part, il y a les confessions bureaucratiques, disciplinaires, imposées par l'orthodoxie; de l'autre, les confessions libres de qui a vaincu en soi la peur. Alors pourquoi, quand ma rupture formelle avec le Parti

communiste n'est advenue qu'en 1931, suis-je remonté jusqu'en 1927 pour en expliquer la genèse?

A cet égard se présente une remarque préliminaire très importante : plus sûre et fidèle que la chronologie des archives est, en pareil cas, la chronologie de la mémoire. La mémoire connaît les liens internes des faits même disjoints et lointains, elle rapproche ces faits les uns des autres, elle crée des rapports entre eux; elle établit l'effective continuité de l'existence. C'est d'ailleurs pour cette raison même qu'en reconstruisant, au début de ce récit, l'itinéraire de ma précoce arrivée au socialisme, j'ai dû rappeler des épisodes de mon adolescence, voire de mon enfance.

Dans le bouleversement produit en moi par les grotesques épisodes de Moscou en 1927, ce qui intervint en premier lieu, mieux vaut éclaircir tout de suite ce point aussi, ce furent non pas ces valeurs que certains aiment flanquer de majuscules, la Vérité, le Bien, l'Honneur, mais, comme le lecteur de quelque expérience l'aura pressenti, des motifs psychologiques et politiques, des intérêts plus immédiats et urgents.

Il s'agissait, en gros, d'un des multiples aspects de cette difficulté : synchroniser le socialisme révolutionnaire européen et le communisme russe tombé en pleine involution; et, parmi les embarras d'importance, il y avait certainement, outre les divergences dans la méthode, la tactique, l'appréciation des situations locales, il y avait aussi la dissemblance des usages; mais ce fut seulement dans sa phase finale que le conflit prit pour moi l'accent péremptoire d'un choix moral.

Il peut être intéressant aussi d'observer que tous ceux des membres de l'Exécutif qui, dans l'épisode rappelé plus haut, s'interdirent de condamner les yeux fermés le texte dont la lecture leur était refusée, tous, du Français Albert Treint au Suisse Jules Humbert-Droz, et Togliatti seul excepté, ont ensuite abandonné le mouvement communiste, quoique en des périodes différentes, entre 1928 et 1940, à la suite de vicissitudes personnelles ou de groupe, fort compliquées.

Ce dernier voyage à Moscou m'avait dévoilé, à un degré que je n'eusse jamais supposé, l'extrême complexité du communisme et de ses contradictions.

En vérité, je n'avais connu d'abord qu'un secteur, celui de la lutte clandestine contre le fascisme. Le séjour à Moscou m'avait montré le revers de la médaille. Voici donc que le communisme, surgi des plus profondes contradictions de la société moderne, les reproduisait toutes dans son sein, et avec une virulence exacerbée, bien que dans un autre cadre institutionnel et social : sous ses drapeaux militaient rebelles et persécuteurs, héros et sicaires, exploités et exploiteurs; et encore : journalistes qui les uns risquaient leur vie pour revendiquer une liberté illimitée de la presse et les autres faisaient l'apologie de la censure et de la suppression de toute presse d'opposition; accusés qui réclament les garanties judiciaires élémentaires devant les tribunaux spéciaux du fascisme et juges qui refusent aux prévenus tout moyen de démontrer leur innocence; syndicalistes qui déclenchent des grèves pour la défense des conditions de vie des travailleurs, et autres syndicalistes qui justifient comme partie intégrante du nouveau système économique la suppression légale du droit de grève et le système du travail forcé en masse; députés qui se sont

battus pour un plus large et public contrôle sur toute l'action du gouvernement, et gouvernants absolutistes, pratiquement incontrôlables et inamovibles, sauf les cas, hélas! fréquents, où ils étaiens envoyés à la mort par leurs propres collègues, sous l'invariable accusation de trahison!

Cette monstrueuse dualité du communisme reflétait alors dans une large mesure, comme il résulte de ce que j'ai exposé, la diversité des positions communistes à l'égard du pouvoir; toutefois cette diversité n'excusait pas le fait que le communisme allât tout dans un sens en Russie et entièrement à l'opposé ailleurs. Il était en tout cas indéniable que, m'éloignant de Russie, je traversais des pays où les communistes étaient toujours plus de simples socialistes de gauche; et enfin, dans l'ouvrier et le paysan français, suisses, italiens, je retrouvais ces dons de générosité, de franchise, de solidarité, de désintéressement qui constituent la véritable ressource du socialisme en lutte contre la décadence et la dissipation bourgeoises.

Ah! comme il devenait cauchemar irréel, dans la compagnie de ces communistes retrouvés, le souvenir des épisodes de Moscou! Quand j'en parlai, dans une restreinte et clandestine réunion, à Milan, il se produisit avant tout un mouvement d'incrédulité, puis il fut ingénument proposé d'afficher sans retard sur les murs des usines milanaises : « Vive Trotsky! » Mais des considérations plus graves, réflexion faite, finirent par prévaloir dans l'esprit des responsables; et celui qui les formula avec le plus de concision fut précisément un de ceux qui devaient, deux ans plus tard, adhérer aux groupes trotskystes : « Le champ de notre responsabilité est l'Italie et non la Russie », m'écrivit alors Pietro Tresso, un des meilleurs chefs de notre organisation clandestine. Il ajoutait : « Nous ne pouvons pas mettre en état de crise notre lutte contre le fascisme, sous prétexte que les Russes se disputent entre eux. Les conditions de lutte en Italie et en Russie peuvent, à première vue, sembler l'une un point de départ, l'autre un point d'arrivée; mais nul ne peut établir entre ces deux pôles une connexion absolument déterminée. Voilà pourquoi nous devons aller de l'avant et espérer que la future révolution communiste en Italie finisse un peu mieux. »

Je lui répondis que je partageais pleinement l'esprit de sa réponse. « La fatalité historique, lui écrivis-je, ne m'inspire aucune révérence. Et, dans l'occurrence, rien ne vaut la maxime de Lénine : le vrai révolutionnaire se reconnaît à son comportement dans son propre pays. »

Togliatti et moi, avant de nous séparer, nous étions demeurés d'accord exactement sur les mêmes termes. Sur nous était suspendue, il est vrai, l'épée de Damoclès d'une enquête de l'Exécutif sur toute l'orientation de notre politique et de notre organisation, en manière de représailles contre la complicité boukhariniste de Trostky et notre scandaleuse attitude aux réunions de Moscou; mais comment, quand et par qui la révision serait-elle requise, impossible de le prévoir, puisque la lutte entre les tendances, à Moscou, était encore feu flambant.

Il n'entrait ni dans notre mission ni dans nos moyens d'influer sur les désaccords moscovites. En revanche, il était de notre devoir et il eût été même en notre pouvoir, si nous étions demeurés tous unis, de défendre notre organisation, notre politique, contre des critiques fausses et de

nous opposer avec fermeté à des changements injustifiés. A cela Togliatti me semblait sincèrement résolu, bien que dans les entretiens privés il insistât un peu trop sur la clause de l'unanimité, en invoquant à l'appui l'exemple, alors récent, du Parti communiste espagnol qui, la majorité seulement de ses membres s'étant opposée à d'arbitraires requêtes de Moscou, avait été dissous et ensuite reconstitué par quelques jeunes de la minorité chargés de le faire.

Il existait en puissance, dans le communisme italien aussi, une minorité capable d'accepter l'investiture de Moscou pour mettre au pas son Parti; elle était représentée, dès de temps-là, par Longo et Secchia; à la solidarité de ces camarades, Togliatti, en termes clairs, subordonnait l'éventualité d'une défense de notre bon droit contre les abus de pouvoir de Moscou. Il importe de rappeler comment, malgré les notables différences des milieux, les Partis communistes des autres pays, environ ce temps-là, étaient dominés par les mêmes préoccupations.

La position que nous choisîmes, en cette conjoncture, bien qu'elle nous fût conseillée par une grave nécessité, était évidemment ambiguë, réservée, et à la longue insoutenable. Les seuls auxquels elle n'infligeât pas de complications étaient les communistes « de base » engagés dans l'activité clandestine en Italie : bien plus, ils refusaient d'accorder créance aux nouvelles de la presse sur les différends entre les dirigeants russes, à tel point qu'une de leurs feuilles clandestines déclara mensongère la nouvelle de la déportation de Trotsky à Alma Ata, en Asie Centrale.

Mais la situation des dirigeants du parti à l'étranger, spécialement de ceux qui exerçaient des fonctions internationales, n'était pas aisée. Togliatti eut l'adresse de refuser un poste dans la direction d'une filiale projetée dans l'Internationale communiste pour les pays européens, avec siège à Berlin; et pourtant Manuilsky était venu en personne l'y inviter, en présence des autres membres de la direction du Parti. Togliatti eut, en revanche, la perfidie d'induire Angelo Tasca, homme qu'il détestait et dont il était jaloux, à accepter la charge de délégué permanent des nôtres à Moscou, c'est-à-dire à accepter de s'exposer à une immanquable déroute.

Nous étions entrés dans une phase de relations assez grossières et primitives, dans lesquelles la fourberie servait plus que l'intelligence, tandis que les problèmes de tactique évinçaient les questions de principe.

A un certain moment, il devint clair qu'au sujet des liens politiques bien connus entre Boukharine et Togliatti l'expédition punitive de l'Exécutif de l'Internationale communiste contre nous était renvoyée au moment où, en Russie, on passerait de l'extermination des opposants de gauche à la lutte contre les tendances plus modérées, suivant la tactique astucieuse qui consiste à battre les adversaires chacun à son tour. Cela entraîna pour nous un sursis imprévu de deux ans.

Les actes ultérieurs de la tragédie sont notoires. Après une année encore de polémique et de chocs violents, Staline franchit les degrés de la montée au pouvoir absolu, grâce à la déportation de Trotsky à Alma Ata, à la destitution de leurs charges ou à l'éloignement de Moscou des autres chefs du bloc de gauche formé autour de Trotsky, de Zinoviev et de Kamenev. Et, afin que le sommet de la pyramide restât sous la domination incon-

testée de Staline et de son groupe, une lutte fut immédiatement engagée pour soumettre ou détruire aussi dans le Parti les courants de droite encore subsistants, en premier lieu celui de Boukharine, en les défiant là où ils étaient encore forts : chez les paysans. Ainsi fut ordonnée par Staline la collectivisation forcée de la petite et de la moyenne propriété agricole, qui s'étaient péniblement constituées après 1923 grâce à la nouvelle politique économique promise par Lénine, et six à sept millions de paysans furent chassés de leurs fermes, tués ou bien déportés en Sibérie pour être asservis aux travaux forcés.

Sur la portée vraiment babylonienne et sur les aspects les plus cruels de cette véritable guerre contre les paysans, nous manquions, nous aussi, quand elle était en plein développement, des informations précises qui, plus tard, sont entrées dans le domaine public; mais déjà le peu dont nous pûmes tout de suite nous assurer eût suffi à susciter le ressentiment et l'opposition de beaucoup d'entre nous, si notre jugement et notre volonté ne s'étaient trouvés retenus, *a priori*, par le souci de ne pas provoquer une crise dans l'organisation clandestine à propos d'une question étrangère à l'expérience directe des travailleurs assemblés en elle.

Voilà pourquoi, d'abord, quand Angelo Tasca, revenant de Moscou, nous rapporta comment, nous représentant, il s'était trouvé conduit à prendre une position de critique à l'égard de la nouvelle politique agraire de Staline, nous restâmes fort embarrassés et nous évitâmes, vu notre responsabilité de communistes italiens, d'entrer en conflit avec le Parti communiste russe et l'Internationale : en engageant cette lutte, nous eussions risqué de nous diviser sur une question de nature telle qu'elle ne pouvait être soumise, en suprême instance, au jugement des sections et des cellules de notre Parti. Derrière le paravent, pourtant rien moins que factice, de notre responsabilité nationale qui nous tenait à cœur mille fois plus, nous nous soustrayions à un difficile et pourtant inévitable devoir international; ainsi nous servions-nous à notre tour du rudimentaire sophisme du Bulgare Vasil Kolarov, que deux ans avant nous avions raillé. Par cette voie, même ceux d'entre nous qui étaient essentiellement d'accord avec Angelo Tasca et le tenaient en amitié, nous commîmes l'erreur et la lâcheté de le laisser seul et de le condamner.

Notre conduite aurait cependant pu trouver une justification tardive si, l'année suivante, quand, finalement, l'Exécutif de Moscou mit en accusation et condamna toute notre politique depuis 1924, nous nous étions, suivant l'initial propos, trouvés unis et solidaires pour défendre notre comportement. Tout à l'inverse, la démoralisation subie durant cette longue phase d'ambiguïté et de réserves, la défiance à l'égard de tels des nôtres tenus pour plus enclins à capituler devant toute prétention de Moscou, et aussi l'exemple de ce qui survenait alors dans d'autres partis, tout cela finit par produire l'effet contraire; et même le petit nombre de ceux qui, pris au dépourvu, protestèrent et furent expulsés du Parti, se trouvèrent en cas d'agir dans des conditions imprévues, extrêmement confuses et pénibles, sans aucun moyen de s'exprimer sur le fond vrai du problème, et, ce qui était plus grave, sans se rendre compte de l'entière signification de leurs propres actes et de leurs conséquences.

Comment avions-nous pu nous imaginer que, dans une organisation

totalitaire, il fût possible d'examiner avec sérieux, loyauté, bonne foi, des thèmes controversés? Notre surprise prouvait à quel point nous étions encore aveugles quant à la nature réelle de l'évolution imprimée au communisme russe et international au cours des dernières années; en vérité, nous ne percevions que faiblement le nœud de contradictions où nous étions pris.

La vérité est qu'on ne se libère pas du Parti communiste comme on laisse un parti libéral, pour cette raison surtout que le lien d'un citoyen avec son parti est en proportion des sacrifices qu'il nous coûte. Et en outre, comme il a été déjà affirmé et démontré de manière analytique, le Parti communiste, pour ses militants, n'est pas seulement ni même principalement un organisme politique : il est école, église, caserne, famille; il est institution totalitaire dans le sens le plus complet et le plus pur du mot, et il engage la totalité de qui se soumet à lui. Par suite, un communiste sincère, qui, par miracle, garde son esprit critique naturel et persiste à l'appliquer de bonne foi aux affaires de son parti, croyant ainsi lui être plus utile, s'expose aux cruelles et contradictoires infortunes du non-conformiste; avant de prononcer sa soumission définitive ou son abjuration, il doit souffrir dans son âme toutes sortes de tribules. La lenteur même qu'il met à mesurer la portée de son hérésie est à ce propos fort révélatrice et n'a pas encore été assez étudiée. Tant qu'il se meut dans la même atmosphère psychologique que l'autorité avec laquelle il est entré en conflit, il peut encore caresser l'illusion que son dissentiment se borne à telle ou telle particulière erreur de son parti et c'est sur elle qu'il veut discuter au nom des communs principes, voire en évoquant la pureté des origines; mais plus tard, après l'excommunication ou l'expulsion, quand il sera délivré de toute attache disciplinaire et se trouvera hors de la communauté des fidèles, s'il trouve le courage de remonter des effets aux causes et de s'expliquer à lui-même ce qui, en dernière analyse, l'a empêché de capituler, il se rendra compte que son intolérance, en réalité, obéissait à des motifs bien plus radicaux; et les dogmes, précédemment vénérés par lui aussi, lui apparaîtront brusquement dans une tout autre lumière.

Si le trotskysme, voulons-nous ajouter, a échappé à pareil sort, c'est parce qu'il est non pas une hérésie, mais une ramification absolument orthodoxe du léninisme.

La répression des courants modérés du communisme russe fut simultanément étendue à toutes les sections de l'Internationale communiste au moyen de cette injonction : complet demi-tour à gauche de leur politique. Le motif invoqué? Une prétendue crise mondiale de la révolution, déjà en acte.

La nouvelle tactique, selon ses fauteurs, tendait avant tout à libérer l'esprit des ouvriers des débilitantes illusions démocratiques : la démocratie parlementaire fut, pour cela, dénoncée comme le pire obstacle à l'accélération de la révolution prolétarienne, et sa disparition était dans tous les cas recommandée comme un progrès; le socialisme démocratique traditionnel fut rebaptisé social-fascisme, en d'autres termes : simple fraction ou variété de fascisme, et tout accord avec lui fut, pour l'avenir, sévèrement condamné; en conséquence, même l'unité syndicale avec les réformistes devait être aussitôt brisée dans les quelques pays où elle existait

encore, et, à sa place, il fallait pousser les syndicats rouges à direction communiste.

Le résultat historique le plus important de cette nouvelle, de cette folle tactique (résultat qui résume tous les autres), fut, quelques années plus tard, comme on sait, une aide décisive à l'ascension de Hitler au pouvoir : et de façon très cohérente, en effet, une publication officielle de l'Internationale communiste, *La Correspondance Internationale*, commenta l'avènement du nazisme comme un pas en avant pour la révolution prolétarienne, parce qu'il éliminait de l'horizon allemand toute illusion démocratique.

Traduite en langage politique italien, la volte-face impérieusement exigée, de nous aussi, par Moscou était la négation la plus tranchante de toute l'orientation suivie par nous en Italie dans les dernières années; et cela, de surcroît, fut explicitement confirmé et imposé par les émissaires de l'Internationale chargés par exprès de cette tâche.

On pourrait maintenant demander si vraiment eût été possible, dans le sens précédemment projeté, une résistance collective du communisme italien à ces intimations injustifiées. Mais c'est là question absolument gratuite : l'unanimité des dirigeants avait été requise par les plus responsables comme condition *sine qua non* pour une telle tentative. Elle faisait défaut. Le communisme italien n'eut donc pas à prendre la charge d'une rébellion.

Depuis plus d'une année, pour raisons de santé, je me trouvais éloigné du travail de parti. J'étais informé du développement de la crise interne par quelques lettres privées ou quelques visites; mais ceux mêmes qui participaient à toutes les réunions ne furent pas moins que moi surpris de la solution de cette crise.

Trois des meilleurs camarades de notre organisation en Italie, Alfonso Leonetti, dirigeant de la presse illégale, Paolo Ravazzoli, chef du mouvement syndical, et Pietro Tresso, chef du bureau d'organisation, critiquèrent les prétentions de l'Internationale, en en démontrant l'absurdité par rapport aux circonstances italiennes. Pour cette audace, ils furent exclus, siégeant la séance, par le Comité Central, et plus tard par les rangs du Parti. Avec des attendus grotesques, dénués de tout fondement, ils furent offerts comme des victimes expiatoires aux rancunes inspirées à Moscou par le passé boukharinien de Togliatti. Excités par un vif ressentiment contre l'injuste et imprévu traitement, poussés aussi par la logique même de la lutte entre fractions, les trois expulsés n'ont passé que trop vite à des gestes et à des paroles qui semblaient justifier *a posteriori* la sanction qui les avait frappés.

Dans un village proche du lieu où je me soignais, j'eus un jour un entretien avec Togliatti. Il m'exposa en détail, avec clarté et loyauté, les raisons de la ligne de conduite qu'il avait choisie après mûre réflexion. L'état actuel de l'Internationale, me dit-il en résumé, n'est certes ni satisfaisant ni agréable. Il ne dépend pas de notre bon plaisir de le modifier. Il s'agit de considérations historiques objectives dont il faut prendre bonne note. Les formes de la révolution prolétarienne ne sont pas arbitraires. Si elles ne correspondent pas à nos préférences, tant pis pour nous. Et, d'ailleurs, quelle est l'alternative? Comment ont fini, jusqu'à présent, les

communistes qui ont rompu avec le Parti? A quelles désastreuses conditions la social-démocratie n'est-elle pas réduite!

Mes objections à ces arguments, je dois le reconnaître, manquaient un peu de pertinence, d'autant plus que les raisonnements de Togliatti étaient exclusivement politiques; mais le trouble produit en moi par les dernières expériences allait assez au-delà du politique. Qu'était-ce donc que ces « inexorables formes historiques » devant lesquelles nous devions nous incliner, sinon une nouvelle image de l'inhumaine réalité contre laquelle nous nous étions révoltés en nous déclarant socialistes? Peut-on, pour le succès de la lutte, oublier les motifs pour lesquels nous l'avons entreprise? Je me sentais alors comme un homme frappé à la tête d'un terrible coup de massue et qui reste sur pieds, continue à marcher, parler, gesticuler, mais sans se rendre pleinement compte de ce qui s'est passé. Étrange, pénible énigme!

Je manifestai à Togliatti l'intention de demeurer dans le Parti, mais dégagé de toute activité politique; dès que ma santé le permettrait, je pourrais, tout au plus, accepter quelque tâche secondaire d'assistance ou de publication. Togliatti se déclara d'accord.

Les causes de ma perplexité étaient assez complexes, d'ordre à la fois politique et personnel. Dans la presse de l'émigration, la polémique entre le Parti et les trois expulsés avait atteint à une âpreté et une vulgarité inouïes. Des hommes, récemment encore liés d'amitié, respectueux les uns des autres, et solidaires devant le péril commun, se traitaient maintenant entre eux de traîtres, lâches, menteurs, opportunistes, hypocrites, voire de voleurs, d'espions et de vendus. L'effet que me produisait ce genre de littérature devint évident, de manière indirecte, le jour qu'un industriel, qui était un des allongés de ma maison de santé, me confia qu'il était fatigué de vivre, mais qu'il s'abstenait de se suicider parce qu'il frissonnait en songeant à ce qu'en auraient dit les journaux. Moi aussi, je m'effrayais à la seule idée de commettre un acte peut-être nécessaire, peut-être inévitable, qui eût contraint des êtres que j'aimais à m'injurier, me calomnier, m'attaquer, et moi-même à leur répondre du même ton. Ah! que ne pouvais-je disparaître en silence!

Et il y avait une raison encore plus sérieuse. Ce n'est pas sans effort que je l'invoque. Depuis plus de deux ans (depuis avril 1928), un de mes frères, plus jeune que moi, le dernier qui me restât, était en prison, en Italie, accusé d'appartenir au Parti communiste illégal. Au moment de l'arrestation, il avait été torturé au point qu'il souffrait de permanentes et atroces lésions internes; il allait attendre jusqu'à 1932, au bagne de Procida, la mort qui devait mettre fin à son martyre. Mais une particularité aggravait le tragique de son destin : au moins jusqu'au moment de son arrestation, mon frère n'avait jamais été membre du Parti communiste; il n'avait jamais demandé à s'y affilier, n'y avait jamais été admis, n'avait jamais participé à aucune de ses réunions ou activités, n'en connaissait pas même le statut et le programme. C'était un jeune homme vaguement antifasciste, d'éducation et de sentiments catholiques. Le sport l'intéressait beaucoup plus que la politique; et le sport avait ajouté à sa naturelle finesse un sens particulier de l'honneur dans le combat. Pourquoi s'avoua-t-il communiste? Pourquoi confirma-t-il cet aveu en justice,

devant le tribunal spécial qui s'en servit pour le condamner à douze ans de réclusion? « J'ai cherché à me comporter, m'écrivit-il, comme j'imaginais que tu te serais comporté à ma place. » Il n'était donc pas facile, pour moi, de sortir du Parti quand ma présence dans son sein avait inspiré le volontaire sacrifice de mon frère.

Mais une présence passive, sans rétractation, sans condamnation des « traîtres » expulsés, n'entrait pas dans les coutumes de l'Internationale communiste. Un délégué russe, de fait, fit imputation de mon cas au Parti italien au cours d'une réunion tenue à Moscou. Togliatti me transmit le procès-verbal. Il vint de nouveau me voir en Suisse, accompagné d'un autre. La rencontre eut lieu, cette fois, au siège du Secours Rouge à Zurich.

— Il est indispensable, me dit-il, que tu fasses une déclaration pour condamner les trois expulsés et prononcer ta soumission à l'Internationale.

— Tu sais bien, lui répondis-je, que ce serait contraire à mes convictions.

Et lui :

— Je le sais, mais accepter une coercition, c'est aussi un hommage au Parti.

Pour m'épargner du moins l'accomplissement matériel, il s'assit lui-même devant une machine à écrire, tapa en cinq ou six lignes les petites formules réglementaires et y apposa mon nom de militant.

Il pouvait sembler, à moi comme à lui, qu'avec cette cérémonie j'eusse vidé jusqu'au fond le calice de la purge. Il n'en alla pas ainsi.

Avec un des expulsés, Pietro Tresso, je gardais des rapports épistolaires assez affectueux. Je ne lui cachais pas mes appréhensions devant la voie sur laquelle il s'était acheminé, avec ses deux compagnons, en adhérant à la fraction internationale trotskiste, et je lui indiquais aussi, en toute sincérité, les motifs pour lesquels je préférais demeurer en silence sur la lisière du Parti, parce que je n'approuvais ni la politique de Trostky ni les nouvelles directives imposées par Moscou.

Mes lettres de caractère personnel furent communiquées par Tresso à un de ses amis trotskistes, aux fins d'information. Et ce tiers, à l'insu du signataire comme du destinataire, et ayant biffé, dans ces lettres, tout ce qui leur conférait un caractère personnel et familier, comme aussi toute allusion à ma condamnation du trotskisme, les publia avec désinvolture dans un bulletin qu'il rédigeait à Paris. Et il obtint l'effet qu'il escomptait : les lettres « prouvaient » mon double jeu, mon appartenance secrète à l'organisation trotskiste et l'insincérité de la déclaration par moi « passée » à Togliatti.

Je fus aussitôt averti qu'une nouvelle délégation, présidée cette fois par Ruggero Grieco, viendrait en Suisse pour m'interroger. « Il te sera demandé, m'écrivait-on, une nouvelle, une plus dure déclaration et qui te liera plus. Il te sera demandé de prendre une part active à la lutte contre le trotskisme. Il te sera enfin demandé de retourner dans l'appareil du Parti, à un poste de responsabilité. » Nous étions arrivés à l'été de 1931.

J'aurais pu me défendre, faire la preuve de ma bonne foi, démontrer que je n'appartenais pas à la fraction trotskiste. J'aurais pu préciser que

mon désaccord avec les nouvelles directives de Moscou était partagé par ceux mêmes qui recevaient la charge de m'interroger. J'aurais pu conter comment s'était déroulée la scène de la déclaration par moi « passée » à Togliatti. J'aurais pu les persuader de mon indifférence absolue pour les postes et la hiérarchie. J'aurais pu. Mais je ne voulus point. D'un trait, j'eus la très claire vision de l'inanité de toute fourberie ou tactique, de tout louvoiement ou compromis. Dans un an, dans deux ans, je me serais retrouvé au même point. Or donc, assez. Je ne devais pas laisser fuir cette nouvelle et providentielle occasion, cette « sortie de secours ». Cela n'avait plus de sens, de marquer le pas dans la chicane. C'était fini. Vraiment fini? Louange à Dieu!

Le statut des partis communistes ne tolère pas de démission; il ne connaît que l'expulsion. Comme les sentences des tribunaux russes dans les procès politiques, les termes des communiqués d'expulsion du Parti communiste ont une valeur purement polémique. Les épithètes de traître, renégat, vendu, sont simples synonymes d'opposant.

Si l'on pense à la tragédie des motifs, invariablement infamants qui sont invoqués, en Russie et ailleurs, pour « liquider », par fusillement, déportation ou simple expulsion, des centaines de milliers de communistes opposants ou hérétiques (la coutume du Parti ne consentant à admettre en aucune circonstance la dissidence politique), on peut considérer comme une des plus bénignes la formule qui fut imaginée pour mon cas. En un certain sens, elle fut suggérée par moi-même, on va le voir.

Dans la délégation officielle devant laquelle je me présentai se trouvait, entre autres, Giuseppe de Vittorio, qui, avec beaucoup de bienveillance, et d'un ton amical, en vint à énumérer les difficultés de toute sorte qui, hors du Parti, fondraient sur moi.

— En Italie, tu ne peux pas retourner par tes propres moyens, me dit-il; à l'étranger, sans carte, tu ne peux pas séjourner. Tu n'as pas de moyens de subsistance. Ni une bonne santé. Ton frère est en prison pour le Parti. Tous tes amis sont dans le Parti et rompraient avec toi si tu en sortais. Contre le fascisme, il n'existe pas d'autre force que la nôtre. Si donc il te reste une ombre de bon sens, si tu es encore capable de réfléchir et de te conduire comme un homme normal...

A ce moment, je l'interrompis.

— Écoute, lui dis-je, peux-tu me comprendre ou non? Je ne sais, mais, dans le sens que tu entends, je n'ai jamais été et ne serai peut-être jamais un homme politiquement normal.

Et je quittai la réunion en déclarant que vraiment nous n'avions plus rien à nous dire.

Dans la sentence d'expulsion qui suivit, après une récapitulation, *ad usum delphini*, des précédents épisodes, on pouvait lire : « ... ayant lui-même reconnu être un anormal politique, un cas clinique, etc. »

C'était un texte injurieux et diffamatoire, auquel, il va de soi, ses auteurs mêmes ne prêtaient nulle foi, sinon eussent-ils entrepris leur suprême tentative pour me maintenir dans le Parti? C'était l'arme politique destinée à neutraliser une éventuelle action rongeuse de ma part dans le sein du Parti. Quand, en effet, il apparut que cette action n'intervenait pas et que certains envisagèrent la possibilité de mon retour au Parti

ou, sinon d'une entreprise unitaire avec les groupes socialistes dont j'étais membre, du moins d'une collaboration mienne avec le Parti dans les rangs des écrivains et des artistes, il arriva ceci : les mêmes hommes qui avaient rédigé la sentence diffamatoire autorisèrent une autre version plus bienveillante, officieuse et orale, de ma rupture; celle-ci aurait été le malheureux effet d'un moment de découragement et de désespoir dans la lutte contre le fascisme.»

Les deux versions (la version officielle du délinquant politique et la version officieuse du pessimiste) ont été, dans la suite, employées alternativement selon que mes écrits ou discours plaisaient ou irritaient les communistes. Ni l'une ni l'autre n'est vraie. Ni l'une ni l'autre ne sert le moins du monde à faire saisir le sens secret des crises communistes dans les pays occidentaux. Je m'en rendis compte lentement, lentement, péniblement, au cours des années suivantes. Et je reconnais sans difficulté que je continue encore d'y réfléchir, pour comprendre mieux. Si j'ai écrit des livres, je l'ai déjà dit, c'est pour essayer de comprendre et de faire comprendre. Je ne suis pas du tout sûr d'être parvenu à la fin de mes réflexions.

La vérité, la voici : ma sortie du Parti communiste marqua pour moi une date fort triste, un deuil grave, le deuil de ma jeunesse. Et je viens d'une contrée où le deuil se porte plus longtemps qu'ailleurs. On ne se libère pas facilement d'une expérience aussi intense que celle de l'organisation clandestine du Parti communiste. Il en reste toujours quelque chose d'empreint dans le caractère pour le reste de la vie. Voyez, en effet, comme ils sont reconnaissables, les anciens communistes! Ils constituent une catégorie à part. Comme les anciens prêtres et les ex-officiers de cavalerie, les ex-communistes sont déjà légion. « La lutte finale, ai-je dit à Togliatti en plaisantant, sera celle des communistes et des ex-communistes. »

Toutefois, sorti du Parti communiste, j'ai évité soigneusement d'échouer dans un des nombreux groupes ou fractions d'ex-communistes. Je n'en suis rien moins que repentant, car je connais bien cette espèce de fatalité qui s'impose à ces groupes et fractions; elle en fait de petites sectes caractérisées par tous les défauts du communisme officiel — le fanatisme, la centralisation, l'esprit abstrait — mais privées des qualités et des avantages que vaut au communisme l'appui d'un grand nombre de prolétaires. La logique de l'opposition à tout prix a conduit beaucoup d'évadés fort loin de leurs positions de départ, et quelques-uns carrément jusqu'au fascisme. La sincère méditation sur l'expérience qui m'avait éprouvé m'a conduit, inversement, à approfondir les motifs de ma séparation et à constater qu'ils dépassent de loin les occasions qui l'ont produite.

Ma foi dans le socialisme (et j'ose dire que témoignage en est porté par toute ma conduite ultérieure) est demeurée plus que jamais vive. En son essence, elle est redevenue telle qu'au moment premier de ma révolte contre le vieil ordre social : une négation de la fatalité, même sous le pseudonyme d'Histoire; une extension de l'exigence éthique au-delà de l'étroite sphère individuelle et familiale jusqu'à tout le domaine de l'activité humaine; un besoin de fraternité effective; une affirmation de la supériorité de la personne humaine sur tous les mécanismes économiques

et sociaux qui l'oppriment. Avec l'écoulement des années, il s'y est ajouté un sentiment de révérence à l'égard de ce qui sans cesse pousse l'homme à se surpasser et se trouve à la racine de son inapaisable inquiétude.

Mais je ne crois pas qu'ainsi je professe un socialisme de ma façon. Les « vérités folles » évoquées plus haut sont plus anciennes que le marxisme. Vers la deuxième moitié du dernier siècle elles se réfugièrent dans le mouvement ouvrier engendré par le capitalisme industriel, et elles restent en lui comme une de ses sources d'inspiration les plus tenaces. Tout sincère socialiste les porte, voire inconsciemment, en lui-même. J'ai déjà maintes fois exprimé mon opinion sur les rapports, tout autres que rigides et immuables, entre le mouvement socialiste et les théories du socialisme. Ce sont les rapports mêmes qui s'établissent entre les écoles philosophiques et les grands mouvements historiques. Avec le progrès des études, les théories peuvent être frappées de dépérissement ou de répudiation, mais le mouvement continue.

Ce serait une erreur, toutefois, en songeant au vieux différend entre doctrinaires et empiristes de l'organisation ouvrière, de me classer parmi les seconds. Je ne conçois pas une politique socialiste indissolublement attachée à une théorie déterminée, mais liée à une foi, oui. Plus les « théories » socialistes prétendent à être « scientifiques », plus elles ne sont que transitoires; mais les valeurs socialistes sont permanentes. La distinction entre théories et valeurs n'est pas encore assez claire dans la pensée de ceux qui réfléchissent à ces problèmes, et pourtant elle est fondamentale. Sur un ensemble de théories on peut constituer une école et une propagande; mais sur un ensemble de valeurs on peut fonder une culture, une civilisation, un nouveau type de vie harmonieuse entre les hommes.

Ignazio SILONE.

Le Gérant : René JULLIARD.

Imprimerie CHANTENAY, PARIS-6e — Juillet 1950
Dépôt légal : 3e trim. 1950